



Oscar Huguenin

JOSUÉ LE MAGISTER

Illustrations de l'auteur

1886

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Table des matières

I. MENUS INCIDENTS D'ÉCOLE.....	3
II. L'HÔTE MYSTÉRIEUX.	14
III. OÙ JULIEN FAIT À SES DÉPENS DES EXPÉRIENCES PRÉCIEUSES.....	24
IV. DANS LEQUEL ON VOIT DEUX ONCLES QUI NE SE RESSEMBLENT GUÈRE ET LEUR INTÉRIEUR NON PLUS.	38
V. DEUX ÉVÉNEMENTS.	52
VI. UN MÉMORIAL DE FAMILLE.	65
VII. SONGE, MENSONGE.....	77
VIII. UN DIMANCHE D'AUTREFOIS.	93
IX. LA VEILLÉE DES PSAUMES.	107
X. DEUX BONS CŒURS.	121
XI. « JE LE PANSAY, DIEU LE GARIT. »	131
XII. CONVALESCENCE DE JULIEN.....	146
XIII. RETOUR INATTENDU.....	161
XIV. LE « POUISSANT SEMION » SE DISTINGUE.....	182
XV. OÙ L'ON PASSE UNE REVUE GÉNÉRALE.	198
Ce livre numérique.....	225

I.

MENUS INCIDENTS D'ÉCOLE.

À TOI, Perret !

La voix impérative qui apostrophait ainsi l'élève plongé dans une profonde rêverie où il s'était laissé aller sans en avoir conscience, n'était autre que celle du maître Josué Convers, docte magister à cheveux gris qui régnait en potentat absolu sur une cinquantaine de turbulents sujets des deux sexes et d'âges fort divers. Pour préciser l'époque lointaine où le susdit pédagogue exerçait sur son royaume une autorité incontestée, disons qu'en ce temps le *Cours gradué de langue française* de M. Cyprien Ayer, lequel cours fait actuellement les délices de la jeunesse scolaire neuchâteloise, n'avait pas encore supplanté la lexicologie de Larousse : bien mieux, que Larousse, aujourd'hui notoirement convaincu d'obscurantisme et de routine, n'avait pu mettre encore à la porte de l'école primaire ces deux honnêtes frères siamois qui eurent nom Noël et Chapsal, attendu que le docte manuel de ceux-ci était encore dans les limbes et M. Pierre Larousse aussi.

C'était à cette époque fabuleuse et barbare, où, sans Direction supérieure de l'instruction publique, sans inspecteurs, ni lois, ni règlements scolaires, sans programmes officiels d'hiver et d'été, sans aucune de ces institutions paternelles dont la loi du progrès a si libéralement doté la génération actuelle, les in-

fortunés bambins de notre pays attrapèrent les quelques bribes de science élémentaire qu'on leur jetait en pâtée... et ne soupiraient pas après une manne plus abondante.

Quant à leurs maîtres, qui ne juraient en grammaire que par Lhomond et l'abbé d'Olivet, et dont la capacité n'était pas encore jaugée avec une exactitude mathématique et déclarée de 1^{re}, 2^{me} ou 3^{me} qualité, ils allaient leur petit bonhomme de chemin, enseignant ce qu'ils savaient, – ce qui est déjà fort beau quand on le fait en conscience – faisant étudier le plain-chant à leurs élèves, avec ténor, supérieurs, basse et contra, dans les psaumes de David, et leur apprenant à lire dans le Nouveau-Testament. Bref, c'était si loin de l'époque actuelle, que nombre de mots n'étaient pas inventés, notamment les vocables si euphoniques de *laïcisation*, *phylloxéra* et *nihilisme*, avec des centaines d'autres non moins curieux et euphoniques, à tel point qu'on est en droit de s'étonner que le fameux Pierre César Richalet ait pu trouver le moyen de faire en ce temps un si volumineux dictionnaire.

« À toi, Perret ! » avait dit Josué Convers de sa voix brève et bien timbrée.

Or, comme il y avait bien dans la salle autant de Perret que de mois dans l'année, tous les porteurs de ce nom levèrent le nez avec ensemble, en tenant l'index solidement fixé sur le dernier mot qui venait d'être lu. Tous, je me trompe : il y eut un Perret qui, rouge comme une pivoine, se mit à tâtonner fiévreusement du doigt sur la page jaune de son livre. L'œil vigilant du magister avait surpris l'infortuné rêveur, qui, le menton dans la main, le regard perdu dans le vague, errait en pensée bien loin de l'école, et le magister l'avait interpellé sans préciser son nom, car pour lui il n'y avait en ce moment qu'un Perret dans la salle, le Perret coupable d'inattention.

« Perret Julien, reprit Josué au milieu d'un silence profond, avance à l'ordre ! »

Quand Josué Convers, qui durant plusieurs années avait porté le mousquet au service de sa majesté le roi de France et de Navarre, prononçait ce bref commandement, il n'y avait plus qu'à obéir et sans le moindre délai.

Aussi l'élève en faute sortit-il aussitôt de son banc, avec une hâte qu'on n'eût pas pu prendre pour un empressement joyeux, et vint se placer devant l'estrade où se dressait la chaire professorale, sous la forme d'une petite table boiteuse.

« *Tu creuses un sabot !*¹ gronda le maître en roulant de gros yeux qui n'avaient pas l'air tendre, à demi cachés qu'ils étaient comme ceux d'un barbet, par deux touffes de sourcils rudes et grisonnants, ah ! ça, qu'est-ce à dire ? à peine entré au corps, tu veux tâter des verges ! Depuis ce matin seulement inscrit au rôle, le voilà déjà à flâner, à rêvasser comme un propre à rien ! »

Le coupable, un garçon délicat et blond, d'une douzaine d'années, mais dont la taille élancée pouvait tromper sur son âge, n'avait ni la mine futée d'un espiègle, ni la contenance sournoise et rogue d'un boudeur accoutumé aux taloches. Il baissait la tête avec confusion et roulait convulsivement entre ses doigts le bas de son sarrau de *triège* noir, bien propre. Deux grosses larmes qu'il s'efforçait en vain de retenir, roulèrent lentement sur ses joues et allèrent se loger comme deux gouttes brillantes de rosée dans un pli du sarrau, ces deux éloquents et discrets petits avocats se mirent du fond de leur gîte à regarder si fixement le redoutable juge, qu'il en parut positivement mal à l'aise et n'appliqua que sur la petite table le coup de férule, qui paraissait sur le point de prendre une autre direction.

¹ Locution locale signifiant « rêver. »

« Attention, mon garçon ! fit-il en même temps d'un ton de voix radouci : rêvasser on ne sait à quoi, ne vaut pas mieux que polissonner ; c'est le premier faux pas : nous passerons l'éponge ; mais que je ne t'y reprenne pas de sitôt ! À ton rang, marche ! »

L'enfant, tout soulagé, adressa au brave magister un regard humide de reconnaissance, avant de regagner son banc.

Pendant cette petite scène, un silence inaccoutumé avait régné parmi les écoliers. Quand Julien Perret eut réintégré sa place, le bourdonnement habituel, mélange de chuchotements étouffés, de bâillements mal réprimés, de toux vraies ou simulées, de frottements de semelles ferrées sur le plancher, reprit de plus belle. Mais le maître, jaloux, sans doute, d'affirmer son autorité quelque peu entamée, pensait-il, par l'acte de clémence auquel il venait de se laisser aller, y coupa court brusquement.

« Silence dans les rangs ! » Josué n'ajouta rien d'autre à cet ordre qu'un grand coup de la verge de coudrier, appliqué sur la table d'une façon fort éloquente.

La leçon de lecture des grands continua, suivie avec une attention fervente par Julien Perret, heureux d'avoir échappé au châtiment qu'il avait encouru, mais avec une ferveur excessivement modérée de la part de ses condisciples, déjà cuirassés contre des émotions de cette nature, et se fiant, pour échapper à l'œil vigilant du maître, à leur vieille expérience des mille ruses de la gent écolière.

Plus d'un, cependant, eut tort d'avoir trop compté sur sa chance ordinaire, témoin le gros Siméon Jacot, que ses camarades nommaient le *pouissant* Semion, et qui fut interrompu par Josué au plus beau moment d'une aimable plaisanterie, consistant à introduire délicatement entre la nuque et le col de chemise de son voisin une boulette gluante de papier mâché. Bonne et prompte justice fut faite du gros Semion, qui reçut pour prix de son ingénieuse invention, une demi-douzaine de

taloches sur le bout des doigts, châtiment qu'il endura sans le moindre essai de stoïcisme et en pleurant, au contraire, sans vergogne, tandis qu'un loustic émettait en ventriloque consommé un lamentable miaulement. La grande Mélanie Vuille ne fut pas plus heureuse dans l'échange qu'elle tenta d'opérer d'une pomme vermeille contre un bâton de jus d'anis, avec Aimé Comtesse, le fils de la mercière.

Au beau milieu de cette transaction commerciale, qui n'avait que le tort d'être intempestive, le maître somma la demoiselle à la pomme de reprendre la suite de la lecture. L'infortunée commerçante lâcha la pomme, qu'Aimé Comtesse s'empressa de garder avec le jus d'anis, et comme il est assez malaisé de mener de front des opérations aussi dissemblables que le négoce et la lecture, on vit bientôt, en exécution de la sentence du maître, la taille efflanquée de la grande Mélanie, dominer toute l'assemblée enfantine, du haut du banc où elle avait dû se dresser, son livre à la main.

Quant à Aimé Comtesse, en rusé petit singe, il suivait d'un air béat et absorbé le récit des voyages de saint Paul, comme s'il n'eût pas eu en ce moment la bouche remplie d'une maîtresse bouchée de la pomme de sa voisine.

Mais l'excès même de son attention le trahit : Josué ayant dû rarement enrayer son ardeur pour l'étude, tint pour suspecte cette attention extraordinaire.

« Comtesse, à toi ! » fit-il tout à coup.

Les joues blêmes du gamin interpellé passèrent à l'instant au plus beau cramoisi et il y avait bien de quoi : comment lire avec la bouche pleine, quand bien même il eût su où en était la narration ?... et il n'en savait absolument rien !

« Comtesse Aimé, avance à l'ordre, marche ! »

Tout en se levant le plus lentement possible, le coupable faisait des efforts inouïs pour avaler la bouchée sans la mâcher,

de peur de se trahir. Mais la pomme était dure et n'y mettait vraiment pas de complaisance ; elle finit par engouer le petit drôle, qui, dans un accès de toux violent, expulsa bien malgré lui la malencontreuse bouchée. La brève enquête qui s'ensuivit mit au jour la mauvaise foi en affaires d'Aimé Comtesse, lequel fut châtié d'importance pour son double méfait, et après s'être vu confisquer le bâton de jus d'anis, fut enfermé pour le reste de la matinée dans un placard qui sentait le moisi, en compagnie des ustensiles de propreté de l'école.

Heureusement pour le captif, que la leçon de lecture tirait à sa fin et qu'elle était la dernière de la matinée.

Quand le premier des grands eut récité avec aussi peu de recueillement, hélas ! que de ponctuation : *Au Roi des siècles*, etc. ... et que Josué Convers eut commandé de son ton bref en frappant la table de sa férule : « Par file, à droite, en avant, marche ! » la salle se vida en un clin d'œil, et le maître ouvrit la porte du placard, où, tout penaud, se tenait accroupi Aimé Comtesse.

« Écoute, toi, lui dit gravement quoique sans rudesse le magister en lui relevant la tête par le menton ; tu n'as pas été attentif à la lecture ; ce n'était pas bien ; mais tu as fait pis ; tu as trompé, tu as volé ! peu ou beaucoup, c'est la même chose ! Prends garde ! c'est un vilain pas que tu emboîtes là. J'aurai l'œil sur toi dorénavant, comptes-y et pense à ta mère. Demi-tour, marche ! »

Le petit garçon, la mine contrite, partit sans demander son reste ; mais il n'était pas à six pas de l'école, qu'il sifflait d'un air de bravade.

Josué ne restait pas seul dans la chambre d'école : près du gros poêle en catelles vertes, bien chauffé, quatre enfants, trois grandes filles de 14 à 15 ans et un dodu petit bambin de 8 ans faisaient honneur au dîner frugal qu'ils avaient apporté le matin.

C'étaient des *environniers*, comme on nommait au village les habitants des maisons foraines, dont les enfants n'avaient pas encore la ressource des écoles dites de quartiers pour la saison d'hiver.

Ces enfants apportaient dans un petit panier recouvert d'une serviette ou d'un mouchoir le pain bis, le fromage, les pommes, le *salé* et les noix que les prévoyantes mains de la mère de famille y plaçaient chaque matin pour leur dîner.

Aux yeux de leurs camarades du village, les *environniers* étaient des favoris de la fortune, qui n'appréciaient pas suffisamment tout leur bonheur. Pensez un peu : faire tous les jours, sauf le samedi et le dimanche une délicieuse dînette ! éviter parfois telle soupe ou tel mets abhorré, sans compter la chance d'échapper à une corvée désagréable, un message à l'autre bout du village, par exemple, quand on avait compté faire de triomphantes glissades du haut en bas des crêtets sur la neige *portante* !

Aussi y avait-il des fillettes du village, voire des garçons, dont la demeure n'était pas distante de cinq minutes de marche de l'école, et qui à force d'obsessions, obtenaient parfois de l'indulgence maternelle l'autorisation de dîner en classe, accompagnée du petit panier de rigueur.

Cependant le repas des quatre *environniers* allait bon train : on opérait des échanges amiables : on faisait un réjouissant mélange des victuailles les plus disparates ; on riait, on jassait, le tout en sourdine, à cause du maître qui, ayant repris sa place sur l'estrade, taillait méthodiquement une provision de plumes.

Parfois un éclat de gaieté mal contenu réveillait l'écho de la vieille chambre aux parois brunies et tachées d'encre. Alors les dîneurs, tout confus, semblables à des souris effarouchées se coulant dans leur trou, rentraient la tête dans les épaules en

glissant un regard du côté du magister, dont le canif grinçait et fonctionnait avec la régularité d'une machine brevetée.

Le coup d'œil que leur jetait alors Josué n'était ni mécontent ni sévère ; mais comment, sous l'ombre épaisse projetée par ses rudes sourcils, les écoliers eussent-ils pu surprendre l'éclair bienveillant qui traversait son regard ? Puis Josué avait un air si rébarbatif avec sa chevelure grise et crépue, sa longue cadennette tressée à l'ordonnance française, son épaisse moustache taillée en brosse, que ses écoliers le jugeaient sur cette apparence d'ours polaire, que ne démentait pas à leurs yeux, sa brusquerie militaire et l'inflexible discipline qu'il faisait régner dans son école, et eussent été bien surpris si on leur eût dit que Josué Convers cachait un cœur aimant sous ces rudes dehors.

C'est que le tempérament peu expansif du maître d'école le portait à renfermer en lui ses impressions. Puis la vie lui avait été rude. Si son âme blessée aux épines du chemin ne s'était pas aigrie envers ses semblables, elle avait pris l'habitude de se replier sur elle-même, si bien que Josué Convers, tenu pour un homme fort honorable et un régent modèle, avait cependant au village la réputation d'un misanthrope.

Au moment où la sonnerie de midi carillonnait joyeusement dans le petit clocheton de la maison-de-ville, – titre quelque peu ambitieux que portait la maison de commune, – Josué sortait de sa chambre d'école, voisine de la grande salle de justice.

En tournant l'angle du bâtiment, il salua d'un geste bref et tout militaire deux hommes qui s'apprêtaient à entrer au débit de vin occupant le rez-de-chaussée. Tous deux, après avoir répondu à son salut, s'arrêtèrent sur le seuil pour le regarder s'éloigner.

« Sais-tu bien, Philibert, qu'il a un beau corps d'homme, Josué Convers ! » dit le plus vieux en penchant la tête sur

l'épaule droite d'un air de connaisseur, geste qui fit tracer brusquement un quart de cercle à la houppe de son bonnet blanc.

C'était Jonas Maire, le tenancier de l'auberge, gros petit homme de soixante ans, aussi dodu, aussi réjoui que peut l'être un hôtelier de village content de son sort et de sa clientèle. On prétendait qu'il y avait une ressemblance frappante entre le jovial aubergiste et l'aigle noire de son enseigne, qui se balançait en grinçant à l'angle de la maison-de-ville. Mais c'était pure calomnie, car le brave homme n'avait rien de l'aspect ni des appétits d'un oiseau de proie.

« Pour quant à ça, il n'y a rien à dire, fit l'autre en considérant la démarche ferme et la haute taille du maître d'école ; mais tout de même il est trop fier avec les gens ! »

Fier, ce n'était pas là le reproche qu'on eût pu lui adresser à lui. Philibert Monnier, toujours prêt à s'attabler avec quiconque voulait bien prêter l'oreille à ses hâbleries de chasseur, et lui payer deux ou trois petits verres de gentiane.

« Oh ! fier, voilà ! répliqua l'aubergiste qui parut trouver l'accusation par trop grave. Pour renfermé, je ne dis pas ; c'est vrai qu'il l'est ; mais quand on sait tout !... »

Il hocha la tête avec un air de commisération.

« D'ailleurs, reprit-il, à l'école...

– Oui, oui, à l'école, c'est beau-z-et bon, pardi ! les enfants, on sait bien qu'il faut les tenir dans le respect ; mais saterdi ! est-ce que c'est une raison pour faire à tout un chacun une mine à faire *trancher* le lait ?

– Pourtant, voyons, Philibert, il faut être juste, reprit Jonas avec chaleur. C'est un régent comme il n'y en a pas dans toute la principauté !

« Ça vous fait marcher la marmaille à la baguette : ça vous lit toutes les écritures sans broncher, même celle de M. le mi-

nistre, qui est pourtant, au respect que je lui dois, pire que celle du grand grimoire ; ça vous a une main de greffier pour manier la plume ; et la voix ! en voilà un pour porter le chant ! ce n'est pas lui qui raterait *miséricorde et grâce* comme cette espèce de blanc-bec du Vau-de-Reu², l'année passée ! et pour lire *Écoute Israël...* »

– C'est bon ! grommela Philibert, coupant court au panégyrique du magister. N'empêche ! un gaillard qui a servi et qu'on n'a jamais vu boire un verre de n'importe quoi, ni à l'Aigle noire, ni chez la Justine, ni à la Balance, est-ce que c'est naturel, ça, dites, Jonas ? Regardez-*voir* Abram chez le sautier, qui a été dans le temps à Naples ou bien en Hollande, enfin, par là, c'est ça un luron qui ne crache pas au verre !

– Bien le contraire ! fit en passant à côté des deux interlocuteurs une robuste paysanne dans la force de l'âge, revenant de la fontaine sa seille sur la tête.

« Et m'est avis, ajouta-t-elle d'un ton narquois, que s'il n'avait pas si souvent le nez dedans, il aurait la mine moins dégoûtante, votre Abram chez le sautier, parce que, *mado* ! s'il y a dans toute la commune une trogne aussi pire que la sienne,... c'est la vôtre, Philibert ! »

Le Nemrod interpellé fut si abasourdi par cette brusque attaque, qu'il resta bouche bée, pendant que la brave femme s'éloignait tranquillement et que le vieil aubergiste riait de bon cœur.

Quand Philibert recouvra la parole, ce fut pour dire en grommelant d'un air furibond :

² Val-de-Ruz.

« Quelle sacrée langue qu'elle a, cette Léonore Matile ! que je la *retienne* une fois ! » et il alla noyer sa déconvenue au fond d'une *roquille* de gentiane.



II.

L'HÔTE MYSTÉRIEUX.

QUAND j'aurai dit que le village où Josué Convers exerçait sa vocation est assis sur le versant nord d'une haute vallée, couverte de marais tourbeux dans sa partie inférieure, bornée au midi par la (seconde) chaîne du Jura neuchâtelois ; quand on saura que ce village égrène comme les grains d'un chapelet, sur une longueur d'une lieue et demie, ses bonnes vieilles maisons aux toits couverts de bardeaux ; que ses habitants, probes, industriels, fidèles aux traditions du passé, mais n'accueillant les innovations qu'avec méfiance et circonspection, se sont vu sottement gratifier jadis d'une réputation de naïveté confinant à la bêtise et qu'ils n'ont jamais méritée, – tout Neuchâtelois aura nommé la Sagne.

Seulement, c'était la Sagne du siècle passé et non point celle d'aujourd'hui, ce qui fait une assez notable différence, car la Sagne actuelle marche avec son temps ; depuis un demi-siècle les idées nouvelles, le progrès, pour employer le mot consacré, y rencontre un accueil aussi favorable que dans les autres localités du pays.

La Sagne de cette époque était le patriarcal village par excellence, où de la dernière maison des Cœudres, qui donne la main à la première des Ponts-de-Martel, jusqu'à son extrémité opposée, la Corbatière, tous les habitants, grands et petits, se

connaissaient par leur nom, prénom, surnom et généalogie. C'était à tel point qu'aucun bambin en âge de raison, en s'acquittant d'un message, n'eût confondu entre eux les nombreux représentants du clan des Vuille, portant le même prénom d'Henri-Louis ou celui de Charles-Auguste, et cela, grâce à la coutume locale d'ajouter au prénom du fils celui du père, ou le titre civil, militaire ou ecclésiastique de celui-ci.

Évidemment, Henri-Louis chez Olivier était un autre personnage que Henri-Louis chez Ésaïe, et Charles-Auguste chez le sautier ne pouvait être confondu avec Charles-Auguste chez le lieutenant.

En ce temps, le village, vu du sommet de la Racine, autrement dit des Covirons, ne présentait pas au regard, dans toute son enfilade de maisons, un seul toit qui ne fût de la nuance grise des vieux bardeaux. Le temple, pourtant, était couvert en tuiles ; mais le temps avait mis la teinte de sa toiture en harmonie avec celle des habitations du village.

Peut-être qu'aujourd'hui l'artiste trouverait qu'on lui a gâté son paysage : les toits d'un rouge plus ou moins cru remplacent peu à peu la teinte des bardeaux, et qui sait si un observateur attentif, descendant de la montagne pour y regarder de plus près, ne trouverait pas que cette transformation dans les toitures est l'image de l'évolution qui se produit insensiblement dans les idées de nombre de ceux qu'elles abritent !

En ce moment où nous allons suivre chez lui Josué Convers, les toits de bardeaux disparaissaient comme toute la vallée sous le tapis éblouissant de l'hiver.

C'était une de ces journées de janvier froides et claires, où, tandis que le soleil brille dans un ciel d'un bleu profond, la neige grince sous les pieds, la bise âpre et tranchante cingle le visage et donne l'onglée aux mains les plus chaudement emmitouflées.

Le givre scintillait sur les parapets de neige durcie rejetés par la pelle des hommes de corvée, sur les jalons dont la pointe seule émergeait de loin en loin, sur quelques buissons d'épines à demi ensevelis, d'où il tombait en poussière argentée quand un vol de moineaux et de verdiers tout transis, qui cherchaient leur vie sur la route, allaient s'y blottir un instant, dérangés qu'ils étaient par le passage de Josué.

Celui-ci, parvenu à une centaine de pas de la dernière maison du Crêt – noyau du village, – enfila un petit sentier tracé dans la neige et conduisant à une habitation minuscule, accroupie au sommet d'un petit coteau ; un groupe de frênes plantés derrière la maison l'abritait contre le vent du nord. Elle était bâtie à mi-chemin des deux quartiers du Crêt et de Miéville, au lieu dit « les Chéseaux », où s'élevait jadis l'ancienne chapelle.

Le maître d'école était sans doute guetté de l'intérieur, car il avait à peine commencé de frotter sa chaussure sur le balai de branches de sapin placé devant la porte, que celle-ci s'ouvrit vivement, et une femme d'une quarantaine d'années parut, disant à l'arrivant d'un ton de gronderie affectueux :

« Oh ! Josué, comme te voilà en retard aujourd'hui ! encore un peu, et mes choux étaient brûlés ! » puis elle l'attira dans la petite cuisine bien chaude et toute remplie de l'appétissant fumet du légume qui venait d'échapper à un si grand danger. Une paire de sabots doublés de feutre avaient été placés près du feu à l'intention de Josué, qui s'en chaussa, pendant que la femme, qu'il avait saluée en entrant du nom de Marianne, plaçait sur la petite table une soupière en étain toute fumante.

Ah ! si le vieux Jonas Maire qui, tout en rendant hommage aux qualités et aux aptitudes de Josué, en tant que magister, trouvait l'homme quelque peu réservé ; – si Philibert Monnier, le chasseur toujours altéré, qui tenait le maître d'école pour fier et misanthrope, s'étaient glissés à côté de la petite maison, et avaient pu contempler l'aspect paisible et heureux de cet intérieur de famille, s'ils avaient pu être témoins du changement qui

s'était opéré dans la physionomie du magister, ils se seraient certainement demandé avec stupeur s'ils avaient jamais connu Josué Convers avant cette heure-là.

Était-il possible que la figure officielle et rébarbative du maître d'école, ses traits rigides, durs et sévères fussent capables de revêtir l'expression de paix, de calme bonheur, de tendresse qui les illuminait en ce moment ?

Cette chétive mesure était donc un château de fées pour opérer une transformation aussi merveilleuse, et sous son apparence commune et modeste, la maîtresse du logis cachait sans doute quelque pouvoir mystérieux ! Elle n'était cependant ni jeune, ni belle ; mais le regard velouté et plein de douceur de ses yeux bruns, l'expression sereine qui illuminait son visage, décelait une âme aimante et dévouée, et lui donnait une beauté morale bien supérieure aux attraits passagers de la beauté physique.

Certes, la petite maison des Chéseaux était un vrai château magique, car la bonne fée qui l'habitait possédait ce pouvoir merveilleux qui s'appelle l'amour.

Seulement, entendons-nous, afin d'éviter toute équivoque : l'amour dont il s'agit ici est l'amour fraternel. Marianne était la sœur du maître d'école. Ceci désappointera peut-être quelque lectrice romanesque, qui, après réflexion, conviendra, j'en suis persuadé, qu'un noble et pur amour fraternel n'est pas un sentiment moins digne d'intérêt que celui qui fait le thème inviolable de la plupart des romans.

Josué et Marianne Convers étaient tous deux célibataires ; celle-ci, plus jeune que son frère d'une dizaine d'années, bien que Josué, grâce à l'expression habituellement sévère de sa physionomie, et à la teinte prématurément grise de ses cheveux et de sa barbe parût plus vieux qu'il ne l'était en réalité.

Elle était fière de son frère, et lui, sans le dire tout haut, pensait au fond de son âme, que si le bon Dieu avait jamais eu lieu d'être satisfait d'une de ses œuvres, c'était sûrement d'avoir créé Marianne Convers.

On dînait gaiement dans la petite cuisine. Josué, tout en faisant honneur aux choux et au *salé* de sa sœur, racontait les petits incidents de l'école, et s'informait de la façon dont Marianne avait passé sa matinée, quand deux ou trois coups frappés rudement contre la porte extérieure vinrent troubler le festin ; en même temps une voix nasillarde et chevrotante criait au dehors :

« *Atchetâ-vo dé remasse ?* » (Achetez-vous des balais ?)

Marianne, en se levant pour répondre, consulta d'un regard un peu troublé son frère dont les traits s'étaient rembrunis.

« Tu sais, Josué, c'est son jour, dit-elle doucement en lui posant la main sur l'épaule. Faut-il le faire entrer ? »

La simple caresse de Marianne parut avoir mis en fuite quelque mauvais sentiment qui s'était réveillé dans le cœur du maître d'école. Sa physionomie s'était rassérénée ; regardant sa sœur avec affection, il fit un signe d'assentiment.

Marianne se hâta d'ouvrir, car on s'impatientait derrière la porte.

« Bonjour, Olivier ! fit-elle, entrez, vous vous réchaufferez près du feu en mangeant une assiettée de soupe aux choux. »

Le marchand de balais répondit à cet accueil amical par le grognement inarticulé d'un ours de méchante humeur.

C'était un petit vieux, voûté, ratatiné, crasseux, dont les haillons sordides étaient recouverts d'un carrick de milaine jaune, à trois collets superposés, misérable et délabré comme le reste du costume. Ses petits yeux rouges et clignotants regardaient de tous côtés sans se fixer nulle part ; ses traits flétris, sa

bouche chagrine aux coins affaissés exprimaient un perpétuel mécontentement. Il jeta dans un coin les trois ou quatre balais de branches de sapin qu'il promenait de maison en maison sans avoir à les renouveler souvent, car ils n'étaient qu'un prétexte à mendicité, et ne répondit pas autrement à la salutation de Josué que par cette aigre remarque :



« *On cha grô de mau de se faire œuvri !* » (On a bien de la peine à se faire ouvrir, ici !)

L'observation était pour le moins étrange de la part d'un mendiant ! elle ne fut cependant relevée ni par Josué, ni par sa sœur. Celle-ci remplit de soupe une assiette d'étain pour le vieillard, qui s'assit sur un escabeau, près de l'âtre et se mit à manger avec l'avidité bruyante d'un chien affamé.

Quant au frère et à la sœur, leur appétit avait été chassé par l'arrivée de ce convive hargneux. Marianne se mit à desservir la table, pendant que Josué, les bras croisés, considérait avec une aversion qu'il cherchait vainement à dissimuler, ce singulier hôte, dont il endurait les boutades sans dire mot. Il y avait dans le regard du magister beaucoup plus que le dégoût qu'éprouve

l'homme de bonne compagnie à la vue d'un de ses semblables vautré dans une malpropreté révoltante : il y avait la répulsion instinctive qu'on ressent en présence d'un reptile, l'amertume de l'honnête homme vis-à-vis de l'être malfaisant qui l'a fait souffrir. Enfin Josué détourna son visage assombri et rencontra le regard inquiet de sa sœur. Le mauvais esprit, conjuré pour la seconde fois, s'enfuit au loin et le magister dit avec bienveillance au vieillard :

« Eh bien ! Olivier, comment va la santé aujourd'hui ? »

– Hein ? répondit le mendiant en portant à son oreille sa main crasseuse. *Si y fâ fret ? anna fr'casse à djalâ su pî dari lé pouaûté !* » (S'il fait froid ? un froid à geler sur pied derrière les portes !)

Josué haussa légèrement les épaules et reprit en élevant la voix, bien qu'il fût persuadé que le mendiant l'avait parfaitement compris :

« Oui, oui, il fait froid ; mais c'est le temps de la saison ; un bon temps, après tout, pour la terre qui se repose.

– *Hon !* grommela Olivier en reniflant d'un air vindicatif ; *bon tin, bon tin ! i creyo bin : po le reutche, qu'ant du boû por étchudâ leu fornets, déz hailions tschauds et la saqueta piein'na de dubions !* » (bon temps ! je crois bien : pour les riches, qui ont du bois pour chauffer leurs fourneaux, des habits chauds et la poche pleine de doublons !)

Et le vieux se remit à manger sa soupe en faisant claquer ses lèvres et promenant de tous côtés ses regards furtifs comme s'il inventorait avec amertume le mobilier de ses hôtes. Quand son regard fuyant glissait sur Josué, on voyait à l'expression maligne de son visage ridé combien il était enchanté d'avoir mis l'éteignoir sur les bienveillantes avances du magister. De fait, celui-ci, renonçant à poursuivre une conversation impossible, entra dans la chambre voisine, s'assit contre le vieux poêle en

faïence verte et se plongea dans une profonde rêverie. Ah ! le souvenir, quel puissant magicien, qui triomphe du temps, de l'espace et de la mort même ! qui d'un seul coup de sa baguette magique, rajeunit le vieillard, de l'homme mûr fait un adolescent, un enfant ! magicien inflexible, qui dans son miroir fidèle nous montre sans pitié et le mal irréparable que nous avons fait à nous-mêmes et aux autres, et le bien que nous avons négligé de faire ! qui torture notre cœur en ravivant ses douleurs assoupies et nous rappelant que les rares jours de bonheur dont notre vie a été illuminée par instants, ont passé comme un rêve !

Toutes ces images défilèrent devant Josué, lui racontant la vieille et triste histoire de sa vie, et parmi toutes les figures qu'évoqua le magicien, l'une d'elles se détachait constamment de celles qui l'entouraient, se présentant obstinément à ses regards, dans tout l'éclat et la fraîcheur de la jeunesse. Elle avait été sa vie, qu'il aurait donnée joyeusement pour elle : Dieu, semblait-il, les avait créés l'un pour l'autre ; mais les hommes se plaisent méchamment à gâter les œuvres du Créateur ! Elle avait un père, être vicieux, cupide, pour qui l'argent était le dieu suprême, parce qu'il en attendait la satisfaction de tous ses appétits grossiers. Ce père avait brisé deux cœurs en vendant sa fille au plus offrant, à un être aussi dégradé que lui-même, mais qui avait sur Josué l'avantage de la richesse. Il y avait longtemps de cela ; mais le temps est long à émousser l'aiguillon de la douleur ! Josué s'était jeté à corps perdu dans le tourbillon de la vie : il avait voyagé, il s'était enrôlé ; sa vie à laquelle il ne tenait plus, il l'avait exposée sur les champs de bataille, dans des affaires d'honneur, en sauvant des malheureux en péril de mort ; mais son heure n'était pas venue : il avait dû continuer à porter le fardeau de la vie, avec la peine cuisante du souvenir. Puis il avait cherché l'oubli dans l'étude : il y avait du moins trouvé l'apaisement : son regard qu'il portait constamment sur lui-même et sur sa douleur, il en vint à le porter plus haut et se vit tout d'un coup égoïste, lâche et ingrat ! Que devenaient là-bas, sa vieille mère et sa jeune sœur, dont il aurait dû être le soutien, auxquelles il eût dû consacrer cette vie qu'il avait follement

cherché à perdre ? Et Josué, revenu à temps pour donner une année de joie à celle qui lui avait donné la vie, lui avait fermé les yeux, et s'était remis courageusement à vivre dans le présent, appuyé sur le cœur aimant de sa sœur. Pourquoi donc aujourd'hui tout ce triste passé s'était-il déroulé de nouveau devant les yeux du maître d'école, ravivant la douleur engourdie de sa plaie ? C'est que le vieux mendiant hébergé et nourri chaque semaine par Josué et sa sœur, était l'homme qui avait vendu sa fille pour de l'argent !

La main de Marianne se posant sur l'épaule de son frère le réveilla brusquement de son rêve douloureux.

« C'est l'heure de l'école, lui dit-elle doucement. *Il* est parti, » ajouta-t-elle en réponse au regard interrogateur de Josué.

Puis son cœur charitable la poussant à mettre en lumière le beau côté des choses et des gens, elle continua :

« Il n'a pas demandé d'argent, et croirais-tu qu'il m'a dit : – *Bin vo végne !* (Merci ! littéralement : bien vous vienne !) »



Josué, tout en allant reprendre sa tâche quotidienne, se disait, le cœur plus léger en songeant à sa sœur : « Dieu soit béni ! Il n'aurait mis en ce pauvre monde qu'un ange à côté de dix

mille démons, qu'il y aurait encore de quoi l'en remercier à genoux ! »

III.

OÙ JULIEN FAIT À SES DÉPENS DES EXPÉRIENCES PRÉCIEUSES.

IL est quatre heures du soir : la porte de l'école, semblable à la vanne de décharge d'une écluse qui laisse échapper des flots bouillonnants, longtemps comprimés, livre soudain passage à des flots non moins bruyants de têtes brunes ou blondes, plus ou moins ébouriffées, de jambes se trémoussant avec frénésie, comme pour secouer l'immobilité forcée qu'elles viennent d'endurer pendant une mortelle après-midi, de pieds chaussés de solides souliers ferrés ou à semelles de bouleau, impatients de se dévaler en mirobolantes glissades, du haut en bas de la pente du Crêt, – bref, une meute hurlante qui balaie tout sur son passage, et que, seule, la rencontre inopinée de M. le ministre ou de M. le maire peut réduire pour une minute à un silence relatif.

Au milieu de cette troupe de poulains emportés, les nouveaux, surtout s'ils sont timides par tempérament ou par éducation, font piteuse figure : bousculés, houspillés, ils n'échappent au danger de devenir les souffre-douleur de leurs condisciples, qu'en se montant à leur diapason.

Julien Perret, le blondin dont la rêverie intempestive avait, le matin de ce jour, attiré l'attention du maître, était, comme

nous l'avons vu, un des conscrits de l'école du ci-devant garde-suisse. Or, voici comment il se fait qu'à l'âge de 12 ans Julien était entré pour la première fois à l'école du village. En ce temps, d'abord, l'instruction publique n'était pas obligatoire, bien qu'à la Sagne elle fût gratuite pour une partie des écoliers, depuis que les chefs de famille, assemblés au temple en 1705, avaient décidé d'augmenter le salaire du régent, et de le porter à 337 livres 6 gros, tout en déchargeant du batz mensuel *d'écolage* les enfants des communiers.

Le père de Julien était mort quand celui-ci était encore en bas-âge. De constitution délicate, fils unique d'une mère tendre jusqu'à la faiblesse, qui n'avait d'autre intérêt que lui dans la vie, l'enfant avait été jusqu'ici élevé en serre chaude, faute souvent irréparable et dont peut souffrir toute sa vie celui qui est l'objet d'une sollicitude aussi peu judicieuse.

Le cœur de Julien était tendre et bon, son intelligence vive : il avait une conscience délicate et avait le mensonge et la duplicité en horreur, mais on sait ce que les meilleures natures deviennent, quand au lieu d'apprendre à l'enfant à se défier de son plus cruel ennemi, l'égoïsme, au lieu de lui aider à le combattre, on développe avec complaisance ce germe fatal dans son cœur !

Heureusement pour Julien, la Providence qui revêt toutes sortes de formes et emploie les moyens les plus divers pour secourir les humains, vint à l'aide du pauvre garçon sous les traits de son oncle, le respectable Gédéon Nicolet, bien qualifié pour jouer ce rôle providentiel, en sa triple qualité de tuteur de l'enfant, d'ancien d'église et de membre de la cour de justice.

« Ah ! ça, dit un beau jour le digne homme à sa sœur, ah ! ça, Évodie, est-ce que tu en veux faire une mazette, de ton garçon, dis ? ça ne peut pas aller plus longtemps comme ça, à la fin des fins, non, *saquerdienne* ! »

Oui, j'ai le regret de dire que M. le justicier Nicolet lâcha cette interjection un peu vive et pas très orthodoxe pour un an-

cien d'église ; seulement il est à considérer pour sa décharge, que sa sœur mettait depuis longtemps sa patience à l'épreuve, avec l'éducation efféminée qu'elle donnait à son fils. Après tout, un ancien d'église, voire doublé d'un justicier, est un mortel sujet aux infirmités humaines, et non pas un ange !

« Qu'est-ce que tu veux dire, Gédéon ? avait demandé la veuve d'un ton plaintif.

– Ce que je veux dire, c'est que si on n'envoie pas tout de suite Julien à l'école, si on ne le laisse pas courir, *badiner* et se *tervouégnier* avec les autres enfants, tu n'auras plus qu'à lui tirer ses chausses et à lui faire mettre des *godillons*³ !

– À l'école ! est-ce qu'il en sait moins que les autres ? tu sais bien que je lui ai appris...

– Oui, oui, ce n'est pas le tout, ça, de savoir lire, écrire et chiffrer, même d'avoir appris par cœur son catéchisme et ses passages ; il y a des gens qui savent tout ça et bien autre chose avec, mais qui n'en valent pas mieux.

– Alors, qu'est-ce que tu veux qu'il apprenne de plus à l'école ? »

Gédéon abaissa tout près du bonnet à ruche de sa sœur son propre bonnet de coton blanc et dit d'un ton ferme et sévère :

« Il y apprendra, Évodie, que le bon Dieu n'a pas fait la terre et tout ce qui y est, les choses, les bêtes et les gens, tout exprès pour Julien Perret ! il y apprendra à se gêner un peu pour ne pas gêner les autres ! il y apprendra à ne pas dire : « *Je veux* » à tout bout de champ ! Ça aussi, c'est de la science et de la toute bonne ! Et avec les garçons de son âge il apprendra...

³ Cotillon, Jupon.

– Des vilains mots, des choses plus vilaines encore !

– Hélas ! oui, continua sans s'émouvoir le justicier, il en apprendra, c'est sûr, plus tôt ou plus tard ; est-ce que tu croyais qu'il pourrait toujours rester accroché à ton tablier ?

« Mais s'il y a du mal à apprendre avec les camarades, – et nous sommes là pour lui dire d'y prendre garde – ce n'est qu'avec eux qu'on peut apprendre de ces choses qu'il n'y a pas dans les livres. »

Il serait trop long de reproduire en entier le plaidoyer de l'honnête Gédéon, dont l'éloquence fut si persuasive, que sa sœur en était quelque peu ébranlée, lorsque Julien lui-même survenant à propos, déclara qu'il voulait aller à l'école. Peut-être bien que sans cet auxiliaire inattendu, la négociation n'eût pas mieux abouti que celles qui l'avaient précédée sur le même sujet.

Aux arguments les plus convaincants de son frère, la veuve eût encore pu opposer cette force d'inertie, qui jusqu'alors avait triomphé des efforts et des adjurations du brave homme ; mais contre la volonté nettement exprimée de son enfant chéri, elle se trouvait désarmée et dut capituler, si bien que Gédéon put dire plus tard que de cette faiblesse-là, sa sœur n'aurait jamais à se repentir.

Il y avait encore à vaincre une autre difficulté qui faillit tout remettre en question. La veuve habitait Marmoud, quartier situé de l'autre côté de la vallée, et il fallait traverser toute cette dernière pour atteindre le Crêt, c'est-à-dire l'école ! La mère de Julien recommença ses lamentations, parla du tempérament délicat de son pauvre garçon, de sa toux fréquente ! mais l'objet de toute cette sollicitude déclara qu'il voulait aller à l'école comme ses voisins de Marmoud, que le petit Blaise Perrenoud y allait bien, lui qui n'avait que neuf ans, et la Lydie Matile aussi, qui n'était qu'une fille pourtant !

Gédéon réussit à tout arranger à la satisfaction générale, en proposant à sa sœur de venir demeurer dans sa propre maison, à lui, assez grande pour loger deux personnes de plus.

« Tu sais, dit-il, qu'on n'occupe pas le logement de dessous la voûte, depuis la mort de l'oncle Tite. Tu auras ta cuisine, un bon *poêle*⁴ et un cabinet. »

C'était bien à cela que Gédéon Nicolet avait désiré en venir, afin d'avoir son neveu sous la main et de combattre les fâcheux effets de la faiblesse maternelle.

Mais le succès dépassait ses espérances, et il s'en revint chez lui disant à sa femme qu'il ne donnerait pas la journée qu'il avait faite pour vingt louis !

Et voilà comment nous avons trouvé Julien Perret faisant ses premières armes à l'école, où il avait été d'emblée, classé parmi les grands, parce qu'il lisait assez couramment, avait un peu plus de respect pour la ponctuation que la plupart de ses condisciples, écrivait d'une façon suffisamment lisible, possédait son livret sur le bout de la langue, et s'était élevé dans l'étude des mathématiques jusqu'à la soustraction, inclusive-ment.

Et voilà pourquoi, porté par le courant qui avait jailli violemment de la porte de l'école, nous le retrouvons un peu effaré, au milieu des jeunes filles, où il a cherché d'instinct un asile contre les bousculades.

Le flot bruyant des écoliers s'était bifurqué devant la maison de ville en ses deux courants quotidiens : les enfants de Miéville s'en allant à gauche, et ceux du Crêt descendant à droite, et comme d'habitude, les deux bandes avaient pris fra-

⁴ Poêle (de poêle), chambre chauffée.

ternellement congé l'une de l'autre en échangeant en tout bien tout honneur quelques volées de boules de neige.

Julien Perret, trop peu aguerri pour prendre sa part de ces adieux, horriblement dangereux, à son sens, descendait à petits pas la pente glacée du Crêt, son ardoise et son catéchisme sous le bras, les mains fourrées dans de chaudes mitaines en laine brune, les jambes bien garanties contre le froid par des guêtres tricotées. Trois petites filles, charmées, sans doute, de la douceur des manières et du langage de ce nouveau venu, douceur à laquelle les autres garçons ne les avaient pas accoutumées, cheminaient à ses côtés, tandis que les grandes, courant en avant, exécutaient, à l'instar de leurs condisciples du sexe fort, de longues glissades témoignant d'études assidues dans ce genre d'exercice.

Soudain la troupe des garçons arriva par derrière comme une avalanche ; les trois petites compagnes de Julien s'étant prestement garées sur les bords de la route, il reçut seul le choc : une pesante masse s'abattit sur ses épaules et le jeta à plat-ventre sur le sol glacé. Pendant que le pauvre Julien se débattait en criant, le gros garçon qui s'était jeté sur lui, se plaçait commodément à califourchon sur ses reins, en criant à tue-tête :

« Hue ! bidet ! hop, hop ! » et sautant en cadence comme un cavalier secoué par sa monture.

C'était le *pouissant* Semion Jacot, celui qui, le matin même, avait été si mal récompensé par le maître pour son ingénieuse invention de la boulette de papier mâché. La plupart des autres écoliers exécutaient autour du gros cavalier et de son frêle coursier une vraie danse de sauvages accompagnée de vociférations et d'éclats de rire.

« Dis donc, toi, veux-tu le laisser tranquille ? » cria soudain une voix derrière Semion, qui, non content d'écraser le pauvre Julien, lui tirait alternativement chaque oreille avec rudesse, sous prétexte de tenir les rênes. En même temps, deux poignets

vigoureux, saisissant le brutal au collet, l'envoyaient rouler à son tour sur le sol.

Celui qui était venu au secours de Julien et qui le relevait ensuite avec bonté, était un de ses camarades d'école à peine plus grand que lui, mais robuste et trapu.

Bien qu'assez disgracié de la nature, avec son visage couvert de taches de rousseur, ses cheveux crépus et roux et son petit nez relevé en trompette, Sylvain Matthey avait la mine joviale et ouverte d'un bon garçon, et il venait de prouver que sa mine n'était pas trompeuse.

Il ramassa prestement l'ardoise et le catéchisme de Julien, les lui remit sous le bras et se retourna juste à temps pour faire face à Semion qui se jetait sur lui, cramoisi de fureur.

« Ah ! c'est comme ça, criait le gros garçon, le poing levé, c'est comme ça que tu viens vous prendre en traître, *pouète*⁵ bête rousse ! »

Sylvain esquiva adroitement le choc de son antagoniste, plus grand que lui de toute la tête, et le saisissant tout à coup par la nuque, l'envoya d'une secousse vigoureuse s'étaler à plat sur la route.

« Voilà pour t'apprendre à *dire des noms aux gens*, toi ! » fit-il avec une honnête indignation, en se laissant aller de tout son poids sur Semion, suivant l'invariable coutume des gamins, quand ils ont *tombé* leur adversaire.

« Et voilà pour avoir *brigandé* un petit ! » continua Sylvain qui, tout en comprimant les membres du gros Semion exaspéré, saisissait ses deux grandes oreilles et les tirait jusqu'à ce qu'elles fussent du plus beau violet.

⁵ Laide.

« Là ! fit l'honnête garçon en se relevant d'un bond, essaie-
voir de recommencer à *riguer* des petits ! »

Aucun des écoliers présents ne s'était mêlé à l'affaire, si ce n'est pour applaudir à l'exécution du tyran dont plusieurs d'entre eux avaient été maintes fois les victimes. Mais on les vit tout-à-coup s'éparpiller dans toutes les directions. Josué Convers, en sortant de l'école, avait vu de loin l'attroupement et s'approchait à grands pas pour intervenir. Arrivé sur le lieu du combat, il ne se trouva plus en présence que des trois acteurs de la tragédie ; les spectateurs avaient complètement disparu.

« Ah ! ça, voilà qui est beau ! » fit-il d'un ton sévère en considérant tour à tour Sylvain Matthey, qui, l'œil étincelant, la figure animée, se tenait sur la défensive, Siméon Jacot, rouge comme une pivoine, les habits en désordre et feignant de boiter, tout en se tenant un coude de l'air dolent d'une pauvre victime, et Julien Perret, tout agité, mais dont le regard ne cessait de suivre son défenseur avec admiration et reconnaissance.

« C'est lui qui a commencé, msieu le régent ! grommela Semion en montrant du doigt son vainqueur.

– Oh ! intervint Julien avec chaleur, c'est parce que Semion m'écrasait et me tirait les oreilles, que Sylvain l'a battu !

– C'est vrai, msieu le régent, dit le champion de Julien en réponse au regard interrogateur du maître. Non, *mafi* ! si je peux voir comme ça *riguer* les petits, moi ! c'est pour ça que je l'ai flanqué par terre ! et je lui ai un *petit* peu allongé les oreilles pour qu'il sente comme ça vous cuit quand on vous les tire ! et je le ferai encore, oui, *mafi* ! si Semion ou un autre...

– Bon ! bon ! fit Josué en interrompant Sylvain qui s'animait. Seulement ce n'est pas une raison pour dire *mafi* ! à tout bout de champ. Je n'aime pas qu'on se batte, continua Josué, en posant la main sur l'épaule de Sylvain, d'une façon

presque caressante, en parfaite contradiction avec ses paroles. Mais quand c'est pour châtier un lâche, à la bonne heure ! »

Et sa main, quittant brusquement l'épaule de Sylvain, prit le gros Semion au collet.

« Toi, dit-il d'une voix brève, tu as reçu ce qui te venait, profite-en, et prends garde à marcher plus droit, ou je ferai mon rapport à ton père ! à la maison, marche ! »

Siméon s'en alla la tête basse ; le père Jacot n'était pas indulgent pour les méfaits de son fils ; celui-ci l'avait appris à ses dépens.

La façon presque amicale dont Josué Convers prit congé des deux autres écoliers bouleversa totalement les idées préconçues de Sylvain à l'endroit de son maître.

« Tiens ! dit-il à Julien en se détournant pour considérer d'un air pensif le magister qui s'éloignait, tiens ! je *n'y* ai jamais vu des yeux comme ça, au régent, non *mafi* ! »

Julien ne connaissait pas encore assez son maître pour saisir toute la portée de cette remarque.

« Il n'avait pas l'air fâché contre toi, fit-il simplement. Mais, ajouta-t-il en hésitant, comme s'il craignait de voir mal reçue l'observation qu'il allait présenter, – mais je crois, Sylvain, – tu ne veux pas te fâcher, dis ?

– Pourquoi ? quelle bêtise !

– C'est qu'il a dit, tu sais...

– Allons, décroche !

– ... Qu'on ne doit pas toujours dire « *mafi* ! »

Sylvain se mit à rire en se frottant le nez :

« Attrape ! c'est vrai qu'il l'a dit, mais ma parole si je sais quel mal il y a !

– C'est peut-être un juron, Sylvain ?

– Ouais ! jamais de la vie ! des jurons, j'en entends assez entre les repas, chez mon oncle, pardi ! ça fait plus de bruit que ça ! Enfin, voilà, si le régent... Mais c'est curieux, tout de même, ses yeux de ce soir ! »

Comme Julien le regardait d'un air interrogateur :

« C'est, reprit Sylvain, qu'il a ordinairement l'air de vouloir vous avaler tout cru, le régent ! oui, *ma...* hm ! et ce soir il nous regardait, les deux, d'un air tout gentil !

« Moi et les autres, *on s'est toujours pensé* que le régent, c'était comme qui dirait le chat, et nous, les souris : gare les griffes ! Mais tout de même, quand on *y* peut faire une bonne farce par derrière, quel beurre ! et on *y* en fait tant qu'on peut, oui *maf...*, sacré mot ! »

Julien regardait son ami de fraîche date avec un singulier mélange d'intérêt et d'horreur.

« Faire des farces au maître ! fit-il d'un ton scandalisé ; qu'est-ce que tu veux dire ?

– Est-y possible au monde ! quel petit moineau tu fais ! est-ce que tu tombes de la lune ou bien de la Queue-de-l'Ordon⁶ ? »

Julien, vexé dans son petit amour-propre, pressa le pas en baissant la tête et devint tout rouge.

Sylvain le rejoignit, et, lui tapant sur l'épaule :

⁶ Quartier éloigné de la Sagne.

« Il n'y a pas de quoi se fâcher, dit-il avec rondeur. J'oubliais que les nouveaux, les *recrues* comme dit le régent... eh bien ! pour en revenir à lui, on a trente-six manières et demie d'y jouer des tours pendables. Par exemple, et d'un : on découpe un âne dans un *tacon* de drap ; on le frotte avec de la craie, *pi*, crac ! on *flanque* la bête au milieu du dos du régent, qui n'y sent rien, c'est trop léger ! l'âne tombe, on le ramasse, mais la marque reste au dos !

– Fi ! s'écria Julien, dans une honnête indignation ; fi ! c'est méchant, c'est traître ! Qu'est-ce que ta mère dirait, si... ? »

Sylvain Matthey haussa les épaules, leva ses sourcils roux, avança les lèvres comme pour siffler, mais ne siffla pas ; les ouvrit pour répondre, mais ne répondit pas.

Il paraissait passablement abasourdi, n'ayant sans doute jamais considéré la chose à ce point de vue.

En pareille circonstance, les enfants qui n'aiment pas à avouer qu'ils ont tort – et en cela il y a peut-être bien des gens qui sont enfants toute leur vie ! – les enfants, dis-je, ont deux ressources pour se tirer d'affaire : se fâcher en prenant un air de supériorité, – ou changer de sujet. Peut-être Sylvain Matthey fut-il tenté de sauvegarder ainsi sa dignité de vieux routier plein d'expérience, vis-à-vis de ce blanc-bec qui se permettait de blâmer les faits et gestes de ses anciens, mais le fait est qu'il ne le fit pas, et chercha plutôt à justifier comme suit les procédés de la gent écolière.

« Vois-tu, mon vieux, dit-il en passant amicalement son bras sur le cou de Julien, on faisait comme ça au père Sagne, le régent d'avant ; mais c'était tout plaisir avec lui, parce qu'il *vous piquait* des colères toutes bleues ! je te jure qu'il n'avait pas volé les farces qu'on lui faisait, non, *maf*... ! Il vous tapait dessus

comme un *rigot*⁷, à propos de rien ; il vous allongeait les oreilles d'un demi-pied ! il vous arrachait des poignées de cheveux et vous donnait cinquante *tolets*⁸ à la file ! Tu crois que ça fait du bien, ça ?

– Je ne dis pas, répondit Julien en riant, bien qu'il eût ressenti un petit frisson pendant l'énumération de ces tortures. Mais enfin, ce n'est plus le père Sagne, à présent ! M. Convers n'est pourtant pas si *mauvais* que ça, lui ?

– Oh ! voilà, quand il tape, ce n'est pas pour rire, va ! mais, ajouta Sylvain, forcé par la droiture de son caractère de rendre hommage à la vérité, – mais c'est vrai qu'il est juste, lui !

– Et il a bon cœur, aussi ! fit Julien avec feu. Tu as vu ce matin, quand je n'avais pas suivi, à la leçon de lecture : il m'a pardonné !

– Ça, c'est vrai, mais tout de même, dire qu'il a bon cœur, c'est peut-être un petit peu trop, parce que, *mafi* ! un régent... ! et Sylvain ayant par cette réticence exprimé fort clairement son opinion d'écolier sur le corps pédagogique en général, continua sa route en réfléchissant.

– Alors, reprit Julien, s'animant dans son plaidoyer, alors pourquoi disais-tu que le maître nous regardait d'un air gentil ? est-ce qu'on regarde les gens comme ça, quand on n'a pas bon cœur ?

– *Cré matin* ! quelle langue il a, ce bout d'homme ! Eh bien ! mettons que tu as raison et que moi et les autres, *on* s'est mis le doigt dans l'œil jusqu'au coude !

⁷ Équarisseur.

⁸ Coups de règle sur le bout des doigts réunis.

« Après tout, ajouta le brave garçon d'un air détaché des vanités du monde et qui va se retirer des affaires, après tout, il n'y avait guère de plaisir à jouer des tours à un homme comme ça, qui fait semblant de rien quand il trouve quatre ou cinq plumes accrochées par le bec à son col d'habit, et qui ne bronche pas, même quand il s'assied sur deux ou trois épingles plantées dans sa chaise ! »

Tout en causant, les deux écoliers étaient arrivés en face du logis de Julien. Quant à Sylvain, il demeurait plus loin, au quartier dit du *Coin*.

Avant de quitter son protégé, Sylvain lui donna quelques menus conseils pratiques sur la conduite à tenir vis-à-vis de ses camarades.

« Vois-tu, dit-il confidentiellement à Julien, qui écoutait ses instructions avec toute la déférence d'un novice désireux d'acquérir la précieuse expérience de la vie ; – vois-tu, avec les garçons, ce n'est pas le tout d'avoir la langue bien pendue, il faut montrer les dents ! Quand on te tombe dessus, ne dis rien, ne pleure pas, jamais de la vie ! c'est bon pour les filles ; mais tape dur, tant que tu pourras. Pour un coup de poing ou une gifle, on en donne deux, c'est la règle ?



– Pourtant, objecta Julien de son air candide et en retenant Sylvain qui s'éloignait, est-ce qu'il n'est pas dit dans le Testament ; – Si quelqu'un te frappe sur la joue droite...

– Oh ! ça, tu comprends que ce n'est pas la même chose ! quand on se donne, entre amis, une bonne *roulée*, ce n'est pas pour de bon ! Adieu ! cria-t-il en partant au galop, évidemment désireux de ne pas entamer une discussion théologique, dans laquelle il n'était pas bien sûr d'avoir le dernier mot. »

IV.

DANS LEQUEL ON VOIT DEUX ONCLES QUI NE SE RESSEMBLENT GUÈRE ET LEUR INTÉRIEUR NON PLUS.

LES circonstances de famille des deux nouveaux amis n'étaient pas sans quelque analogie. Tous deux, étant encore en bas âge, avaient perdu leur père ; l'un et l'autre sans frère ni sœur, habitaient chez un oncle avec leur mère ; mais là s'arrêtait la similitude de leurs positions respectives.

Tandis que la mère de Julien pouvait vivre aisément des revenus de son domaine, loué à un granger⁹, la mère de Sylvain n'avait d'autre fortune qu'un cœur courageux, une santé robuste et des mains habiles à toutes les besognes de la maison et de la campagne. Son beau-frère le savait bien, sans quoi il ne l'eût pas recueillie chez lui avec son fils. C'est dire que l'intérêt personnel lui avait tenu lieu de charité.

On s'étonnera peu de ce jugement sévère, quand j'aurai dit que l'oncle de Sylvain – qu'on n'eût pu, sans une amère ironie,

⁹ Fermier.

nommer son bienfaiteur, – n'était autre que Philibert Monnier, ce chasseur toujours altéré, qui tenait pour étranges et suspects la sobriété et la réserve du maître d'école. On le voit, cet oncle-là, et ses motifs pour recueillir une veuve et un orphelin, ne pouvaient être mis en parallèle avec l'honnête et respecté Gédéon Nicolet.

La considération générale dont jouissait celui-ci n'était due ni à sa qualité d'ancien d'église, ni à sa charge de justicier ; c'était un hommage rendu à son intégrité, à sa droiture, à son bon sens, à sa conduite irréprochable ; Gédéon n'était pas un orgueilleux pharisien ; on le savait homme de bon conseil, toujours prêt à faire profiter autrui de son expérience de la vie ; et plus d'un malheureux, meurtri par les coups du sort, avait trouvé en Gédéon un bon Samaritain qui l'avait secouru discrètement.

Tout autre était la réputation de Philibert Monnier ; si le bien que son père lui avait laissé s'en allait à la dérive, il n'eût dû en accuser nul autre que lui et ses fâcheux penchants, au lieu de s'emporter en jurant contre la malechance qui le poursuivait. Comme on fait son lit, on se couche ! disait sentencieusement de lui Abram-Henri Vuille, le vieux cordonnier, son cousin, très fort sur les proverbes, dont il avait une provision inépuisable pour toutes les circonstances de la vie.

Sylvain Matthey s'était passablement attardé dans sa causerie avec Julien ; aussi ne fut-il nullement surpris de la réception que lui fit son aimable oncle.

« *Sâcré lambin !* lui cria celui-ci, du plus loin qu'il l'aperçut ; – est-ce que tu arrives, à la fin des fins ? voilà la nuit qui vient, et les bêtes qui ne sont pas *gouvernées !* »

Ceci, dans le langage local, signifiait que le bétail de la maison n'avait pas encore reçu sa provende du soir et demandait à être abreuvé. Sous ce dernier rapport, Philibert Monnier paraissait être considérablement plus avancé que son bétail, aussi le

neveu fit-il à part lui la réflexion que son oncle, après s'être si joliment *gouverné* lui-même, eût bien pu commencer à s'occuper du bétail. Cette réflexion, Sylvain se garda bien de la communiquer à son oncle, qui n'eût pas manqué d'y répondre par une paire de gifles, ajoutées à la bourrade dont il gratifia son neveu au passage.

Si la déférence n'est pas une qualité innée chez les enfants, comme le dit Goethe, l'éducation peut la faire naître en eux. Mais il faut avouer que la vie menée par le pauvre Sylvain dans la maison de son oncle, n'était pas de nature à en favoriser l'éclosion dans son cœur. Philibert, même lorsqu'il était à jeun et de sang-froid, état anormal pour lui, était un tyran hargneux, qui malmenait tout son monde et distribuait ses injures et ses bourrades avec une égale brutalité. Si la part de Sylvain était plus copieuse, c'est qu'en garçon généreux il détournait plus d'un orage sur sa propre tête, pour épargner quelque scène pénible à sa mère ou à sa tante infirme.

Que serait devenu le pauvre garçon s'il n'eût eu pour contrebalancer le déplorable exemple de la brutalité et de l'ivrognerie de son oncle, les conseils et l'affection de ces deux femmes qu'il aimait profondément ?

La douceur et la patience de sa tante, prématurément privée de l'usage de ses jambes, le bon sens de sa mère et la gaieté inaltérable qu'elle conservait, en dépit des difficultés et des tristesses de sa position, étaient un exemple fortifiant pour Sylvain et développaient ses instincts généreux.

Quel contraste entre le combat perpétuel de sa vie et celle qui jusque-là avait coulé si doucement pour Julien Perret. Et pourtant, qui sait si, en définitive, sans les efforts de Gédéon Nicolet et le changement de résidence de sa sœur et de son neveu, celui-ci n'eût pas encore été le plus à plaindre des deux enfants !

La mère de Julien attendait son fils avec autant d'impatience que Philibert Monnier en avait témoigné en guettant le

retour de son neveu, quoique avec des sentiments bien différents.

« Mon Dieu ! Julien, j'ai cru que tu ne reviendrais jamais ! cria la veuve du fond de sa cuisine, en entendant le pas de son enfant chéri. Est-ce qu'on t'a puni à l'école ? dit-elle en se montrant sur le seuil, soutenant une casserole pleine de lait en train de monter.

« Miséricorde ; qu'est-ce qu'on t'a fait ? s'écria-t-elle d'un air alarmé. – Tu es tombé ! on t'a battu ! »

En passant l'inspection de Julien pour s'assurer si son trésor lui revenait bien intact, elle venait d'observer les traces mal effacées de sa chute, aux genoux et aux coudes.

Au milieu des exclamations entrecoupées de sa mère, Julien eut grand'peine à commencer le récit de son aventure. Il fit avec feu l'éloge du courage chevaleresque de Sylvain, et conclut en déclarant « *qu'il n'y en avait pas un comme lui, et que c'était entre eux, il avait lu cette phrase-là quelque part, à la vie, à la mort.* »

La tendre mère avait interrompu plus d'une fois par ses exclamations indignées ce récit, fait du ton tragique d'un enfant qui s'imagine avoir échappé à un effroyable danger.

Ce qui la frappa le plus dans toute l'histoire, ce fut moins la belle conduite de Sylvain Matthey, que la brutalité de Siméon Jacot.

« Ah ! c'est comme ça qu'il y va, le vilain *rigot* ! attends seulement que j'aille trouver son père ! Mon pauvre Julien ! cela t'a fait bien mal, dis ?

– Oh ! voilà ! fit Julien, alarmé à l'idée des conséquences que pourrait avoir l'intervention des parents dans cette affaire, et redoutant avec raison de passer aux yeux de ses camarades pour un rapporteur. – Voilà ! pas tant ! d'abord, tu sais, les

oreilles me cuisaient un petit peu ; mais à présent c'est fini, ajouta-t-il d'un air dégagé.

« Vois-tu, maman, Semion a été joliment rossé par Sylvain, et puis M. le régent lui a dit qu'il n'avait qu'à se bien tenir, sans quoi il le dirait à son père. Ah ! mais, c'est Sylvain qui est bon enfant et fort ! »

Aussitôt Julien se reprit à faire le panégyrique de son camarade pour faire oublier à sa mère la dangereuse idée de mettre le père Jacot au courant de l'affaire.

Il y réussit d'autant plus aisément, que la veuve manquait de l'énergie nécessaire pour poursuivre l'exécution de sa menace. Le tableau, quelque peu chargé par Julien, des tortures qu'il avait subies, avait pour un moment galvanisé cette nature indolente ; mais comme le lait qui semblait vouloir sortir tout à l'heure de sa casserole, elle s'était peu à peu calmée, à mesure que Julien lui-même éteignait le feu de sa description.

L'Évodie Perret, pour employer la terminologie locale qui fait toujours précéder de l'article les prénoms féminins, n'était point mal de sa personne ; si elle était faible de caractère, elle ne l'était pas physiquement : seulement la lenteur et l'indécision de ses mouvements eussent donné à supposer à qui ne l'eût pas connue, qu'elle était atteinte de douleurs rhumatismales, quand il n'y avait là qu'une indolence invétérée.

« Est-ce qu'on va à la veillée chez l'oncle Gédéon ? » demanda Julien d'un ton câlin, après avoir récité la section de catéchisme qu'il avait étudiée pendant que sa mère lavait la vaisselle.

La veuve n'aimait pas la société ; celle de son fils lui suffisait. Lui, au contraire, depuis qu'ils habitaient sous le même toit que son oncle, sa tante et leur grand fils Ulysse, était vivement attiré par ce joyeux cercle de famille, agrandi souvent par la visite de quelque voisin ou voisine. Il avait décidé deux ou trois

fois sa mère à y passer la soirée avec lui et s’y rendait volontiers seul, quand elle n’avait pas été d’humeur à l’accompagner.

« Tu ne te plais plus avec moi, Julien, dis ? lui répondit sa mère de son ton plaintif, en caressant les longs cheveux blonds de son fils.

– Mais si, maman ! seulement c’est si gai chez l’oncle ! on y raconte des histoires ; Ulysse m’apprend à faire toutes sortes de choses avec des morceaux de bois ; à présent il fabrique une caisse pour attraper des renards dans la combe des Quignets ! et puis il y a les livres de l’oncle, et ses calendriers avec des belles *marques*¹⁰ !

– Alors tu veux me laisser toute seule ici, avec mon cousin ?

– Mais non, maman ! allons-y les deux, dis, veux-tu ? » Quand son fils prenait ce ton suppliant, Évodie, tout amie qu’elle était de son repos, cédait invariablement, et dans le cas présent elle eût pu faire plus mal.

Lestement Julien s’empara de la petite lampe de fer et précéda sa mère, chargée de son coussin à dentelles et du trépied qui lui servait de support.

La maison était vaste et solidement construite. La tradition, cette vénérable commère qui sait tant de choses et les débite avec un aplomb si parfait, assurait que « dans le temps » cette demeure était un couvent. À l’appui de cette assertion, on vous montrait certains passages voûtés, certaines peintures à la fresque aux trois-quarts effacées, lesquels, moyennant une imagination complaisante, avaient une apparence tout à fait monacale.

¹⁰ Estampes.

Seulement, comme la tradition en disait autant, et avec des preuves aussi convaincantes, de deux ou trois autres maisons du village, il faut croire qu'à cette époque assez vaguement précisée par l'expression élastique « dans le temps, » on avait à la Sagne une vocation décidée pour la vie contemplative.

Quoiqu'il en soit, la grande pièce qui « dans le temps » servait peut-être de réfectoire aux moines, était singulièrement gaie ce soir-là. Il y avait joyeuse société autour du rustique et ingénieux lustre placé au milieu de la chambre. Cet appareil primitif, mais qui remplissait parfaitement son office, se composait d'un trépied, supportant au centre une lampe où fondaient des morceaux de suif, et sur son pourtour une demi-douzaine de globes de verre, remplis d'une eau limpide, fichés par une tige dans le trépied, et projetant un disque d'une lumière blanche, aussi intense que celle du gaz d'hydrogène. Cinq de ces foyers lumineux étaient utilisés par trois dentellières dont les doigts agiles lançaient à droite et à gauche, sur leur coussin vert, les fuseaux qui produisaient en s'entrechoquant un cliquetis sec et ininterrompu.



En face des deux autres globes étaient assis Gédéon Nicolet, lisant à l'aide d'une paire d'énormes besicles à verres ronds, et un cordonnier qui alignait à grands coups de marteau, trois

belles rangées de clous à larges têtes dans la semelle d'une paire de souliers masculins qu'il venait de terminer. La présence de cet estimable artisan eût été révélée à un aveugle par l'âcre parfum de cuir dont il avait imprégné l'atmosphère de la chambre.

L'entrée de la veuve et de son fils amena un brouhaha général : on s'empressa de leur faire place dans le cercle.

« Eh ! tiens, l'Évodie et son *boueube* ! dit joyusement le cordonnier, le marteau en l'air. *Vetzi anna sulla à champ de mé !* » (voici une chaise à côté de moi,) continua-t-il galamment en repoussant du pied les débris de cuir, les formes et les outils qui l'entouraient.

Ce petit vieux tout guilleret, avec sa petite cadenette qui lui sautillait dans le dos, à chaque mouvement de sa petite tête, qui avait une petite voix cassée mais joyeuse, un visage tout ridé mais épanoui, et de petits yeux gris tout pétillants de malice, c'était Abram-Henri Vuille, dont le nom par une contraction familière, était devenu Abraïri.

Pendant que la veuve s'installait en face du globe disponible, et l'opération était assez longue et laborieuse, Évodie faisant tout avec une sage lenteur, une des dentellières appela Julien auprès d'elle et laissant reposer un moment ses fuseaux, se mit à causer à demi-voix avec lui. C'était une femme de petite stature, mais toute rondelette : les bandeaux de cheveux gris qui apparaissaient au bord de son bonnet tuyauté annonçaient qu'elle devait avoir dépassé la cinquantaine ; mais le cœur était resté plus jeune que son enveloppe, si l'on en jugeait par l'expression de bienveillante gaieté de son visage plein et coloré, qu'éclairait une paire d'yeux noirs.

C'était la femme de Gédéon, l'ancienne Nicolet, aussi petite et ronde qu'il était grand et maigre, ce qui n'empêchait pas les voisins de dire qu'à eux deux « ils faisaient la paire, » voulant faire entendre par là qu'ils étaient parfaitement assortis quant au moral.

Gédéon ne faisait, ni ne décidait rien d'important sans prendre conseil de « l'Olympe, » même lorsque sous son appareil solennel de justicier, sa grande perruque poudrée lui tombant sur les épaules et son épée à poignée d'argent sur les mollets, il allait se rendre au plaid.

En cela, me dira plus d'une lectrice, il ne faisait que son devoir d'époux ! C'est vrai, mais il y a tant de maris qui s'affranchissent de ce devoir-là, que le fait méritait d'être signalé, ne fût-ce qu'à titre d'exemple.

Sans avoir jamais lu le *Talmud*, l'ancien Nicolet en pratiquait vingt fois par jour l'un des préceptes : « Si ta femme est petite, baisse-toi pour la consulter ! » et je vous prie de croire qu'il s'en trouvait fort bien.

Il vint pincer amicalement l'oreille de Julien et se mettre en tiers dans la conversation intime que celui-ci avait avec sa tante.

Pendant ce temps, les deux autres femmes, une cousine Descœudres et sa fille, n'avaient pas cessé de faire tourbillonner leurs fuseaux, dont le galop précipité fut bientôt accompagné du petit trot paisible de ceux d'Évodie.

Quant au jovial cordonnier, il ne manquait pas de lancer quelque malice à la veuve, entre deux coups de marteau, mais sans parvenir à l'émoustiller.

« Où est Ulysse ? demanda Julien à son oncle, quand madame l'ancienne, sa tante, se fut remise à son coussin et que Gédéon eut repris le petit volume relié en peau brune, dont il avait entamé la lecture.

– Ulysse ? il doit être par la grange ; mais il va venir, n'aie pas peur ! Veux-tu un almanach en attendant ? »

C'était aller au-devant des vœux de l'enfant, qui n'aimait rien tant que la lecture et les estampes, celles-ci fussent-elles les informes gravures des calendriers du temps.

Gédéon s'en alla quérir le calendrier sur une tablette où reposaient quelques volumes au contenu aussi disparate que leur format et leur reliure, mais soigneusement alignés par rang de taille, de sorte que la grande bible de famille s'appuyait contre le dictionnaire de Richelet, lequel épaulait la Nourriture de l'âme, soutenue à droite par un voisin plus convenable, le Psautier, qui coudoyait un Plutarque, incliné d'une façon alarmante sur les Mémoires du marquis de Beauvau ; ce dernier volume terminait la rangée, en s'écroulant sur le petit tas de calendriers où Gédéon venait de faire son choix.

L'oncle et le neveu s'installèrent côte-à-côte, plaçant leurs livres respectifs dans le foyer lumineux du sixième globe. Julien commença l'étude de son calendrier par la lecture de ce titre interminable :

« La Connoissance des Tems ou Calendrier pour l'année bissextile 1724. Ce qui a été est maintenant, et ce qui doit être a déjà été, et Dieu rappelle ce qui a été passé. Ecclésiaste, chap. 3. v. 15. Calculé à l'Élévation du pôle et pour le cercle méridien de la souveraineté de Neufchâtel et Vallangin. Par Abraham Amiest, mathématicien et médecin, à Neufchâtel, chez Jean Bondeli, imprimeur. »

L'enfant admira consciencieusement la grossière gravure représentant les armoiries de la ville de Neuchâtel soutenues par deux lions, puis une estampe non moins informe qui avait la prétention de représenter l'adoration des Mages ; il sauta à pieds joints par-dessus les explications savantes d'Abraham Amiest sur le changement apporté dans le calendrier, par le corps évangelique de Ratisbonne, pour la fixation de la fête de Pâques, parcourut d'un regard distrait les règles pour la saignée et les purgations, les prédictions concernant le temps et les événements politiques, et allait entamer avec ardeur la lecture d'une aventure tragique, quand le nom de son maître d'école, prononcé par Abraïri, lui fit dresser l'oreille et abandonner sa lecture.

Le vieux cordonnier, qui avait fini de ferrer ses souliers, parlait avec animation, le corps porté en avant, les bras appuyés sur ses genoux. Qu'avait-il dit de Josué Convers ? Ce nom seul avait frappé l'oreille de Julien, qui cherchait sans succès à le rattacher à la suite du discours d'Abraïri.

– Non, jamais de ma vie vivante, – disait celui-ci du ton d'une honnête indignation – jamais je n'ai vu une pire vermine que cet Olivier Sagne ! un mauvais chien qui mord celui qui lui donne un os à ronger ! *Ça porte au monde peur*, quelle langue diabolique il *vous* a ! Mais est-ce qu'il a jamais valu quelque chose, lui qui traitait son vieux père comme un chien ! Le vieux ne se plaignait pas, mais tout de même, un jour qu'il rencontrait M. Daniel Perrot : « Monsieur le ministre, – qu'il lui fait, – *qu'est-ça qu'on fâ à on boueube qu'a rolyî son père ?* (Monsieur le ministre, que fait-on à un fils qui a battu son père ?)

– Eh ! Abram, est-ce que votre fils vous battrait ?

– *Oh ! i ne dio pas ; mâ i vint fouô le boueube !* » (oh ! je ne dis pas ; mais le garçon devient fort !)

« Tout de même, ajouta le vieux cordonnier en secouant énergiquement sa petite tête, faut-il que le bon Dieu ait de la patience pour ne pas *acraser* des gueux pareils !

– Hé bien, là, Abraïri, dit gravement Gédéon qui avait relevé ses besicles sur son front et écoutait en hochant la tête, m'est avis que nous l'exerçons rudement tous tant que nous sommes, cette patience ! parce que, *mado* ! le meilleur d'entre nous ne pèse pas *lourd* dans la balance du bon Dieu !

– *I ne dio pas na, djustizî !* (Je ne dis pas non, justicier !) répliqua le petit homme en clignant malicieusement de l'œil droit ; mais ça n'empêche que si on mettait Olivier Sagne d'un côté de la balance et Josué Convers de l'autre...

– À propos, dit l'ancienne Nicolet, interrompant délibérément le discours du bonhomme, sait-on quelque chose de la Cé-

cile Sagne, qui avait *marié* ce David Veuve, du Vau-de-Reu¹¹ ? Je *m'étonne* ce qu'elle est devenue, la pauvre fille ?

– Ah ! voilà ! répondit Abraïri en hochant la tête ; on n'a jamais pu savoir ! depuis que son chenapan d'homme l'a menée loin du pays, ni vu ni connu !

« On a bien dit toutes sortes d'affaires : par exemple qu'on les avait vus porter la balle par les foires, dans les Allemagnes, lui, pire qu'une bête, rapport à la boisson et le reste : elle, maigre comme *une esquette*, avec de la marmaille pendue à ses *godillons*. Mais allez-*voir* en toucher un mot à Olivier ! Quand on veut lui en parler, Dieu me pardonne si on ne dirait pas qu'il est possédé du malin ! il vous fait de ces sacrements que ça porte peur !

« Ah ! *mado* ! qui est-ce qui l'a voulu à toute *érein*te, ce mariage ? *Qué ! Josué n'éta*v pas *pru rœtche*, *i l'y falliait on grô du Vau-de-Reu ! il est bai, anondret, son David Veuve, qu'a tot bu et toi mdgî son bin !* » (N'est-ce pas, Josué n'était pas assez riche, il lui fallait un personnage du Val-de-Ruz ! Il est beau, maintenant, son David Veuve, qui a bu et mangé tout son bien !)

Les cousines Descœudres approuvaient du bonnet ; l'ancienne Nicolet paraissait mal à l'aise en voyant son mari qui, les sourcils froncés, tournait avec impatience les feuillets de son livre. Quant à Julien, il écoutait de toutes ses oreilles, à tel point qu'il en avait oublié l'anecdote du calendrier et qu'il n'avait pas même remarqué l'entrée de son cousin Ulysse, qui était allé silencieusement s'appuyer contre le vaste poêle.

Gédéon l'avait vu, lui, et l'appela auprès de lui : « Tiens, Ulysse, dit-il en lui présentant son livre ouvert, lis-nous *voir* ce-

¹¹ Val-de-Ruz.

ci ; » et il fit de l'ongle une entaille pour mieux indiquer le paragraphe en question.

« Le méchant, lut Ulysse d'une voix mâle et un peu traînante, est encore plus malheureux qu'il ne rend malheureux les autres ; un cheval docile, un chien d'humeur douce ne sont-ils pas plus heureux qu'un cheval rétif et qu'un chien hargneux ? Plaignons le méchant : qui sommes-nous pour le juger ? »

Le jeune homme qui, pour y voir clair, s'était baissé au niveau du globe, redressa sa grande taille et rendit le livre à son père.

« Voilà, dit Olivier Gédéon, ce que je pense d'Olivier Sagne, mais mon recueil de Maximes salutaires le dit mieux que je n'aurais pu. Ulysse, est-ce que tu ne vas pas montrer ta trappe à renards à Julien ? »

Le complaisant Ulysse, un jeune gaillard de vingt ans, dont la haute stature et les membres bien découplés rappelaient moins le sage héros grec dont il portait le nom, que le fier Achille, le complaisant Ulysse ralluma le falot à vitres de corne qu'il avait éteint en entrant, et emmena Julien dans les régions mystérieuses où était déposée la fameuse machine qui menaçait les jours des renards de la Combe des Quignets.

« Abraïri, dit doucement Gédéon au vieux cordonnier qui rassemblait ses outils avec une certaine brusquerie, *c'est po le boueube qu'y ai preidgî dains' : lé zafants n'ant pas fauta de tot savé ! Été-vo corcî su mé ?* » (C'est pour le garçon que j'ai parlé ainsi : les enfants n'ont pas besoin de tout savoir ! Êtes-vous fâché contre moi ?

La figure du vieux cordonnier reprit instantanément sa jovialité habituelle, et il dit gaiement à Gédéon en lui donnant une poignée de main :

« Corcî ? su mé, po sûr ! y ne soû qu'anna vîllia djeneuille
que ne sâ choure le bé ! » (Fâché ? contre moi, pour sûr ! je ne
suis qu'une vieille poule qui ne sait pas fermer le bec !)



V.

DEUX ÉVÉNEMENTS.

LES petites causes produisent parfois de grands effets : qui eût pensé que l'augmentation d'une unité dans le petit monde de l'école pourrait y apporter d'autre modification que de restreindre de quelques pouces la place réservée à chaque écolier ? Et cependant, depuis le jour où Julien Perret avait fait son entrée dans ce petit monde, il se produisit un fait extraordinaire qui stupéfia l'école entière et causa au magister la surprise la plus réjouissante qu'il pût éprouver.

Sylvain Matthey, cet espiègle effronté, cause permanente de désordre dans la classe, qui prenait un malin plaisir à pousser le maître hors des gonds, était notoirement en train de se réformer ! Jusque-là, la bonne volonté seule lui avait fait défaut, car il était très heureusement doué, et eût pu tenir la tête de l'école, au lieu de végéter parmi les traînants. Peu à peu, on le vit regagner le temps et le terrain perdus. Plus de ces malicieuses hérésies dont il était coutumier en récitant son catéchisme, et qui faisaient la joie de ses camarades ! Il résista désormais victorieusement à la tentation de déclarer avec une naïveté feinte « qu'Adam avait été mis dans le jardin d'Éden avec Ève sa femme, que Dieu lui avait défendu de manger. »

Il renonça une fois pour toutes à la pratique de ses menus talents de mystificateur à l'endroit du maître, qui put dès lors

procéder à l'application d'un châtiment mérité, sans courir le risque d'entendre un braiement sonore ou un plaintif miaulement se mêler aux cris de paon que le coupable ne manquait jamais de pousser, ne fût-ce que pour le principe !

Josué n'en revenait pas : Sylvain qui écrivait comme un chat, qui n'avait jamais créé que des *e* borgnes, qui avait toujours considéré comme un luxe inutile les points d'*i* et les barres de *t*, qui inclinait ses jambages dans les directions les plus incohérentes, Sylvain qui traitait les majuscules avec un sans-façon tout démocratique, sans-façon qui faisait l'horreur et le désespoir de son maître, le même Sylvain faisait positivement aujourd'hui des efforts surhumains pour imiter l'irréprochable bâtarde du magister... Et chose presque aussi surprenante, y arrivait peu à peu.

Ce que Josué ignorait peut-être, c'est que s'il pouvait maintenant s'asseoir en toute sécurité sur sa chaise de paille, sans s'être au préalable assuré qu'elle n'était pas capitonnée d'épingles ou enduite de poix de cordonnier, le mérite en revenait encore à Sylvain Matthey, qui, non content d'en avoir fini pour son compte avec ces détestables pratiques, exerçait à cet égard une surveillance rigoureuse, ce qui lui avait attiré plus d'une affaire sur les bras avec ses anciens complices.

Si cette remarquable conversion ne pouvait être mise entièrement à l'actif de Julien Perret, celui-ci y était cependant pour une bonne part.

Que Julien Perret ne fût pas entré à l'école, et Sylvain n'eût pas eu l'occasion de prendre sa défense contre Semion Jacot, ni, par conséquent, de remarquer que Josué Convers en dehors de ses fonctions officielles, pouvait avoir un regard « bon enfant, » ce qui avait amené tout naturellement la conversation dans laquelle Julien lui avait fait entrevoir le magister sous un jour tout nouveau, et par suite avait conduit Sylvain à ne plus considérer les soi-disant *farces* d'écolier comme des traits d'esprit dont on pût tirer gloire.

Puis Julien, dont l'intérêt avait été vivement excité par les allusions d'Abraïri au sujet de Josué Convers et d'Olivier Sagne, n'avait pas manqué d'interroger sa mère pour en apprendre davantage, et de faire part à son ami des renseignements obtenus. Sylvain, non moins intéressé, avait, de son côté, su habilement tirer de sa mère et de sa tante un supplément d'informations, si bien que les deux amis, au courant de la triste histoire de leur maître, en avaient conçu autant de pitié que de respect pour cette grande infortune. Sylvain n'avait pas été lent à prendre un parti généreux :

« Il faudrait, s'était-il dit en s'apostrophant avec véhémence, il faudrait que tu sois un fier gueux, à présent que tu sais tout, pour continuer à faire du mauvais sang au régent ! Il faut que ça change, et ça changera ! »

Par un enchaînement naturel, l'école entière avait bénéficié de la conversion de Sylvain : moins de désordre, moins de délits, par conséquent moins de punitions. Déjà, les deux amis qui faisaient au reste une active propagande en faveur du maître, n'étaient plus les seuls à déclarer hardiment que le régent avait bon cœur.

Les environniers, par exemple, appuyaient cette déclaration du fait suivant. Le petit Blaise Perrenoud ayant laissé, pendant sa dînette, échapper les deux œufs qui composaient, avec un morceau de pain noir, tout son dîner de la journée, avait eu la mortification de les voir s'étaler en une large omelette sur le plancher ; il paraît que sa mère avait oublié de les cuire. Josué Convers, témoin du désastre et de la déconvenue du petit garçon, avait emmené celui-ci avec bonté partager son propre dîner.

L'animation que mit Blaise à décrire à ses camarades ce dîner somptueux, composé de soupe au fromage, de saucisson et de choucroute, n'était rien auprès de l'enthousiasme avec lequel il parla de *cette gentille dame au régent*, qui l'avait fait asseoir à côté d'elle, – elle l'avait embrassé, mais Blaise n'en souffla mot

aux écoliers, il garda ce détail pour sa mère, – et qui, à son départ, lui avait fourré une poignée d'alises dans sa poche.

Pourrait-on exiger des enfants qu'ils soient meilleurs et plus parfaits que nous autres, qui sommes – ou qui nous croyons – parvenus à l'âge de raison ?

Sylvain Matthey dut faire nombre d'expériences pénibles pour persévérer dans sa nouvelle vie d'écolier : luttes contre lui-même et ses penchants enracinés, et c'étaient bien les plus rudes à soutenir ; luttes contre ses camarades, qui, tantôt cherchaient à l'induire perfidement en tentation, tantôt l'assaillaient de quolibets et d'injures. Mais si le brave garçon ne put de longtemps se débarrasser de son interjection favorite et de quelques autres moins convenables encore, s'il répondit plus d'une fois aux moqueries et aux insinuations injurieuses par une *roulée* dans toutes les règles, on doit lui rendre cette justice de déclarer qu'il ne fit plus, de propos délibéré, le moindre chagrin à Josué.

Julien et lui étaient inséparables. Le *pouissant* Semion, qui leur gardait une dent depuis la correction qu'il avait reçue de Sylvain, disait élégamment des deux amis :

« Ces deux êtres, c'est plus pire que le cavalier de Coffrane : ça ne se démonte pas ! »

La discipline de l'école, le contact journalier avec d'autres enfants, avaient eu pour Julien tous les bons effets qu'en attendait son oncle. Son petit égoïsme, sa petite vanité qui s'épanouissaient et grandissaient sans obstacle dans la serre chaude où il avait été élevé, reçurent d'assez rudes chocs pour être enrayés dans leur développement.

Sans devenir grossier ni brutal, il perdit ses petites façons efféminées, en apprenant tous les jeux qu'un écolier qui se respecte est tenu de savoir, en se livrant avec ardeur à la gymnastique naturelle que les enfants pratiquent d'instinct, quoique avec un déplorable manque de méthode. Aussi Julien, fortifié

par son nouveau genre de vie, tenait-il fort honorablement sa place dans les escarmouches quotidiennes que se livraient les deux camps opposés de Miéville et du Crêt. Je ne répondrais pas qu'il ne prît parfois, comme d'autres, pour but de ses projectiles une cheminée en bois, dont le couvercle à bascule était entrouvert d'une façon si engageante, qu'il n'y avait vraiment pas de mortel capable de résister à la tentation, non, pas même Sylvain Matthey, en dépit de sa récente conversion !

Que voulez-vous ? quand un brave et digne homme comme l'ancien Nicolet s'oubliait jusqu'à lâcher un violent « *saquer-dienne* », peut-on juger sans miséricorde deux étourdis qui exercent leur adresse contre une cheminée, sans réfléchir aux conséquences désastreuses que peut avoir la chute soudaine d'une boule de neige dans une casserole de lait ?

On peut croire que Julien n'avait pas laissé ignorer à sa mère l'honnête résolution de son ami et la persévérance qu'il mettait à l'accomplir.

Évodie avait bon cœur et cette communication ne la laissa pas indifférente : seulement avec sa placide nature, il lui était absolument impossible de témoigner l'enthousiasme et l'admiration qu'avait pensé exciter son fils. Celui-ci, qui tenait Sylvain pour un héros, fut passablement mortifié et se rabattit sur la famille de l'oncle Gédéon, où il trouva plus de sympathie et d'intérêt pour son ami. La tante dit avec chaleur que Sylvain était un garçon qu'on devait être fier d'avoir pour ami.

« Celui-là, déclara Gédéon avec une nuance de respect dans la voix, celui-là sera un homme, tant mieux pour sa brave femme de mère ! »

Quant au grand cousin Ulysse, qui n'était pas loquace, il proposa brièvement d'inviter Sylvain à venir « *des fois, le soir, à la veillée* » si le père en est, ajouta-t-il respectueusement.

Le père *en était*, et autorisa de grand cœur l'heureux Julien à faire son invitation aussitôt qu'il le voudrait.

« Ce soir, je pense qu'il est trop tard ! » dit le jeune garçon avec un accent de regret.

La veillée s'organisait déjà autour des globes.

« Père, fit le grand cousin dont les larges épaules appuyées contre le socle avaient l'air de vouloir soutenir cette vénérable et lourde masse de faïence. Père, *faut-u allâ avoué lli ?* » (Faut-il aller avec lui ?)

Gédéon ayant derechef donné son assentiment, sous la réserve que Julien en référerait à sa mère, l'heureux garçon courut chercher la permission qu'il était bien sûr d'obtenir, et cela à travers la cuisine et les corridors obscurs, ce qui était bien la meilleure preuve qu'il n'était plus le timide et craintif Julien d'autrefois.

L'instant d'après, par un magnifique clair de lune qui faisait scintiller la neige durcie et givrée, les deux silhouettes inégales de Julien et d'Ulysse, accompagnées de leurs ombres démesurées, s'enlevaient en noir sur la pente éclatante de blancheur du Crêt, disparaissant brusquement dans l'ombre d'une maison, pour reparaître bientôt plus nettement dans un espace éclairé.

Le petit cousin jacassait comme une pie d'humeur folâtre ; le grand cousin prêtait à son babil une oreille complaisante, et plaçait de loin en loin un bienveillant monosyllabe.

« *Dis-voir*, Ulysse, dit tout à coup Julien quand ils approchèrent de la demeure de Philibert Monnier, large et plate construction qui paraissait enfouie dans la neige avec ses fenêtres au ras du sol et sa toiture dont un des pans rejoignait l'épaisse couche blanche qui l'entourait et la recouvrait, — *dis-voir*, ce

n'est pas un bien bon homme, l'oncle à Sylvain, *qué toi*?¹²
(N'est-ce pas ?)

– Oh ! mais non ! un *soûlard* ! fit énergiquement Ulysse.

– C'est pour ça que Sylvain n'aime pas en parler ! » reprit l'enfant d'un air pensif.

Ulysse allait soulever le loquet de la porte, quand de violentes clameurs partant de l'intérieur de la maison le firent hésiter.

« Il y a du *grabuge*, par là-dedans ! dit-il en allant se planter devant une fenêtre éclairée. Ah ! c'est comme ça qu'il y va, gronda-t-il entre ses dents, après avoir jeté un coup d'œil dans la chambre.

Il poussa doucement Julien de côté, et lui dit à voix basse :

« Promène-toi *voir* un moment, là, plus loin, je reviens tout de suite. »

Le jeune garçon, fort intrigué, obéit néanmoins à l'injonction de son cousin et résista à la tentation de diriger sa promenade du côté de la fenêtre éclairée. Il ne pouvait cependant s'empêcher de prêter l'oreille et d'entendre un tumulte confus d'éclats de voix et de coups sourds.

Ulysse avait rapidement enfilé un étroit corridor et traversé la cuisine, où quelques tisons brillaient encore dans l'âtre ; guidé par le bruit, il alla en tâtonnant chercher la porte de la chambre qu'il ouvrit sans perdre son temps à heurter.

¹² Le « *qué toi* » montagnard n'est-il point une imitation du « gelt du » de l'allemand suisse ?

Philibert Monnier, pourpre de rage, chancelant, blasphémant, cherchait à frapper de la crosse de son fusil de chasse sa pauvre femme clouée dans son fauteuil par la paralysie.

Sylvain, les yeux étincelants, paraît de son mieux les coups, et les recevait tantôt sur les bras, tantôt sur la tête, mais malgré son agilité, il ne parvenait pas à s'emparer de l'arme de l'ivrogne, paralysé qu'il était dans ses mouvements par la main gauche de son oncle, qui l'avait saisi par les cheveux et le secouait avec fureur.

En deux enjambées, Ulysse tomba sur Philibert, lui arracha le mousquet qu'il tendit à Sylvain, et de ses poignets d'acier, il comprima les bras du misérable ivrogne, au point de lui faire crier grâce. La colère des natures calmes est plus effrayante que la violence des gens emportés. Philibert crut de bonne foi que sa dernière heure avait sonné et se mit lâchement à implorer Ulysse, qui, le soulevant avec une vigueur incroyable, l'emportait vers la porte.

« La lampe ! dit brièvement le jeune homme à Sylvain. Va devant, à l'écurie ! »

Le jeune garçon, qui avait la face toute meurtrie et la chevelure en désordre, prit la lampe à suif, dit rapidement quelques mots à sa tante pour la calmer et se hâta d'aller éclairer la marche d'Ulysse, qui portait à bout de bras Philibert, passablement dégrisé par la terreur abjecte où le plongeait l'incertitude du châtiment qu'il s'attendait à recevoir.

Arrivé dans l'étable, Ulysse jeta son fardeau comme un paquet de chiffons sur un tas de paille.

« Si vous étiez de sang-froid, je vous flanquerais une *raclée* que vous sentiriez pendant quinze jours, dit-il avec mépris ; » puis il sortit avec Sylvain sans prendre garde aux blasphèmes et aux injures de Philibert, qui reprenait courage en voyant le danger s'éloigner, et se hasardait même à se relever en chancelant

pour aller ouvrir la porte. Mais Ulysse l'avait fermée au verrou. L'ivrogne exhala sa rage en cognant à grands coups de pied contre la porte, qui résista victorieusement à cet assaut. Philibert n'obtint d'autre résultat que d'affoler ses deux vaches et son vieux cheval, assez accoutumés, pourtant, aux scènes brutales. Cette fois, le vacarme leur parut, sans doute, dépasser les limites du vraisemblable, car les pauvres bêtes, inquiètes, effarées, se mirent à bramer, à hennir d'une façon lamentable, tout en se démenant, ruant et tirant sur leur longe.

« *Sacrées vieilles bourriques !* hurla l'ivrogne en tournant sa fureur contre les innocentes bêtes ; attendez-voir que je vous fasse brailler pour quelque chose !

Afin de mettre sa menace à exécution, il chercha en tâtonnant à mettre la main sur le trident qui devait se trouver dans un coin de l'étable.

Mal lui en prit : le vieux cheval qui sentit son maître passer derrière lui, voulut-il, se trouvant dans le cas de légitime défense, prévenir le coup qui lui était destiné, ou bien rendre une bonne fois tous ceux qu'il avait reçus dans le cours de sa vie ? Toujours est-il que Philibert reçut en pleine poitrine une ruade qui l'envoya rebondir contre la muraille.

Ulysse avait reconduit Julien à la maison, et accompagné de Gédéon, était revenu auprès de l'infirmes, dont les caresses et les bonnes paroles de Sylvain ne parvenaient pas à calmer l'agitation.

« Où est ta mère ? dit l'ancien au jeune garçon ?

– Chez mon cousin Philippe, au Communet ; on est venu la chercher pour *veiller* le cousin, qui a un mauvais *résipèle*. Ah ! si elle avait été là, il n'aurait pas osé, lui ! ajouta-t-il en aparté. »

Lui, c'était Philibert : on comprend que Sylvain ne l'appelait pas volontiers *mon oncle* !

« Ne vous inquiétez pas, Zélie, dit Gédéon avec bonté à la pauvre infirme qui pleurait convulsivement. Je m'en vais faire entendre raison à Philibert, et nous le mettrons au lit. »

Quand l'ancien Nicolet et son fils entrèrent dans l'écurie, la douteuse clarté de leur lanterne leur montra, dans un angle, l'homme qu'ils venaient chercher, étendu sur le dos, dans une mare de sang.

Ils se baissèrent vivement en dirigeant sur son visage les rayons de la lanterne : si jamais on put lire sur une face humaine le terrible mot qui fait frissonner nos pauvres cœurs, c'était bien sur ces traits livides et marbrés de taches bleuâtres !

Le jeune homme regarda son père avec angoisse : ses joues étaient aussi pâles que celles du mort.

« Mon Dieu ! dit-il d'une voix étranglée, c'est ma faute ! je n'ai pas pensé au cheval en l'apportant ici. »

Gédéon qui s'était agenouillé auprès du corps pour s'assurer si le cœur ne battait plus, se releva en secouant la tête : « Vois-tu, mon garçon, dit-il gravement et en se découvrant. Celui qui gouverne le monde nous mène où il lui plaît et ne nous laisse faire que ce qu'il veut. Quand notre heure est venue, nous n'y pouvons rien changer.

– Mais tout le monde va dire...

– Tout le monde dira que tu n'as fait que ton devoir en empêchant ce malheureux de *bourreauder*, de tuer peut-être sa femme et son neveu, et c'est la vérité.

– Si seulement, gémit Ulysse en se prenant la tête à deux mains, si seulement je l'avais mis ailleurs, dans la cave, dans la grange... !

– *Mado oui !* et il y aurait gelé ! je te dis que c'était son heure ! fais-toi une raison, Ulysse, tu n'as rien à te *regretter*. Il

est à croire que la patience du bon Dieu était à bout, ce n'est pas toi qui aurais pu te mettre à la traverse. »

Peut-être Gédéon eut-il la tentation de dire, pour chercher à soulager la conscience de son fils, qu'après tout le mal n'était pas si grand, qu'il n'y avait pas à se désoler parce qu'un ivrogne, mauvais citoyen, mauvais époux et mauvais oncle, avait été brusquement retranché du monde, où il faisait le malheur d'autrui et le sien propre ! Mais si cette pensée se présenta tout naturellement à l'esprit du père, le chrétien la repoussa comme peu charitable. D'ailleurs l'honnête justicier avait trop de tact et de délicatesse pour émettre cette brutale vérité en présence du corps à peine refroidi du malheureux Philibert.

« Laisse-moi ici, dit-il après un instant de réflexion ; il faut que j'apprenne tout doucement à la Zélie le malheur... Dieu me pardonne ! ne put-il s'empêcher de dire plus bas ; est-ce qu'on peut dire que c'est un malheur pour elle ?

« Toi, en passant par chez nous pour le dire à ta mère, il te faudra aller quérir le greffier et le sautier pour lever le corps et dresser l'enquête. »

Comme Ulysse s'apprêtait à sortir, en passant sa main sur son front moite de sueur, son père, qui le regardait avec compassion, ajouta :

« Ou bien, non, ça te serait trop dur à raconter ! j'irai, après avoir parlé à la Zélie.

– Non, père, merci ! répondit Ulysse avec fermeté ; c'est à moi de le faire, et c'est bien le moins !

Gédéon, en sortant de l'étable après son fils, rencontra Sylvain, envoyé par sa tante : le silence étrange qui régnait dans la maison l'inquiétait davantage que les éclats violents de la voix de son mari, qu'elle s'était préparée à entendre retentir.

« Est-ce qu'il dort ? demanda le jeune garçon à voix basse.

– Oui, répondit Gédéon sur le même ton : mais c’est pour toujours ! » et en quelques mots il raconta l’événement.

Le visage de Sylvain exprima tout d’abord une profonde horreur ; mais faut-il s’étonner si la première pensée qui traversa son esprit fut celle-ci :

« Quel débarras pour tout le monde ! »

Cependant, comme Gédéon l’avait fait l’instant d’avant, il la repoussa pour ne penser qu’à sa tante.

« Ça va lui donner un coup, à elle ! dit-il à l’ancien Nicolet en le regardant avec inquiétude. Il faudra le lui dire tout doucement !

– Oui, mon garçon, sois tranquille. Toi, cours chercher ta mère ; il faut qu’elle vienne tout de suite. » L’ancien Nicolet s’acquitta de sa tâche pénible et délicate avec toute la bonté et le tact qu’on pouvait attendre d’un homme de cœur comme lui.

On se représentera sans peine le saisissement de la pauvre infirme à la nouvelle de la mort violente de son mari.

« Mon Dieu ! sanglotait-elle enjoignant ses pauvres mains amaigries, mon Dieu ! fais-lui grâce ! pardonne-lui comme je lui pardonne ! »

Si la mémoire de l’homme de bien est semblable à un parfum qu’on aime à respirer et qui ne se dissipe pas de longtemps, à quoi comparer le souvenir que laisse après lui l’homme vicieux, sinon à ces émanations pestilentielles qu’on fuit avec dégoût ?

L’oraison funèbre de Philibert Monnier – je ne parle pas du discours prononcé sur le cimetière, mais des propos échangés entre les voisins revenant de la cérémonie – cette oraison funèbre ne fut et ne pouvait être que cette pensée écartée par l’ancien Nicolet et par Sylvain, pensée dont les plus charitables corrigèrent la sévérité en faisant remarquer que Philibert avait

eu du bon avant de s'être mis à boire, que nul ne sait ce qu'il deviendra lui-même, et qu'au surplus il ne convient pas de mal parler des morts.

Sur quoi, l'un des interlocuteurs qui avait, de fort bonne foi, blâmé l'intempérance du défunt, s'arrêta devant la *Balance* en faisant remarquer « *que l'ouvre étav fréda kma tot et qu'on berrait bin la gotta !* » (Que le vent était froid comme tout et qu'on boirait volontiers la goutte !) proposition à laquelle toute la société s'empressa d'adhérer.



VI.

UN MÉMORIAL DE FAMILLE.

Bien que le conteur jouisse jusqu'à un certain point du précieux don d'ubiquité, puisqu'il est censé être au courant des divers événements ou incidents qui s'accomplissent à la fois sur tous les points du théâtre de son histoire, il lui est cependant impossible de présenter au lecteur, en un seul tableau, toutes ces scènes simultanées. Pour mon compte je suis loin de le regretter ; les tableaux successifs de la lanterne magique m'amuse infiniment plus qu'une vue panoramique. En conséquence j'éclaire mon modeste appareil et je poursuis la représentation.

À l'heure où Julien Perret obtenait de son oncle l'autorisation d'inviter Sylvain à venir passer la soirée avec lui, Josué Convers et sa sœur commençaient paisiblement la leur. Marianne approchait son coussin à dentelles d'une petite table supportant un trépied minuscule, avec sa lampe à suif et deux globes brillants. Josué, déjà installé dans un fauteuil de cuir, avait ouvert un vieux livre oblong, relié en parchemin, et la plume à la main, s'apprêtait à y inscrire quelque note. Ce volume était le mémorial de famille commencé par son père, Frédéric Convers, greffier, qui y avait inscrit sa généalogie, avec quelques brefs détails sur chacun de ses ancêtres, à commencer par Jehan Convers, maire de la Sagne, en 1570, affranchi de la

dîme pour toutes ses terres de la vallée, hors la dîme prélevée par le ministre. Naissances, mariages, décès, incidents notables arrivés dans la famille, événements politiques, phénomènes météorologiques, tout y était scrupuleusement consigné par ordre de date, dans un pêle-mêle pittoresque comme dans les *livres de raison* des familles de Provence. Les comptes de ménage y coudoyaient les réflexions morales, que suggérait à l'auteur le passage d'une colonne de grêle dévastatrice, une chute de neige exceptionnelle, une épidémie, ou tel autre fléau qui s'était déchaîné sur « la communauté du pays de la Sagne, » comme il nommait pompeusement le territoire de la commune, ou sur quelque autre région de la principauté.

Vers la fin de sa carrière, le greffier avait relaté d'une main de plus en plus tremblante, une série d'événements douloureux.

« Le 5 de juillet 1686, par un jour de dimanche, au premier coq chantant, il a plu à Dieu de retirer à soi ma bien-aimée mère Marie Anne, fille du lieutenant Jean Jacques Richard-dit-Bressel ; elle est morte d'un coup de sang, âgée de 95 ans moins quelques jours. Dieu me fasse la grâce, à moi et aux miens, de vivre comme elle et de la rejoindre au paradis, amen ! »

Puis au milieu de menus comptes de ménage, entre la mention d'une perte nette de 2000 livres, par suite d'un cautionnement, et celle du départ de Daniel-Jean Richard, son cousin *remué de germain* pour le Locle, le père de Josué racontait en ces termes résignés un nouveau désastre qui venait de l'atteindre dans ses biens :

« Le 3 du mois d'octobre 1698, vers les 2 heures du matin, le feu s'alluma fort violemment en ma maison de Miéville, et comme il avait pris en l'écurie, on ne put sauver ma jument et

son poulain, non plus que mes cinq vaches, lesquelles pauvres bêtes y périrent consumées. C'est de Dieu que nous tenons nos biens : Il nous les peut retirer quand Il lui plaît ! Grâce lui soient rendues de ce qu'il a garanti nos vies, à ma femme, à mes enfants et à moi, ayant seulement permis par des raisons de sa sage Providence que j'aie reçu *un* poutre embrasé sur la jambe, dont j'ai été malade six semaines. C'est l'Eternel, qu'il fasse ce qui lui semblera bon ! »

Peu après une écriture différente, celle de Josué, avait tracé ces lignes :

« Ce jourd'hui 10 may 1705, mon père Frédéric, fils de Hugues Convers et de Marie Anne née Richard-dit-Bressel, notaire et greffier, est allé à Dieu en paix et assurance, ayant été malade de *plurésie* durant huit jours ; il *courait* sa septantième année. Le Seigneur me fasse la grâce de lui ressembler en sa vie et en sa mort ! »

Plus bas, la main mal assurée de la mère de Josué mentionnait en ces termes l'événement qui avait détruit le bonheur de son fils :

« Le Protecteur de la veuve et de l'orphelin nous soit en aide ! amen !

« En ce jour de Pentecôte, 24 may 1706, mon fils Josué est *départi* pour la France, où il se veut faire soldat, Olivier Sagne n'ayant point tenu sa parole de lui donner pour femme sa fille Cécile, que Josué *fréquentait* depuis tantôt une année, par la raison que le bien laissé par mon défunt et bien-aimé mari a été fort amoindri par suite des diverses épreuves qu'il a plu à Dieu

de nous dispenser. Et non seulement cela, mais le dit Olivier Sagne, ne considérant que l'argent en ce monde, marie la Cécile, sa fille, et ce, pour son malheur, à David Veuve, du Vau-de-Reu, homme riche, mais de fâcheux renom.

« Ô Dieu ! pardonne aux méchants et console les affligés ! »

À plusieurs années d'intervalle, Josué avait repris la rédaction du mémorial, il avait inscrit la date de son retour, la mort de sa mère, sa nomination au poste qu'il occupait depuis deux ans. Mais il était rare qu'il ouvrît le manuscrit ; il n'y consignait plus que de loin en loin les événements publics et les faits de quelque importance concernant sa vocation.

C'est ainsi qu'il rapportait l'émotion produite dans la communauté en 1730, par le rescrit du roi de Prusse, réclamant *l'aide* pour le mariage de sa fille aînée, et la réponse respectueuse mais ferme de tous les bourgeois de Valangin, qui, jaloux de leurs antiques franchises, se déclaraient francs de toute aide et rappelaient au souverain qu'au temps passé, les *habergeants* seuls, et les gens de la plus basse condition y étaient asservis.

Puis c'étaient les hivers rigoureux de 1731 et 1732, et la mention caractéristique qu'au mois de janvier 1733 « on avait fini de chanter les psaumes de David dans l'église de la Sagne et qu'on les avait recommencés le même mois. »

De quoi je conclus que les chantres d'église d'alors étaient de rudes joûteurs pour affronter, sans rémission, les mélodies les plus mineures de notre antique psautier !

Après cela, me diront les chantres d'aujourd'hui, savez-vous comment ils s'en tiraient ? et puis qui sait ? les laryngites n'étaient peut-être pas inventées !

Mais revenons à Josué. Ce soir-là, le magister, la physionomie sereine, l'œil brillant, écrivait d'abondance, quoique avec sa sûreté de main habituelle.

Sa sœur, tout en faisant courir diligemment ses fuseaux, dirigeait souvent de son côté un regard heureux. Chaque fois que Josué, en plongeant sa plume dans l'encrier, levait les yeux, il souriait à Marianne, puis se remettait à écrire avec ardeur.

Après un quart d'heure de cet exercice assidu, le magister se mit à parcourir du regard les deux pages qu'il venait de couvrir de cette honnête écriture bâtarde de nos ancêtres, correcte, sans défaillances ni caprices d'imagination, à laquelle l'école moderne réserve bien encore une petite place, mais que nous autres gens pressés du dix-neuvième siècle, nous n'avons plus le loisir de pratiquer.

Tout le temps que Josué relut son travail, sa plume planait au-dessus du volume, le bec prêt à fondre sur les *t* et les *i*, que le feu de la composition pouvait lui avoir fait négliger de barrer et de pointer, ou sur les voyelles réclamant les accents auxquels elles avaient droit. Mais il n'y avait pas de danger que pareilles inadvertances pussent échapper à Josué ! La plume en fut pour ses frais d'observation, et l'encre, dont elle s'était approvisionnée, fut essuyée soigneusement au chiffon placé sous l'encrier.

Marianne suivait avec intérêt toutes ces opérations ; son regard disait si évidemment : « J'aimerais bien savoir ce que tu as écrit là ! » que Josué se leva et lui tendit le manuscrit en disant avec une certaine précipitation : « Lis toi-même, Marianne ; je vais voir dehors le temps qu'il fait. »

« Du 15 février 1735, lut Marianne à voix basse ; en cette semaine qui vient de finir, il m'a été dispensé plus de vrai contentement que je n'en ai ressenti durant le cours des vingt der-

nières années, si j'en excepte le bonheur d'avoir une sœur comme la mienne. »

Ici, le visage de Marianne qui reflétait à l'ordinaire la calme sérénité d'une nature dévouée, rayonna d'une douce joie et elle essuya furtivement une larme qui perlait au coin de son œil, tout en poursuivant sa lecture.

« Depuis deux ans qu'on m'a établi en l'école de la Commune pour en instruire et éduquer les enfants, j'ai cherché de tout mon pouvoir à m'y employer avec zèle et intégrité, désirant leur apprendre principalement à devenir meilleurs, à aimer ce qui est bon et beau, à détester ce qui est mauvais, faux et lâche, puisque aussi bien le savoir ne vaut qu'autant qu'il nous aide en cette tâche-là, et puisque, sans contredit, un savant égoïste et vicieux sera, au grand Jour, trouvé plus léger qu'un pauvre ignorant qui aime Dieu et ses semblables.

« Mais, hélas ! la nature humaine est faible : plus d'une fois j'ai bronché par impatience et emportement ! Plus d'une fois j'ai pensé perdre le courage, et après avoir mis la main à la charrue, abandonner mon sillon, trouvant la terre dure et ingrate.

« Toutefois Dieu, qui m'avait confié ce poste d'honneur, m'a garanti de la honte d'une désertion indigne. Il a relevé mon courage par le moyen de l'exemple et des consolantes paroles de la sœur qu'il m'a donnée et qui me vaut mieux que la plus tendre des épouses ! Le Seigneur la bénisse et m'apprenne à l'aimer comme je dois !

« Du temps que je cherchais dans l'étude des philosophes, dans les sciences et les lettres, un allègement à mes peines, il me souvient que je lus l'histoire d'un conquérant d'Asie, qui ayant essuyé des revers, et même étant vivement poursuivi par ses ennemis, s'était réfugié dans quelque souterrain où il gémissait

sur sa condition misérable. En ce triste lieu il tira une sage leçon de l'exemple d'une fourmi, laquelle, chargée d'un grain de blé plus gros qu'elle, voulait monter au sommet d'un mur ; mais le fardeau était lourd et tomba par terre jusqu'à soixante-neuf fois ; toutefois la petite bête persévéra vaillamment à le relever, tellement qu'à la septantième fois elle parvint à son but.

« Si un païen a su tirer profit de cet exemple de constance, à bien plus forte raison le devais-je faire moi, chrétien, sachant et croyant que la sage Providence d'un Dieu qui est notre père, gouverne le monde et ses habitants.

« Et voilà que, pour affermir mes mains fatiguées par la bataille, ce chef souverain incline les cœurs de mes écoliers les plus rebelles, les plie à sa discipline salutaire, et change en joie les peines de ma tâche !

« Heureux l'homme que tu instruis, ô Eternel ! et que tu enseignes par tes leçons pour le calmer en face des jours mauvais ! »

Marianne en était là de sa lecture, quand Josué rentra : elle leva la tête et fut frappée de l'air de gravité triste qui assombrissait ses traits.

« Mon Dieu ! s'écria-t-elle avec anxiété, qu'as-tu donc, Josué ?

– Rien qui doive t'inquiéter, Marianne, tranquillise-toi, lui répondit-il en s'asseyant. Je viens de voir Sylvain Matthey, tu sais, ce brave garçon dont je t'ai parlé ; il courait chercher sa mère au Communet : il paraît que son oncle Philibert Monnier, qui avait bu, comme toujours, a reçu une ruade de son cheval...

– Et il est bien *mal arrangé* ? demanda Marianne qui, tout en se sentant infiniment soulagée, s'en voulait de ce sentiment égoïste.

– Il a été tué sur le coup ! »

Marianne joignit les mains de saisissement :

« Le malheureux ! dit-elle d'une voix altérée par l'émotion ; quitter la vie dans cet état ! c'est affreux !

– Hélas ! dit gravement Josué ; cela ne pouvait pas finir autrement, et pour dire toute la vérité, dans sa famille ni dans la commune cette mort ne sera un deuil ! »

Marianne avait posé le livre sur la table, mais sans reprendre ses fuseaux.

« Peux-tu croire, dit-elle à son frère, que c'est vrai, ce qu'on disait de lui, qu'il battait la pauvre Zélie, sa femme ? »

Josué secoua affirmativement la tête en ajoutant :

« Quand un homme a bu, ce n'est plus une créature humaine ; ça n'a plus de sentiment, c'est pire qu'une brute ! »

Le maître d'école continua d'un ton rêveur en appuyant son coude sur la table et passant la main dans sa rude chevelure grise :

« Il y a 34 ans que nous avons *ratifié*¹³ ensemble. Son père était mort depuis dix ans, sa mère le gâtait, elle lui passait toutes ses fantaisies ; aussi plus tard, au lieu de s'occuper du rural, il était toujours en l'air, et connaissait mieux les saisons de toutes les bêtes à plumes et à poil que celles des labours, des semailles, des fenaisons et des moissons. C'est la chasse qui l'a perdu, en lui donnant le goût de la boisson, avec le dégoût du travail. Les enfants qui ont père et mère craignant Dieu, ne connaissent pas tout leur bonheur ! »

¹³ Ratifié le vœu du baptême, [la « Confirmation ».]

Pendant que son frère parlait. Marianne avait repris son travail.

À cette époque, l'industrie de la dentelle était déjà fort prospère à la Sagne, tandis que l'horlogerie y trouvait encore peu de faveur, grâce, peut-être, à ce fait que Daniel-Jean Richard, qui y avait fabriqué sa première montre, avait quitté sa commune au commencement du siècle pour se fixer au Locle. Ainsi, une cinquantaine d'années après celle où en est notre récit, il y avait à la Sagne 316 ouvrières en dentelles, mais l'on n'y comptait encore que 30 horlogers.

Du matin au soir, nombre de femmes et de jeunes filles étaient occupées à leur coussin, qu'elles ne quittaient qu'à une heure avancée de la soirée.

Il y avait encore çà et là quelque père de famille avisé qui, trouvant l'art de la couture, du tricot et du ravaudage plus avantageux à la ménagère et au ménage qu'un gain journalier de 8 à 12 batz, s'opposait absolument à l'introduction dans sa demeure du fameux coussin vert, et n'avait d'estime que pour l'antique rouet.

Marianne Convers n'employait à la dentelle que les rares instants de loisir que peut laisser à une bonne ménagère la tenue de sa maison et l'entretien soigneux du linge et des vêtements de la famille.

Cependant les gains de Marianne n'étaient pas à dédaigner, car elle était habile ouvrière et n'exécutait que de la dentelle de prix. Au reste, les besoins du frère et de la sœur étaient assez restreints pour qu'ils se considérassent comme étant dans une position aisée. Outre son traitement annuel de 337 livres, salaire qui nous paraîtrait dérisoire aujourd'hui, mais qui, pour l'époque, représentait un revenu raisonnable, Josué avait droit à un petit appartement à l'Hôtel-de-Ville.

Sans en donner le motif, il avait préféré se loger ailleurs et remettre à un locataire l'appartement officiel et la part de jardin qui en dépendait. Quant au bois de chauffage, il ne chargeait pas son budget ; le magister le recevait gratuitement de la commune.

Si l'on ajoute à ces divers avantages le petit revenu de l'héritage du greffier Convers, bien amoindri, sans doute, par les désastres rapportés dans son mémorial, on verra que Josué et sa sœur pouvaient vivre sans parcimonie exagérée et même s'accorder la jouissance de faire l'aumône.

C'est sans doute pourquoi, voyant Marianne lancer ses fuseaux sur le coussin avec une rapidité étourdissante, entrecroiser sans relâche ses fils blancs autour des épingles de laiton, Josué dit tout à coup d'un ton de reproche affectueux :

« Tu t'en donnes trop avec ce coussin ! tu finiras par y gagner la fièvre ou la consommation ! »

Sa sœur leva les yeux en souriant :

« Voyons, Josué, est-ce que j'ai l'air de cela, dis ? » répondit-elle gaiement en relevant un de ses bandeaux de cheveux noirs, qui, dans l'ardeur du travail, était descendu sur sa tempe.

Marianne Convers n'avait pas la carnation vive, mais son teint brun, ses lèvres que le sang colorait richement, n'indiquaient guère une constitution anémique, aussi Josué, en passant l'inspection du visage de sa sœur, dut-il reconnaître que ses fâcheux pronostics avaient assez peu de vraisemblance.

Seulement il n'en voulut pas convenir, et tout en hochant la tête, il consulta l'énorme montre à une seule aiguille et à boîte de laiton, que son cousin Jean Richard lui avait faite avant de quitter la Sagne.

« Hum ! Marianne, fit-il, c'est bientôt l'heure du *pousse-nion*¹⁴ !

– Encore un petit moment, Josué, et j'aurai fini ma pièce ! dit Marianne d'un ton de supplication enjouée. C'est demain samedi ; M. Robert, des Ponts, vient chercher l'ouvrage de ses ouvrières de la Sagne. Ce serait une belle affaire si je ne pouvais pas livrer ce que j'ai promis ! »

Josué était bon prince ; il concéda le quart d'heure de grâce demandé et se renversant dans son fauteuil de cuir, s'accorda la jouissance de contempler sa sœur en attendant le *pousse-nion*, composé invariablement de pain, de fromage et de noix, arrosés d'un verre de vin de Peseux.

Josué Convers avait une aversion profonde et bien justifiée pour l'eau-de-vie, qui, dans un trop grand nombre de familles était l'accompagnement obligé du *pousse-nion*, et le stimulant qu'on jugeait indispensable d'administrer de grand matin, en été, aux travailleurs de la campagne.

Son père, le greffier Convers, avait coutume de faire chaque année sa provision de vin chez le justicier David Paris, de Peseux, qu'il fournissait en échange d'orge et d'avoine.

Suivant les années, le vin lui était compté à raison de 5 à 8 *crutz* le pot. La transaction était consignée chaque automne dans le mémorial, où, sans doute, pour se conformer à la prononciation locale, le greffier francisait sans façon le mot *crutz* ou *Kreutzer*, et l'orthographiait *cruche*.

Comme Josué avait remis à bail les terres de son patrimoine, il ne pouvait plus opérer l'échange traditionnel, mais il

¹⁴ Collation qu'on prend aux montagnes neuchâteloises avant de se coucher.

continuait cependant à acheter d'un des fils du justicier de Pe-seux sa provision annuelle de vin.

Enfin le bruit des fuseaux s'arrêta : Marianne fixa soigneusement son délicat et blanc travail au moyen d'une épingle, sur le carton où il était enroulé.

« Voilà ! dit-elle avec un soupir de soulagement. M. Robert peut venir ! c'est qu'il se monte comme une soupe au lait quand il n'a pas son compte, surtout quand il va faire son voyage de Lyon ! Ce n'est pas pour rien que tout le monde l'appelle Robert *Panchace*¹⁵.

Quand la cloche de la Maison-de-Ville sonna la *retraite* de dix heures, le magister et sa sœur, assis côte à côte, lisaient dans la grande Bible de famille ; puis Josué récita l'oraison dominicale, et bientôt après la lumière disparut des fenêtres de la petite maison des Chéseaux.



¹⁵ Panchace, pachoince, mot patois signifant « patience . »

VII.

SONGE, MENSONGE.

IL arrivait parfois à Josué Convers, comme la chose doit arriver à maint magister d'aujourd'hui, d'avoir le sommeil agité et fiévreux, à la suite d'une contention d'esprit extraordinaire. Mais comment expliquer le fait qu'après une journée d'école où le plaisir avait surpassé la peine, le cerveau de Josué fut hanté toute la nuit par les rêves les plus pénibles et les plus extravagants ?

Imaginez la stupéfaction et l'horreur du digne homme assistant durant son sommeil, au spectacle ci-après :

Ses cinquante écoliers, grands et petits, garçons et filles, tous assis devant un coussin vert, jonglaient frénétiquement avec leurs fuseaux, en produisant un vacarme assourdissant, et cela en pleine classe, tandis que sa propre sœur Marianne, accroupie à la façon d'un tailleur, sur la table boiteuse, complétait le tintamarre en tirant d'un haut-bois fantastique des ronflements lamentables ! L'infortuné magister, baigné d'une sueur froide, voulait élever la voix pour mettre fin à cette scène ridicule ; sa langue restait attachée à son palais ! aucun son ne sortait de son gosier ! En vain sa main armée de la fêrule voulait brandir ce symbole respecté de son pouvoir : son bras inerte refusait de lui obéir !

Tout d'un coup la scène changeait : l'école était transformée en champ clos où deux champions luttèrent avec acharnement l'un contre l'autre. Horreur ! l'un d'eux était Philibert Monnier, avec sa face livide de trépassé et une plaie béante à la poitrine ! Il était monté sur son vieux cheval borgne et cherchait à porter à son adversaire de furieux coups d'une massue en forme de bouteille gigantesque. L'autre tournait constamment le dos à Josué, mais ses haillons, son carrick à trois collets et le grand balai qui lui servait d'arme défensive, le lui faisaient reconnaître aussi nettement que s'il eût tourné vers lui ses yeux clignotants et rusés.

Ce duel fantastique était accompagné des hennissements lugubres du vieux cheval, qui donnaient la chair de poule au dormeur.

Enfin l'affreux cauchemar eut un terme : Josué s'éveilla en poussant un grand soupir de soulagement, mais chose effrayante ! il entendait toujours les ronflements du haut-bois et les hennissements du cheval !

Cependant, à mesure que le sentiment de la réalité lui revenait, dégagant son esprit de l'étreinte du cauchemar, il trouvait aux sons qui frappaient ses oreilles une apparence de moins en moins surnaturelle.

Enfin il s'avisa tout à coup que ce pouvait bien être les hurlements du vent dans la cheminée, dont le couvercle à bascule était peut-être imparfaitement fermé.

Cette idée judicieuse, qui n'avait rien de commun avec les fantaisies d'un rêve, prouvait que le magister rentrait en possession de ses facultés.

« Il n’y a pas moyen de dormir avec ces *siclées* !¹⁶ dit-il en se levant. »

Chaussé de ses sabots doublés de feutre, il se hâta d’aller descendre de son cran la perche qui tenait relevé le couvercle de la cheminée.

Pendant qu’il la cherchait à tâtons, une violente rafale s’engouffrant dans la large cheminée, lui envoya sur la tête un tourbillon de neige en poudre.

« Brr ! fit Josué en frissonnant ; quel temps de misère ! la lune qui *clairait*... mais où est donc la perche ? »

Il promenait avec impatience sa main sur la muraille et ne réussit dans son opération qu’après avoir fait dégringoler une paire de saucissons qu’il avait saisis, croyant tenir l’objet de ses recherches.

Tout transi, il regagna son lit à la hâte :

« La Marianne a le sommeil dur ; elle n’a pas bougé ! » se dit-il en reposant la tête sur l’oreiller.

Il fallait, en effet, que sa sœur dormît bien profondément pour n’avoir rien entendu. La petite maison des Chéseaux était si exigüe qu’elle ne comptait qu’une seule chambre habitable et chauffée par un bon poêle. Un grand rideau de cotonnade à carreaux bleus et blancs la séparait en deux compartiments, éclairés chacun par une des deux fenêtres de la façade. Il n’y avait pas d’étage à ce diminutif de maison, que les voisins nommaient parfois en plaisantant *l’hotaulta*¹⁷. Un étroit réduit qui méritait à peine le nom de mansarde, occupait les combles.

¹⁶ Cris stridents.

¹⁷ En patois « hotau, » signifie maison : « hotaulta, » petite maison.

Vous est-il jamais arrivé de rester tellement sous l'impression d'un rêve, qu'en rencontrant après votre réveil tel personnage ayant joué un rôle dans cette fantasmagorie, vous ne pouviez vous défendre de l'idée qu'il en connaissait tous les détails aussi bien que vous ? Et si par hasard le rôle du personnage en question vous avait été particulièrement désagréable, n'en gardiez-vous pas rancune, pour quelques instants, à cet inconscient auteur de vos transes nocturnes ?

Josué avait joui jusqu'au matin d'un paisible sommeil ; mais, chose curieuse, quand il s'éveilla, le souvenir de tous les incidents de son cauchemar lui revint avec une netteté importune.

En entendant sa sœur préparer le repas du matin, Josué se la représentait involontairement, jouant le rôle ridicule et inconvenant de son rêve, et qui plus est, malgré tous les raisonnements du monde, le grave et sensé magister en voulait quelque peu à l'innocente Marianne.

De fait, quand celle-ci vint lui souhaiter le bonjour et l'appeler pour déjeuner, elle se mit à le considérer avec une fixité étrange. Tout à coup elle partit d'un franc et joyeux éclat de rire !

Josué la regarda de travers, en fronçant ses rudes sourcils. Mais plus il cherchait à se donner l'air majestueux et sévère, plus le fou-rire de Marianne augmentait, si bien que le pauvre homme se prenant la tête à deux mains, en vint à se demander avec détresse s'il n'était point encore le jouet de son cauchemar.

« Grand père au monde ! comme te voilà arrangé ! s'écria enfin Marianne, dont la mine désespérée de son frère calmait

peu à peu l'hilarité ; – où est-ce que tu as pu te *mascouner*¹⁸ d'une pareille manière ? Va *voir* te regarder au miroir ! »

Josué qui n'en était qu'aux préliminaires de sa toilette, alla vivement consulter l'oracle en question pour lui demander le secret des rires et de l'exclamation de sa sœur.

Le visage que lui montra le miroir était zébré de balafres noires au point d'en être méconnaissable !

Complètement ahuri, le maître d'école se retourna du côté de Marianne, ce qui eut pour conséquence naturelle de la faire éclater de nouveau.

« Et tes mains aussi ! ah ! tu t'es frotté la figure avec ! mais, pour l'amour du ciel ! où t'es-tu mâchuré les mains ? »

Puis à la pensée soudaine de l'outrage que ces mains de charbonnier avaient dû infliger à la blancheur de ses draps, la maîtresse de maison devint excessivement sérieuse et se retourna vers le lit.

Josué fit comme elle, mais quand après avoir constaté le dommage, la sœur regarda le frère avec une profonde horreur mêlée d'un grain de ressentiment, le frère eut grand'peine à garder son sérieux.

« C'est un malheur, ma pauvre Marianne ! dit-il d'un ton conciliant ; pourtant on en a vu de pires ! Je sais bien que les draps donneront plus de peine à laver que mes mains et ma figure, et que c'est toi qui auras cette peine : j'en suis bien fâché ? »

¹⁸ Barbouiller.

Marianne se reprochait déjà son mouvement de mauvaise humeur, aussi accueillit-elle en bonne sœur les excuses de son frère.

« On sait ce que c'est ! répondit-elle avec enjouement ; ces draps se *couleront* à la lessive avec le reste. Mais, *en fin de compte*, dis-moi voir ce que tu as fait cette nuit pour *t'embar-doufler de la façon !* »

Josué, tout en se débarrassant de la couche de suie qu'il avait rapportée de la cheminée, dans son expédition nocturne, raconta toute celle-ci, à commencer par le cauchemar. Il était si honteux d'avoir ressenti contre sa sœur un mouvement d'humeur aussi ridiculement injuste, que la honte faillit l'empêcher de tout dire. Mais c'eût été une petite lâcheté, et l'ex-garde du corps n'avait pas coutume d'en commettre, de quelque sorte quelles fussent.

Marianne rit de bon cœur en écoutant ce récit, et pour mettre à l'aise la conscience de son frère à l'endroit du sentiment pénible qui lui était resté vis-à-vis d'elle, après son réveil, elle assura – ce qui était vrai, – avoir ressenti plus d'une fois la même impression.

« Vois-tu, Josué, dit-elle avec enjouement tout en remplissant son assiette d'une soupe à la farine toute fumante, – le café n'était pas encore en usage dans nos montagnes – vois-tu, il n'y a pas de quoi *s'émayer*¹⁹ ; il est sûr qu'après des rêves pareils on a la tête tout *emberlicoquée*, et qu'on est un bon moment avant de s'éclaircir les idées. À présent, déjeunons ! c'est *tantôt* huit heures ; j'ai mon samedi à faire, et M. Robert va nous arriver contre les onze heures. Par exemple, il aura de la peine avec sa *glisse* le long des Cœudres ! quel tas de neige il doit être tombé

¹⁹ Se troubler.

cette nuit ! j'ai eu toutes les peines du monde à lever le *couvert* de la cheminée, ce matin.

– Oui, dit Josué, dont le babil de Marianne et l'effet bien-faisant de sa soupe avaient rétabli l'équilibre moral, oui, son cheval aura à *brasser*, et il est sûr de ne pas arriver sans avoir *versé* la glisse dans les *menées*²⁰.

La prédiction de Josué était des plus vraisemblables ; quand il ouvrit la porte pour se rendre à l'école, un amoncellement énorme de neige qui bloquait la maison s'écroula en partie dans le corridor, et il lui fallut l'aide de sa grande pelle en bois pour se frayer un passage au dehors. Il continuait de neiger à gros flocons ; les jalons des bords de la route avaient disparu ; la route elle-même était comblée par des amas de neige à demi durcie par la violence du vent, qui leur avait donné l'ondulation de grandes vagues obliques, à travers lesquelles le premier traîneau venu chavirerait inévitablement.

En dépit de ses grandes jambes, le magister n'accomplit pas sans peine la traversée de ces *menées*, où il enfonçait parfois jusqu'à mi-corps, et d'où il ne sortait qu'avec les efforts les plus vigoureux.

Aussi était-il en sueur en arrivant à l'école.

Ce jour-là, une fois les leçons terminées, les écoliers du Crêt durent s'en retourner mélancoliquement au logis, sans avoir eu la satisfaction d'échanger les projectiles de tous les jours avec leurs ennemis intimes de Miéville. Pas un de ceux-ci ne répondit à l'appel ; mais comme il y avait force majeure, Josué ne traça pas pour cette fois sur le rôle de fréquentation, qu'il tenait régulièrement, la croix grosse de menaces dont il faisait suivre le nom d'un écolier manquant à l'appel.

²⁰ Dunes de neige amoncelées par le vent.

Cependant, si quelqu'un des absents, dont la conscience n'était pas parfaitement à l'aise sur sa conduite de la semaine, avait espéré bénéficier des circonstances pour esquiver le témoignage qui lui était dû, il put constater « qu'il n'y avait perdu que l'attente » comme disent les écoliers. Josué ne négligea personne dans la distribution impartiale des blâmes et des louanges qu'il faisait régulièrement le samedi matin, en les consignant dans le carnet de conduite de chaque écolier.

Les manquants reçurent le leur le lundi au lieu du samedi, et, comme à l'ordinaire, chacun fut récompensé selon ses œuvres.

Le travail de la semaine n'était pas fini pour Josué ; il avait encore à exécuter dans sa salle d'école la besogne qu'Hercule accomplit jadis dans les écuries d'Augias, preuve évidente que l'époque où se passe mon histoire fait bien partie des temps fabuleux, comme je l'ai dit en commençant, puisque le concierge de collège, ce fonctionnaire indispensable aujourd'hui, dans toute localité qui se respecte, n'était pas encore inventé chez nous !



Au reste, Josué ne se trouvait pas dégradé le moins du monde en promenant avec vigueur le balai dans tous les coins de la chambre, tandis que deux écoliers de bonne volonté en arrosaient copieusement le plancher, imitant sans s'en douter le procédé du héros grec qui détourna le fleuve Alphée dans les écuries du roi d'Élide.

Le ciel s'était éclairci durant la matinée ; on pouvait maintenant mesurer du regard la quantité de neige tombée depuis la veille.

Le spectacle eût été réjouissant pour les yeux d'un Esquimaux : le rez-de-chaussée de la maison de ville et des deux ou trois maisons voisines disparaissait absolument, sauf vis-à-vis des fenêtres et des portes, où dès le matin l'on avait pratiqué de profondes tranchées. La couche épaisse qui recouvrait le sol et atteignait les toits les plus bas, s'augmentait de celle dont on débarrassait ceux-ci, car des travailleurs armés de pelles de bois, allégeaient les toitures du poids énorme qui y était accumulé.

« Hé ! monsieur le régent, qu'a dité-vo de stu néva ? » cria joyeusement le vieux hôtelier Jonas Maire perché sur le faite de l'hôtel-de-ville. *C'est kma léz heuvvai du tin d'on viaidje, qué vo ?* (Hé ! monsieur le régent, qu'en dites-vous, de cette chute de neige ? C'est comme les hivers d'autrefois, n'est-ce pas ?)

– Tant mieux ! Jonas, répondit Josué : c'est un bon temps de février.

– *I creyo bin ! se févrî ne févrote...* » (Je crois bien ! si février ne se démène...)

Un peu plus loin, Daniel Matile, le mari de cette Léonore qui avait si bien apostrophé Philibert Monnier, précipitait de son toit, à l'aide de ses deux fils, une véritable avalanche produisant un bruit sourd.

Les trois hommes interrompirent leur travail pour laisser passer Josué, que le père interpella gaiement, comme l'avait fait l'hôtelier, en lui assurant que pour peu que ce temps continuât *lé djenuilles porrant bin piquâ léz ételles !* (Les poules pourraient bien becqueter les étoiles !)

Comme Josué lui donnait la réplique, un bruit de grelots retentit, et un traîneau lancé à toute vitesse, malgré la couche de neige qui obstruait la route, força le maître d'école à se jeter hors de l'étroit sentier qu'avaient tracé les passants.

« C'est Robert *Panchace*, des Ponts ! dit l'un des fils Matile. Il va toujours comme un fou ! Attendez-*voir* le contour des Chéseaux ! il va faire une belle *cupesse*²¹ ! avec les menées qu'il y a ! »

Du haut de leur observatoire, les trois hommes suivaient la course rapide du traîneau. Josué s'était remis en route. Une clameur soudaine partie du toit lui apprit que la catastrophe prévue venait d'arriver. Il pressa le pas afin de venir en aide au naufragé. Comme il arrivait sur le théâtre de l'événement, Daniel et ses fils le rejoignirent en courant.

Le traîneau de l'infortuné marchand de dentelles, renversé les patins en l'air, avait l'apparence lamentable d'une embarcation naufragée. Un des timons avait été brisé net par la secousse, et le cheval, à moitié dételé, tremblait de tous ses membres au milieu d'une *menée* où il était enseveli jusqu'au poitrail.

Quant à M. Robert, comme on n'en voyait pas le moindre vestige, il devait être enseveli sous son véhicule.

Les quatre hommes soulevant celui-ci avec précaution, le replacèrent dans une position normale, avec son propriétaire,

²¹ Culbute.

qui avait le corps et les jambes si bien engagés sous le tablier de cuir et les fourrures du traîneau, qu'il ne faisait qu'un avec celui-ci, comme les Esquimaux avec leur kajack.

À l'apparition de ce bloc enfariné, ressemblant bien plus à un ours polaire grognant, éternuant et toussant, qu'à un respectable négociant et communier des Ponts-de-Martel, les fils Matile, sans penser à mal, partirent d'un vaste éclat de rire. Leur père réprima vertement cette hilarité intempestive et leur enjoignit de s'occuper du cheval, tandis que Josué et lui s'empressaient d'épousseter la victime de l'accident pour lui rendre au plus vite l'usage de ses organes.

M. Robert se laissait faire comme un enfant.

Sa figure naturelle apparut enfin : c'était celle d'un petit vieillard bien conservé, au teint coloré, et qui, dans son état normal, devait avoir une physionomie vive et spirituelle ; mais la secousse violente qu'il venait de subir lui donnait pour le moment un air d'ahurissement profond.

Cependant il reprenait peu à peu ses esprits. Comme Daniel Matile, qui n'avait pas la main légère, lui donnait une maîtresse tape dans le dos pour enlever de son manteau une plaque de neige récalcitrante, en lui criant à l'oreille :

« Hé ! M. Robert, *ça va-tu mî !* (cela va-t-il mieux ?)

– Ouais ! répondit-il brusquement, je ne suis pas sourd, quand même j'ai eu toutes mes cervelles sens dessus dessous ! »

Il passa sur son front sa main gantée d'une grosse mitaine tricotée, que Josué venait d'épousseter comme le reste de sa personne, puis regardant ses sauveteurs et le paysage environnant :

« Ah ! ça va bien, pas mal et vous ? Tiens ! mais c'est Josué Convers, et vous, je ne vous remets pas !

– Daniel Matile, chez Esaïelet, *po vo servi !* (pour vous servir).

– C’est ça, j’y suis ! il paraît que j’ai versé, hein ? c’est la sixième fois depuis les Ponts, mais ma parole, celle-ci, je n’y ai vu que du feu ! « La Grise » n’a pourtant rien de mal, hein ? ah ! saperlotte ! et mes dentelles !

– Soyez tranquille ! répondit Josué, qui n’avait pu placer un mot entre les exclamations décousues de M. Robert, tant celui-ci avait mis de vivacité à les débiter. Voici votre valise, et il n’y a de mal qu’à un timon, Dieu merci ! »

M. Robert regardait avec inquiétude son cheval que les fils Matile venaient de dételer ; il inclina la tête à ce mot et souleva avec respect le tricorné qu’il portait par-dessus un bonnet de soie noire : puis se débarrassant de ses fourrures et décrochant le tablier de cuir du traîneau, il sauta dans la neige avec une vivacité toute juvénile et alla examiner l’avarie en fronçant le sourcil.

« Avec un bout de corde on pourrait *rapondre*²² les deux bouts, hein ? dit-il d’un air assez peu convaincu.

– *Ouais !* répliqua Daniel, *ça sarait du maul’ovraidge !* (ouais ! ce serait du mauvais ouvrage !) Henri-Louis, dit-il à un de ses fils, *va à l’hoteau queri on limon de ludge ; on z’a n’a pru !* (va à la maison chercher un timon de traîneau, on en a assez.)

– Ma parole ! s’écria le petit vieux négociant en frappant sur l’épaule de l’obligeant Daniel, c’est tout plaisir de « verser » avec sa glisse le long de la Sagne : si les menées y sont mauvaises, les gens y sont « tant plus meilleurs ! »

²² Rejoindre.

Pour compléter son œuvre de bon Samaritain, Daniel déclara que « la Grise » serait beaucoup mieux à l'écurie que dans la neige jusqu'au poitrail, en attendant que le traîneau fut remis en état. En conséquence, il l'emmena, au grand soulagement de M. Robert, qui s'en alla chez Josué chercher les dentelles de Marianne.

« Ma parole ! disait-il en grimpant le petit sentier qui conduisait à la demeure du magister ; est-ce qu'on ne dirait pas que j'ai fait « par exprès » de verser quasi devant chez vous ? Elle est prête, la Marianne, hein ? parce que, sapristi ! elle me l'avait promis ! il me faut ces dentelles pour la semaine qui vient : je pars lundi pour Lyon, vous savez ! »

Comme le bouillant vieillard voulut bien ponctuer là sa phrase d'un petit arrêt, Josué l'assura que Marianne était en mesure de tenir sa promesse.

« Va bien, va bien ! ponctuelle, la Marianne ! Une bonne sœur que vous avez là, monsieur le régent, et une ouvrière comme on n'en voit pas beaucoup ! tâchez de vous la conserver ! elle n'est pas *fréquentée*, hein ? Je suis trop vieux, moi ; sans ça... ! »

Josué marchait derrière lui en souriant.

Ils arrivaient au sommet du petit crêt où la maison était à demi ensevelie dans la neige ; la vue de Marianne les attendant sur le seuil avait coupé court au caquetage de M. Robert, qui la salua galamment et s'empressa d'aller prendre livraison de sa pièce de dentelle, qu'il paya sur le champ en beaux écus, accompagnés d'un menu fretin de batz et de creutz.

« À présent, Mademoiselle Marianne, voici quelque chose de tout à fait soigné, » dit-il en sortant de sa valise une de ces feuilles de carton vert, sur lesquelles était tracé à l'encre le dessin de la dentelle à exécuter, et qu'on appelait « des piquées » à

cause des trous dont le dessin était percé pour recevoir les épingles dirigeant le fil.

Marianne prit la piquée pour l'examiner de près : « C'est beau, dit-elle, mais compliqué !

– Je crois bien, c'est pour l'autel d'une église d'Avignon ! j'en ai reçu la commande d'un de mes bons amis de là-bas, un brave homme de curé qui me veut tellement de bien, qu'à chacune de mes visites, il travaille ferme à me convertir, en me régaland de « son meilleur ! » Dame ! dame ! son vin de Grenache est fameux : je m'en fais du bon sang et ça m'aide à digérer sa théologie, qui est un peu lourde à l'estomac d'un hérétique comme moi ! Par ainsi, Mademoiselle Marianne, soignez-moi cela comme si vous travailliez à votre voile de noce ! sans offense, hein ? Et voici du fil de Flandre qui me coûte plus gros qu'il n'est, continua le loquace marchand en tirant de sa valise quelques bobines d'un fil d'une blancheur et d'une ténuité remarquables. »

Pendant qu'il emballait soigneusement la dentelle qui venait de lui être livrée, Marianne obéissant à ce sentiment d'hospitalité qui est dans les mœurs montagnardes, l'invita simplement à partager leur dîner.

Josué, spectateur silencieux de tous ces arrangements, appuya cordialement l'invitation.

« Bien obligé, Mademoiselle, et à vous de même, Monsieur le régent. Je viens de manger un morceau sur le pouce à *l'Aigle noir*. Et puis il faut que j'aille encore jusqu'au fin bout du Communet chercher de la dentelle... et verser Dieu sait combien de fois ! »

Marianne n'insista pas ; elle était au fond grandement soulagée de ce refus, en pensant au chétif menu de son dîner du samedi : des raves et du *brezi*²³ réchauffés.

Un des fils Matile survint fort à propos, annonçant que la Grise était attelée au traîneau réparé.

M. Robert prit cordialement congé du frère et de la sœur : « À Dieu sivo ! à vo revé ! » (À Dieu, soyez-vous ! à vous revoir !) criait-il encore en redescendant de son actif petit trot le sentier du coteau.

Par exemple, il fit sans s'en douter une grosse injure à Henri-Louis Matile en voulant lui faire accepter deux *piécettes* blanches (50 centimes). Le jeune homme, dont une honnête rougeur enflamma les joues, repoussa l'argent d'un air de fierté blessée et fit partir la Grise d'un grand coup du plat de la main appliqué sur la croupe.

« ... *Te beurlé ! sté monsieu de Ponliè ne prénia-t-u pas lé Sagnai po dè poûre que sont adai à roûquâ !* (D... te brûle ! Messieurs ces Ponliers (gens des Ponts) ne prennent-ils par les Sagnards pour des pauvres qui sont toujours à mendier !) »



²³ Viande de vache salée et fumée.

Là-dessus, le brave garçon s'en retourna chez lui, en se détournant de temps à autre pour voir si le « Ponlier » ne versait point par hasard le long de Miéville, auquel cas il se promettait bien de le laisser se débarbouiller tout seul.

VIII.

UN DIMANCHE D'AUTREFOIS.

SI M. Robert échappa à un nouveau naufrage pendant le reste de sa tournée, c'est que sa dernière culbute l'avait rendu quelque peu prudent.

D'ailleurs, les hommes de chaque quartier s'étaient mis à déblayer la route et tranchaient à grands coups de pelles les *menées* les plus dangereuses pour la circulation des traîneaux. La rencontre des escouades de travailleurs de « Miéville, » de « Vers l'Église » et du « Communet » obligeait le négociant à modérer l'allure de son cheval, jeune bête fouguese et ardente comme le pétulant vieillard les aimait, et qui secouait avec une impatience rageuse son cou chargé de grelots, chaque fois qu'elle se voyait forcée d'aller au pas.

Le lendemain, dimanche, la route était suffisamment déblayée tout le long de la vallée, pour permettre à tous les paroisiens valides de M. Jean-Pierre Cartier de se rendre au temple, ce qui ne signifie pas que quelques pieds de neige de plus ou moins fussent capables d'effaroucher les braves montagnards et de les empêcher de remplir leurs devoirs religieux. La preuve, c'est que les fidèles des quartiers éloignés des Trembles, d'Entre-deux-Monts, des Bressels, des Bénéciardes, etc., qui n'avaient pas les mêmes facilités de communication que ceux de la vallée, et devaient traverser la troisième chaîne du Jura où se

trouve le pâturage communal, pour assister au culte, arrivèrent, comme de coutume, les premiers sur le cimetière, où, avant d'aller s'asseoir sous les voûtes glacées du temple, ils se débarrassèrent de leur mieux de la neige attachée à leurs *gamaches*²⁴ de milaine et à leurs souliers à boucles.

Notre génération peut être fière à juste titre des immenses progrès réalisés depuis un siècle dans nombre de domaines ; mais, de bonne foi, sous plus d'un rapport, est-ce que nos ancêtres ne trouveraient pas leurs descendants quelque peu dégénérés ?

Par exemple, il est bien possible que tout le monde n'en convienne pas, attendu que les uns appellent « progrès » ce que d'autres tiennent pour un recul. Ainsi tel qui s'est affranchi de toute croyance à la Divinité et à la vie future, et qui considère la fréquentation fidèle du culte public comme une de ces pratiques surannées qu'un esprit fort doit abandonner aux âmes faibles, tient naturellement ses ancêtres, qui bravaient toutes les intempéries pour rendre à Dieu le culte qu'ils estimaient lui devoir, pour de pauvres victimes de la superstition, plus à plaindre qu'à admirer.

Chacun son opinion ! Comme de raison, M. le pasteur exprima très catégoriquement la sienne à cet égard en développant ce texte : « L'insensé a dit en son cœur : – Il n'y a point de Dieu ! »

L'argumentation serrée du prédicateur eût peut-être convaincu les philosophes du temps, pour peu qu'il s'en fût trouvé dans l'auditoire. Mais, comme nombre de discours excellents, celui de M. le pasteur avait le tort de s'adresser à des gens qui n'étaient pas là pour l'entendre, car si M. J.-P. Cartier avait le chagrin de compter parmi ses paroissiens bon nombre de tièdes

²⁴ Guêtres.

et d'indifférents, il n'eût pu en conscience en accuser d'être disciples de Voltaire.

L'assemblée, nombreuse et recueillie, remplissait l'antique édifice, dont les dehors simples et rustiques comme ceux des églises de village, ne peuvent guère laisser soupçonner la noble architecture de l'intérieur.

Des colonnes massives en tuf supportent les hautes et élégantes voûtes de la nef et des bas-côtés. Les premières, ainsi que celles du chœur, portent à leur clef les armes de Philippe de Hochberg et de Claude d'Aarberg, le nom de l'architecte Chopard-Redard et l'inscription : *Christi sancta mater miserere*. Des chevrons, des lions, des étoiles, ornent les clefs de voûte des bas-côtés.

La noble symétrie de cet intérieur de cathédrale en miniature n'était pas altérée comme aujourd'hui par les galeries que l'accroissement de la population obligea de construire dans la suite. Une seule galerie, de petites dimensions, où se placent aujourd'hui les enfants, au culte du matin, occupait déjà en partie l'un des bas-côtés et avait été construite pour servir de tribune à l'orchestre d'instruments à vent qui accompagnait le chant des psaumes.

Par une antique tradition, souvenir du catholicisme, c'était toujours dans l'abside, soit dans le fond demi-circulaire du temple, du côté de l'orient, qu'étaient les places d'honneur.

Seulement le maire, en costume de cérémonie, remplaçait le curé ou l'évêque dans le fauteuil du fond de l'hémicycle, où il trônait au milieu des *justiciers*, comme lui en perruque poudrée. Les anciens d'église occupaient dans le chœur les places réservées jadis aux membres du bas-clergé. La hiérarchie militaire avait aussi ses places désignées dans l'un des bas-côtés du temple ; nul ne se fût avisé d'aller s'asseoir au banc des officiers qui n'avait droit qu'à celui des sergents, et l'audacieux mortel

non galonné qui eût usurpé une place dans ce dernier banc, eût été vertement rappelé au respect dû à ses supérieurs.

Toutefois aucune famille privilégiée n'avait de banc spécial, car la déférence que cette population montagnarde témoignait à ses magistrats et à tous ceux qui remplissaient quelque fonction publique, s'adressait non aux individus, mais à leur charge.

Certes il eût soulevé une furieuse tempête dans la commune, celui qui eût osé proposer en plein conseil de réserver un banc particulier à telle famille, en reconnaissance d'un service éclatant rendu à la chose publique ou d'une largesse faite à une institution de bienfaisance.

Car si jamais l'égalité démocratique fut autre chose qu'un vain mot et réellement pratiquée dans toutes les relations sociales, c'est bien à la Sagne, par cette population fière et jalouse de ses antiques privilèges, qu'elle revendiqua plus d'une fois, lorsque le souverain parut vouloir y porter atteinte, et qui, cependant, fut si inviolablement fidèle au principe monarchique, qu'elle devait mériter, un siècle plus tard, le nom de Vendée neuchâteloise.

Ceci, j'espère, n'est pas de la politique, mais de l'histoire. Cependant le terrain est brûlant : je m'empresse de rentrer au temple, où la température est assez réfrigérante, car le thermomètre, – à supposer que cet instrument fût déjà connu à la Sagne, ce qui est douteux, – fût bien descendu à 12 à 15 degrés au-dessous de zéro.

Aussi la partie féminine de l'assemblée, massée dans la nef, qu'au village on nomme le *grand chantier*, se drapait-elle uniformément dans les plis de l'antique manteau de laine noire à capuchon arrondi, qu'une grosse agrafe de métal fermait sous le menton.

Autres temps, autres mœurs : les auditoires actuels de nos temples ne sont plus les auditoires d'alors. À nous autres, gens

frileux et anémiques, il faut la chaleur factice des poêles, pour rendre à Dieu le culte que nous reconnaissons lui devoir en hiver comme en été.

Je me garderai bien de pousser plus avant la comparaison entre nous et nos pères : on m'accuserait de vouloir dénigrer de parti pris l'époque actuelle, si je me permettais seulement de constater l'attitude et le silence respectueux de cette assemblée du dix-huitième siècle, pendant la lecture du Décalogue ; de dire, par exemple, que chacun, prenant au sérieux et suivant à la lettre la recommandation préalable « d'écouter avec une attention religieuse et un respect profond » cette proclamation de la loi divine, se levait pour l'entendre, et que nul ne se fût avisé de choisir ce moment-là pour engager avec son voisin une conversation oiseuse.

Il y avait dans le *grand chantier* une paire d'yeux noirs qui suivaient avec amour et orgueil, – un orgueil bien excusable, même en pareil lieu que celui d'une sœur ! – Josué Convers, debout dans la chaire, vêtu de son bel habit marron, à grandes basques et à boutons de corne que recouvrait par derrière son long manteau de chantre. Aussi, qui pourrait en vouloir à la bonne Marianne, si, au recueillement avec lequel elle écoutait la lecture du décalogue, il se mêlait une secrète admiration pour le timbre mâle et sonore du lecteur ? Qui lui jettera la pierre, parce que, comparant involontairement la haute stature et la belle prestance de son frère, avec la taille fort ordinaire du pasteur – irrévérence dont elle se blâmait elle-même bien fort – elle ne pouvait se défendre de trouver que M. Jean-Pierre Cartier n'avait pas l'air à moitié aussi imposant que Josué Convers ?

Et pourtant, M. le pasteur portait une vaste et solennelle perruque soigneusement poudrée, et un rabat bien empesé, sur sa robe à longues manches, tandis que le magister ne devait qu'à la nature la rude toison grise qui recouvrait son chef, et qui se terminait par sa cadenette militaire, sans la coquetterie d'aucun nœud de ruban.

Ce que c'est pourtant que l'aveuglement fraternel !

Marianne, qui professait d'ailleurs le plus grand respect pour son conducteur spirituel, avait le mauvais goût de ne pas trouver au visage fleuri et soigneusement rasé de celui-ci la dignité sévère qu'elle admirait sur celui de Josué, en dépit de son épaisse moustache grise qui avait d'abord scandalisé nombre de gens dans la commune, à commencer par le pasteur.



Ah ! par exemple, cette inoffensive touffe de poils pouvait se vanter d'avoir fait parler d'elle ! Quand l'ex-soldat de Louis XV était revenu au pays dans son bel uniforme rouge, galonné de blanc, tout le monde lui trouvait très bon air, et la moustache paraissait le complément obligé et naturel de l'accoutrement. Mais quand Josué Convers, rentré dans la vie civile, s'étant mis sur les rangs pour postuler la place de maître d'école, devenue vacante par la mort du vieux Jehan Sagne, avait été agréé, en sa qualité de communier, d'abord, puis grâce à sa supériorité marquée sur ses deux concurrents plus jeunes, le fameux attribut guerrier qu'il avait conservé sur la lèvre supérieure faillit devenir une pomme de discorde entre le nouvel élu et les notables, présidés par le pasteur, qui venaient de le choisir.

Jamais, au grand jamais on n'avait vu, de mémoire d'homme, à la Sagne, un régent moustachu comme un soudard !

M. le maire en fit la remarque d'un air perplexe, et par manière d'insinuation à Josué. Celui-ci allait répondre qu'il ferait volontiers le sacrifice de ce souvenir de son ancienne carrière, quand M. le ministre Jean-Pierre Cartier, appuyant l'observation de M. le maire, déclara d'un ton péremptoire qu'en effet il était tout à fait inconvenant qu'un pacifique fonctionnaire de la commune et serviteur de l'église, en tant que chantre et lecteur, se produisît à l'école et en chaire avec le physique d'un porteur de mousquet.

L'observation était vive, mais le ton l'était plus encore. Josué qui eût cependant accepté l'un et l'autre venant de son ancien pasteur, M. Jean-Jacques Chaillet, qui l'avait baptisé et admis à la Sainte-Cène, trouva les termes et le ton difficiles à digérer pour un vieux soldat, et répondit avec un calme que démentait l'éclat de ses joues, que si sa personne telle quelle, paraissait inconvenante, il ne prétendait nullement l'imposer et cédait volontiers la place à un magister et chantre dont le physique répondrait mieux à l'emploi.

Là-dessus, il sortit d'un air digne, après avoir fait au jury d'examen, non pas une révérence, mais un salut militaire irréprochable.

L'émoi fut grand dans l'assemblée après son départ. Une discussion des plus sérieuses s'engagea au sujet de la malencontreuse moustache. Céderait-on à l'ultimatum de Josué qui prétendait la conserver, et autoriserait-on le régent-chantre d'église à présenter dans l'exercice de ses fonctions le spectacle inusité d'une face non rasée, aux écoliers et aux fidèles ?

Les uns, M. le maire entre autres, qui déclarait que la réponse de Josué témoignait d'un esprit rebelle et contredisant, étaient d'avis de le prendre au mot et d'élire un de ses concurrents, bien que tous deux fussent étrangers à la commune.

Les autres, plus larges d'idées, trouvaient qu'à un homme estimable, d'un mérite reconnu et appartenant à une vieille famille de la commune, on pouvait bien faire une légère concession, qui, après tout, ne mettrait en péril ni l'école ni l'église.

En cette occurrence, M. le pasteur prouva que s'il avait le tempérament vif et se laissait parfois emporter par un premier mouvement qui n'était pas toujours le bon, il savait aussi noblement reconnaître et avouer qu'il avait eu tort. Avec une franchise et une humilité qui lui faisaient honneur, il déclara regretter d'avoir manqué de mesure en parlant au nouveau régent comme il l'avait fait, et sacrifiant ses préjugés pour faire pénitence, il se mit à défendre avec esprit la moustache qu'il avait attaquée tout à l'heure.

Bref, il sut si bien ramener toute l'affaire à ses justes proportions, que M. le maire lui-même, fort entêté de sa nature, cependant, se laissa persuader, et prit la chose du bon côté.

Le conseil des notables, grâce à l'influence du digne pasteur, décida à l'unanimité d'autoriser le nouvel élu à fonctionner « dans toute l'intégrité de sa personne ! »

C'est au moyen de cette ingénieuse périphrase que le secrétaire rédacteur du protocole escamota le vocable de « moustache » qu'il ne pouvait décemment faire figurer dans un document aussi respectable.

M. Jean-Pierre Cartier, qui tenait à effacer l'impression fâcheuse qu'avait faite sa sortie par trop vive sur l'esprit du nouveau régent, se chargea de lui communiquer cette décision et s'empessa d'aller à sa recherche.

Josué Convers avait trop de bon sens pour n'avoir pas regretté, à tête reposée, son accès de susceptibilité.

Mais de là à retourner dans la salle de justice s'humilier devant les notables et leur offrir le sacrifice de son amour-

propre et de sa moustache, il y avait loin, et Josué ne le fit pas !
Je me demande si nous l'eussions fait, vous et moi !

Il s'en allait assez mécontent de lui-même du côté de sa demeure, se demandant comment il allait raconter la chose à sa sœur, impatiente d'apprendre le résultat de l'examen, quand le bruit des pas pressés de M. Cartier lui fit tourner la tête.

Le regard que le régent lança au pasteur n'était pas tendre. Josué était loin de supposer que celui qui l'avait si vivement blessé tout à l'heure était maintenant porteur de l'olivier de paix.

Mais la figure du magister perdit bien vite son expression froide et gourmée, quand le digne pasteur s'étant acquitté de son message officiel, ajouta qu'il regrettait de tout son cœur ce qui s'était passé et fit à Josué, surpris et touché, des excuses formelles.

Le procédé était si nouveau de la part d'un personnage aussi considérable que l'était à cette époque un pasteur, dans notre pays, que Josué, confondu d'étonnement et vivement touché, ne put d'abord articuler que des exclamations assez incohérentes, en serrant vigoureusement la main de M. Cartier, après quoi il dit avec feu qu'il allait « de ce pas » prendre son rasoir... M. le pasteur l'arrêta au premier mot et lui saisissant le poignet, comme si Josué tenait déjà le fatal instrument en main pour le porter à sa lèvre, il lui déclara que son honneur à lui pasteur était désormais engagé vis-à-vis de ses collègues du conseil, auprès desquels sa position serait gravement compromise, si « l'ornement en litige » – M. Cartier se servit de cette périphrase délicate pour ne pas nommer la moustache – dont la conservation avait été solennellement votée et transcrite dans le « manuel » des délibérations, venait à disparaître de la face... du magister.

Ce combat de générosité, bien qu'il eût son côté plaisant, grâce à « l'ornement en litige, » mettait en lumière les meilleurs

sentiments des deux champions ; aussi quand il prit fin par la déroute complète et la capitulation de l'ex-soldat, lequel dut s'engager formellement à promener son rasoir partout ailleurs que sur sa lèvre supérieure, le pasteur et le régent avaient contracté l'un pour l'autre une estime profonde.

Il y avait deux ans de cela : l'estime était devenue une amitié solide, et l'on peut dire qu'il n'y avait à la Sagne que deux personnes qui connussent à fond Josué Convers, à savoir sa sœur et M. le pasteur Jean-Pierre Cartier.

Cependant le maître d'école ne s'autorisait nullement de cette intimité pour se comporter en public, vis-à-vis du pasteur, avec une familiarité inconvenante. Lors même que Josué n'eût pas été élevé dans les anciennes traditions du respect et de la soumission à son conducteur spirituel, il avait trop de tact et de dignité pour agir autrement.

Peut-être bien y avait-il, dans les auditoires du dimanche, quelques regards de blâme et quelques hochements de tête à l'adresse de la révérence de Josué au pasteur, quand il lui cédait sa place dans la chaire après avoir lu les dix commandements.

« De notre temps, se disait en soupirant Madame la mairesse, ou Madame la justicière, ou Madame la lieutenant, de notre temps on savait mieux faire la révérence. Pour sûr, le vieux Sagne s'inclinait beaucoup plus bas en pliant les genoux, que ce long Josué avec sa moustache ! Père au monde ! où allons-nous ? »

Par exemple, nul ne s'avisa de regretter que le vieux régent Sagne ne fût plus chargé de conduire le chant de sa voix faible et nasillarde, quand Josué, debout au pied de la chaire, entonna de son timbre mâle et vibrant, accompagné par le petit orchestre, ces paroles du psaume XVIII :

Je t'aimerai, Seigneur, d'un amour tendre,
Toi dont le bras me sut si bien défendre.

L'Éternel est mon Dieu, mon protecteur,
Ma forteresse et mon libérateur.

L'assemblée chantait debout et de toute son âme la vieille mélodie de Guillaume Franc, avec les paroles de la version de Conrart, que l'ordonnance de la bourgeoisie de Valangin, en 1703, avait autorisé les paroisses à conserver, si elles le jugeaient convenable, « – considérant qu'il était juste que ceux qui payaient les chantres fissent chanter les psaumes qui leur plaisaient, et qui seraient plus en édification à l'église. »

Les musiciens de l'orchestre avaient beau s'évertuer à souffler en conscience dans leurs vieux hauts-bois, dessus et basses, longs de quatre à cinq pieds, et dans leurs grandes flûtes à bec, ancêtres des clarinettes, la grande voix de l'auditoire couvrait celle des instruments, à l'inverse de ce qui arrive de nos jours, où c'est la voix de l'orgue qui est censée chanter les louanges de Dieu, tant elle couvre et traîne à sa suite les maigres accents de la petite poignée de fidèles qui ne veut pas laisser ce soin à l'organiste seul.

Nos pères considéraient le chant sacré comme un des actes les plus importants du culte, aussi le chantre pourvu d'un organe puissant et connaissant à fond tous les airs du psautier, était-il tenu parmi eux en très haute estime.

Quand, à l'issue du service, la partie masculine de l'auditoire, groupée un moment autour du sautier qui lisait des avis officiels, sous le porche du midi, où une pierre de taille lui servait de piédestal, s'écoula lentement le long de la *charrière*²⁵ du temple, Josué Convers eût pu entendre, s'il ne fût pas demeuré

²⁵ Nom donné à la Sagne à divers chemins d'accès conduisant, soit au pâturage communal, soit au temple situé sur la hauteur, soit au quartier de Marmoud, de l'autre côté de la vallée.

dans l'édifice avec le pasteur et les anciens, plus d'une appréciation flatteuse au sujet de ses mérites de chantre.

Marianne, qui ne pouvait manquer de saisir quelques sons des louanges décernées à son frère, qui avait même été complimentée plus d'une fois à ce sujet, en était heureuse et fière pour lui, mais ne lui en parlait plus jamais, depuis que Josué avait un jour coupé court à ses confidences par ces mots :

« À qui revient l'honneur ? Ne serais-je pas plus insensé que le paon, qui prend plaisir au chatolement de sa queue, si je tirais vanité des bons poumons, du gosier solide et de l'oreille juste que le Seigneur m'a donnés ? et serais-je plus sage, si le contraire m'étant dévolu, j'en étais honteux et affligé ? »

Le temple de la Sagne est situé à peu près à égale distance des deux extrémités du village ; mais celui-ci s'étendant sur une longueur d'une lieue et demie, il est aisé de calculer le trajet qu'avaient à effectuer ceux des paroissiens de la Corbatière, des Cœudres et du Crêt, qui revenaient assister au catéchisme de l'après-midi. Les mieux partagés, ceux du Crêt, éloignés de 25 à 30 minutes du temple, faisaient chaque dimanche une course de deux lieues pour aller aux deux cultes et en revenir.

Il est vrai que pour quelques-uns, propriétaires de chevaux, ces deux courses étaient l'occasion d'une promenade en traîneau avec leur famille.

L'ancien Nicolet, par exemple, dont le vigoureux bidet, à peu près inoccupé durant l'hiver, ne demandait pas mieux que de se dégourdir les jambes, avait conduit au sermon du matin sa femme et sa sœur dans sa belle *glisse à brecette* peinte en rouge.

Quand le cheval gris pommelé qui secouait avec orgueil sa retentissante grelottière, atteignit au grand trot Marianne Convers et la força à sortir du chemin battu, Gédéon arrêta le traî-

neau et y fit monter la sœur de Josué, sans vouloir écouter ses protestations.

« Allons, allons, Marianne, pas tant de compliments ! est-ce que vous êtes trop fière pour vous *seoir* à côté de moi ? »

Et l'ancien ayant jeté sur sa compagne une chaude pelisse composée des dépouilles opimes de deux ou trois renards pris au piège par Ulysse, raffermi son tricorne et rendit les rênes à l'impatient gris pommelé, qui prit aussitôt le galop ; mais l'ancien réprima cette allure désordonnée par un persuasif *là, là*, appuyé d'une vigoureuse tension des rênes.

Tout étant alors dans un ordre satisfaisant, Madame l'ancienne et sa belle-sœur échangèrent avec Marianne force poignées de mains et salutations amicales.

« Dites-voir, vous êtes bien *rare* par chez nous, Marianne ! lui dit affectueusement Madame Nicolet, est-ce qu'on ne pourrait pas vous avoir à la veillée ce soir, avec M. le régent ?

– Voilà une bonne idée, Olympe ! dit l'ancien tout épanoui, et s'empressant d'appuyer la requête de sa femme. On chantera les psaumes à quatre parties, et on lira les *Gazettes* et les *Mer-cure* que j'enverrai quérir chez le greffier Matile.

– Bien obligée ! si Josué en est, j'irai avec plaisir, répondit Marianne, qui, connaissant bien les goûts casaniers de son frère, ne voulait s'engager que conditionnellement. »

Sur ces entrefaites, on arrivait à la montée des Chéseaux, Marianne descendit du traîneau et se hâta d'aller apprêter le dîner.

Contre son attente, Josué ne fit aucune objection quand sa sœur lui transmit l'invitation de l'ancienne Nicolet.

Il se borna à remarquer qu'on ferait bien de partir de bonne heure, pour aller auparavant *plaindre le deuil* chez la

veuve de Philibert Monnier. C'était l'expression locale usitée pour désigner les visites de condoléances.



IX.

LA VEILLÉE DES PSAUMES.

LES enfants de la vallée s'en revenaient du temple après avoir été « catéchisés » comme on disait alors.

La présence de leurs parents et d'un bon nombre de personnes d'âge raisonnable qui avaient assisté à ce second culte et chanté avec eux une *pause* du psaume 119, maintenait cette jeunesse pétulante dans les bornes de la décence. C'est qu'à cette époque lointaine, le respect pour les personnes d'âge et d'expérience était encore dans les mœurs. Les enfants écoutaient avec déférence et sans velléités de révolte les remontrances qui leur étaient adressées en public.

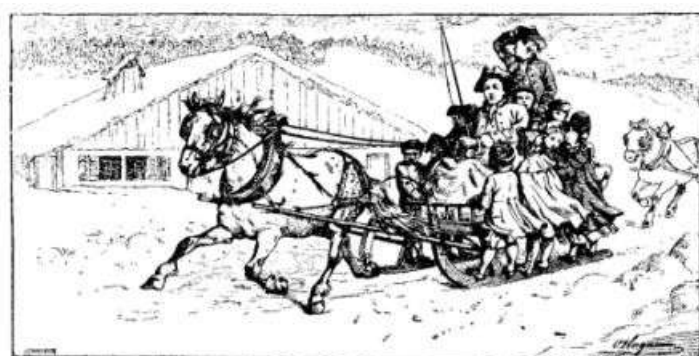
Nous avons fait des progrès dès lors ! Ce respect, cette déférence ne sont plus qu'un lointain souvenir : la jeunesse d'aujourd'hui, affranchie de ces faiblesses vulgaires, affiche une noble indépendance que nos pères eussent qualifiée de morgue insolente et déplacée.

La longue file d'enfants et d'adultes descendant la *charrière* du temple s'était divisée en deux branches, la moins nom-

breuse se dirigeant vers le Communet et la Corbatière, l'autre regagnant Miéville, le Crêt, les Cœudres et Marmoud²⁶.

Les enfants revenant en traîneau avec leurs parents hélaient au passage quelque ami qui ne se faisait pas prier pour se jucher lestement à l'arrière ou sur les logeons²⁷ du véhicule. Les plus hardis prenaient la liberté de le faire en contrebande, mais en ayant grand soin de choisir des traîneaux dont les propriétaires avaient une réputation bien établie de « bons enfants. »

L'hôtelier de l'*Aigle noir*, Daniel Matile chez la Léonore et Gédéon Nicolet devaient être les plus tolérants sous ce rapport, si l'on en jugeait par la grappe d'enfants sous laquelle disparaissaient absolument leurs traîneaux. On eût pris ceux-ci pour trois embarcations de sauvetage revenant d'un sinistre maritime, encombrées de naufragés.



La *glisse à brecette* de l'ancien Nicolet avait été littéralement prise à l'abordage, les enfants ayant remarqué que son conducteur de l'après-midi n'était pas l'ancien lui-même, mais ce bon géant d'Ulysse avec qui l'on pouvait beaucoup se permettre.

²⁶ Les six principaux quartiers de la Sagne.

²⁷ Patins.

La pyramide joyeuse et grouillante que formait sa cargaison oscillait parfois d'une façon inquiétante au passage d'une *menée* imparfaitement aplanie, ou en glissant dans une ornière profonde. Cependant le vigoureux gris pommelé poursuivait sa course d'un trot allongé, sans paraître s'apercevoir du surcroît de charge qu'on lui imposait.

L'adoucissement de température qui succède ordinairement aux grandes chutes de neige ajoutait au charme de la course. Julien Perret, pelotonné dans la *dossière* à côté de son cousin, jouissait vivement de cette partie de plaisir et supportait gaiement l'onglée, dont la couche de paille garnissant le fond du traîneau ne parvenait pas à garantir ses pieds. L'absence de Sylvain Matthey, dispensé du catéchisme en raison de la mort de son oncle, mettait cependant une ombre à la joie du jeune garçon.

« C'est lui qui se serait amusé ! » se disait Julien avec un soupir de regret.

À chaque maison qu'on dépassait, la cargaison des traîneaux s'allégeait d'un ou plusieurs enfants.

Quand le gris pommelé s'arrêta en hennissant devant la porte de son écurie, il ne restait plus de la joyeuse pyramide que le grand Ulysse et son petit cousin, avec trois fillettes des Cœudres et autant de Marmoud, qui s'en allèrent gaiement, après avoir crié en chœur : « *Bin te végne !* » (Merci !)

Si l'ancien Nicolet avait dérogé ce jour-là à sa coutume invariable d'assister au catéchisme, c'est qu'en compagnie de sa femme et de sa sœur, il avait été *plaindre le deuil* chez la veuve de Philibert Monnier, et passer l'après-midi avec elle, estimant avec raison que le culte qu'on rend à Dieu dans la maison de deuil, en assistant et consolant son prochain dans la peine, ne lui est pas moins agréable que le culte célébré dans son temple.

Vers sept heures du soir, Josué et sa sœur, ayant fait à leur tour leur visite de condoléance, arrivèrent chez l'ancien Nicolet, où ils furent accueillis avec une cordialité empressée par Madame l'ancienne, qui vaquait aux soins du ménage dans sa vaste cuisine.

« *Bevenian sî vo !* (Soyez les bienvenus !) entrez, entrez ! disait la bonne petite dame, la figure tout épanouie, et serrant tour à tour la main de Josué et celle de Marianne, non sans avoir exécuté, au préalable, en considération de la dignité de M. le régent, une révérence antique, avec flexion des genoux. Comme vous êtes *braves* de venir ! C'est Gédéon qui va être content ! et notre Ulysse, et Julien ! Les hommes sont par la grange, ou à l'écurie, autour des bêtes. »

Tout en parlant avec volubilité, Madame l'ancienne avait fait entrer ses hôtes dans la grande pièce où nous avons vu le vieux cordonnier Abraïri Vuille terminer son travail à la lumière des globes, à côté des dentellières.

En voyant que la chambre était dans une obscurité presque complète, la nuit étant à peu près tombée, elle s'empressa de sortir d'un placard deux chandeliers d'étain bien brillants, et trotтина jusqu'à la cuisine pour allumer ses chandelles dans l'âtre.

« J'ai fait mon ouvrage à *novéïon*²⁸, dit-elle en s'excusant. Et puis les jours ont bien grandi.

– Nous sommes venus un peu tôt, observa Marianne, pendant que Josué allait déposer son tricorné sur le poêle. »

L'entrée de Gédéon et de son fils coupa court à ces excuses réciproques. Il y eut force poignées de main échangées, de ces

²⁸ Sans lumière.

poignées de main montagnardes qui font craquer les articulations délicates et secouent l'épaule à la disloquer.

Puis tout le monde prit place autour de la table massive en érable, où étaient déjà disposés les psautiers de la famille, dont deux à fermoirs d'argent ciselés. Josué et sa sœur s'étaient munis des leurs, ou plutôt le magister les avait introduits tous deux dans les vastes poches de son habit, d'où ils furent extraits sans plus tarder.

« Je *m'étonne bien* si l'Évodie ne pense pas venir veiller chez nous avec Julien ? dit Gédéon qui avait déjà mis ses grosses besicles à califourchon sur le nez. Elle a un beau *supériorius*, quand même elle traîne un peu trop.

– Ulysse, dit Madame l'ancienne à son fils, qui feuilletait son psautier d'un air triste et pensif, va *voir* dire à la tante qu'on n'attend plus qu'elle. »

Le jeune homme se leva et sortit du même air préoccupé.

« M. le régent, dit Gédéon aussitôt que son fils eût refermé la porte, et vous Marianne, vous excuserez notre garçon, s'il vous plaît. Il a du chagrin parce qu'il a été mêlé à ce malheur de vendredi soir. »

Et l'ancien, ayant brièvement exposé les faits, ajouta qu'on ferait bien d'éviter ce soir-là toute allusion à ce triste événement.

Josué donna son assentiment à cette recommandation par un signe de tête. Quant à Marianne, tout émue, elle serra la main de Madame l'ancienne en disant : « Pauvre garçon ! »

Ulysse revint bientôt avec sa tante et son cousin ; celui-ci apportant un paquet de gazettes empruntées au greffier Matile.

Après l'échange obligé des salutations d'usage, la veuve prit place auprès de Marianne Convers, qui avait été sa compagne d'école, et Julien se percha à côté d'Ulysse, sur un escabeau

dont les jambes beaucoup plus longues que celles du jeune garçon, mettaient les semelles de celui-ci à un pied de distance du plancher.

Julien était heureux et fier de la présence du maître d'école et de sa sœur, bien que ces augustes personnages lui imposassent une certaine gêne respectueuse.

Il attachait avec un plaisir évident son regard sur le brun et doux visage de la sœur du magister, et s'expliquait fort bien l'enthousiasme qu'avait manifesté à son endroit le petit Blaise Perrenoud, quand l'accident arrivé à ses œufs lui avait valu une invitation à dîner chez M. le régent.

Quant à Josué, qui avait amicalement posé sa main sur la tête de Julien, son jeune disciple était tout disposé à le considérer comme un mortel bien au-dessus du vulgaire, et sentait son cœur se gonfler d'un noble orgueil, en songeant qu'il lui était donné, à lui chétif bambin de douze ans, de s'asseoir familièrement à la même table qu'un personnage aussi auguste, qui avait eu de si grands chagrins et couru de si grands dangers en faisant la guerre dans les armées du roi de France.

Et Julien, se laissant aller à son penchant pour la rêverie, se mit, les yeux fixés vaguement sur la figure martiale de son maître, à évoquer toute une série d'images guerrières qui l'emportèrent bien loin de la vieille chambre de l'oncle Gédéon.

La main complaisante d'Ulysse poussant dans celle de Julien un psautier tout ouvert, ramena brusquement le petit rêveur aux réalités de l'heure présente.

En même temps le grand cousin lui chuchotait à l'oreille :
« Psaume 118, pause III. »

Si Julien n'eût pas été absorbé par sa rêverie, il aurait entendu son oncle proposer de commencer la soirée par le chant du verset 12^{me} du psaume ci-dessus.

Josué accompagné par les ténors, supérieurs, contras et basses²⁹ du reste de la société, entonna ces paroles de reconnaissance et de joie du psalmiste :

La voici l'heureuse journée,
Qui répond à notre désir ;
Louons Dieu qui nous l'a donnée,
Faisons-en tout notre plaisir.

L'exécution n'était pas parfaite ; un musicien eût trouvé que l'ensemble laissait à désirer, que le supérieur de l'Évodie, si pur qu'il fût, avait une tendance déplorable à faire des points d'orgue sur toutes les notes et par conséquent était traîné à la remorque par les autres parties ! peut-être aussi eût-il engagé M. l'ancien et son fils à mettre une sourdine à leurs puissantes basses, qui ronflaient comme des tuyaux d'orgue. Mais si les exécutants n'étaient pas des musiciens consommés, si leurs accords péchaient contre les lois de l'harmonie et de la mesure, ils chantaient du moins de toute leur âme, en se les appropriant, les paroles du psalmiste, si grandes dans leur simplicité.

Après le 12^{me} verset, on passa au 13^{me}, puis au 14^{me}, et si l'on s'arrêta là, c'est que le psaume n'avait pas de 15^{me} verset.

Ulysse avait oublié sa préoccupation douloureuse, Julien, ses rêveries, et l'ancien, la figure animée, la perruque légèrement de travers, parce qu'ayant chaud, il avait bousculé la dite perruque en s'épongeant le front, feuilletait déjà son psautier pour repartir sur nouveaux frais. L'apathique Évodie elle-même s'était si bien mise dans le mouvement général, qu'elle avait chanté presque en mesure ces derniers vers :

²⁹ Termes de l'ancienne musique d'église, correspondant à ceux de soprano, alto, ténor et basse de la musique actuelle.

Rendez à Dieu l'honneur suprême,
Car il est doux, il est clément ;
Et sa bonté toujours la même.
Dure perpétuellement.

« C'est le psaume des martyrs, que nous venons de chanter, fit observer Josué d'un ton grave.

« Plus d'un de nos coreligionnaires de France, et il n'y a pas longtemps de cela, a chanté au pied du gibet ou sur le bûcher :

La voici l'heureuse journée...

Gédéon inclina la tête avec respect :

– C'étaient des gens fidèles et intègres, aimant leur Dieu plus que leur vie. En ferions-nous autant ? Plaise au Seigneur de ne pas nous mettre dans le cas de choisir comme eux entre le martyre et l'apostasie !

« Il me semble avoir ouï dire ou lu en quelque ouvrage d'histoire, continua Gédéon cherchant dans ses souvenirs, que ce même psaume fut chanté *devant* que d'engager une certaine bataille. M. le régent, vous qui avez de l'instruction, vous en avez sûrement connaissance. »

Tous les yeux se tournèrent vers Josué qui répondit sans hésitation :

– Ce fut avant la bataille de Coutras, gagnée en l'an 1587 par Henri de Navarre, qui fut Henri IV, sur les papistes, commandés par le duc de Joyeuse, ce dernier y ayant laissé la vie.

« En ce temps il y avait déjà de l'artillerie, quoiqu'elle ne fût pas à comparer à la nôtre, et Clermont d'Amboise qui commandait celle des huguenots, la mit si promptement en batterie,

qu'elle trouait les régiments catholiques avant qu'ils eussent chargé.

« Et comme ceux-ci en venaient à l'attaque, le roi de Navarre fit faire la prière aux siens, tandis que quelques chefs réformés chantaient avec leurs compagnies :

La voici, l'heureuse journée...

ce qui fit croire à certains de l'autre parti, que tous ces gens priant et psalmodiant se confessaient de terreur.

« Mais un lieutenant papiste, qui avait bataillé plus d'une fois contre les huguenots les détrompa, disant à haute voix : « Nenni da ! j'ai plus souvent que vous frotté mes genoux avec ces gens-là : quand ils font cette mine, ils sont prêts à se bien battre ! »

– À la bonne heure ! dit Gédéon en frappant la table du plat de la main. Voilà un papiste qui me revient tout à fait, et je gagerais que c'était un brave !

– Pour brave, il l'était, continua Josué, car il fut le seul, dit-on, parmi les chefs catholiques, qui ne perdit pas la tête et rallia ses hommes pour la retraite. »

Ulysse qui, ainsi que son petit cousin, avait suivi avec une attention passionnée le récit du maître d'école, mais qui prenait rarement la parole en société, étonna singulièrement tout le monde en disant posément et d'une manière générale :

« Je n'aime pas beaucoup les livres, mais si j'en trouvais qui racontent des histoires comme celle-là... »

Le jeune géant trouva-t-il sa phrase suffisamment longue en la terminant par cette réticence, ou bien fut-il intimidé par le silence au milieu duquel résonnait sa voix, c'est ce qu'il est im-

possible de décider, toujours est-il qu'il s'arrêta court et se mit à tourner les feuillets de son psautier, les yeux baissés.

« Eh bien ! mon garçon, dit Josué en regardant avec intérêt l'honnête et brune figure d'Ulysse, j'ai un de ces livres à ton service. Celui qui l'a écrit est un des vainqueurs de Coutras, Théodore Agrippa d'Aubigné, un soldat sans peur et sans reproche, un homme intègre qui marchait droit son chemin, disant la vérité toujours et à tout le monde, même au roi Henri.

« C'est celui-là, M. l'ancien, continua Josué, que le plaisir de parler d'un de ses héros favoris faisait sortir de sa réserve habituelle, c'est celui-là qui aimait les psaumes, lui qui écrit dans ses vers :

Encontre le tambour qui gronde
Le psalme élève son doux ton...

et qui, étant à l'article de la mort, ne pouvant plus chanter, récitait d'une voix joyeuse et triomphante :

La voici, l'heureuse journée... !

On voit que la soirée qui devait être exclusivement musicale, tournait à la conférence historique, à tel point que les « gazettes et mercures » du greffier Matile étaient complètement mises en oubli.

C'est que l'érudit maître d'école contait bien, et que ses auditeurs, qui ne se trouvaient pas souvent à pareille fête, profitaient de l'occasion en posant mainte question à Josué. Celui-ci y répondait avec tant de complaisance, que Marianne, heureuse et surprise, avait peine à reconnaître son frère dans ce conteur prolixe.

Celui qui, durant des années d'études, d'observations et d'expériences, a peu à peu enrichi son esprit, éprouve une jouissance intime à puiser à l'occasion dans ce trésor pour en faire profiter autrui.

Josué n'y mettait ni ostentation ni vanité ; heureux de trouver des auditeurs sympathiques, et capables d'apprécier les jouissances qu'il avait goûtées lui-même dans ses lectures et ses études, il s'abandonnait franchement au charme de revivre dans un passé héroïque.

« Et ce Clermont d'Amboise, ce fameux canonnier, demanda Ulysse qui devenait décidément très loquace, sait-on, M. le régent... ?

– Eh bien, répondit complaisamment Josué, sans se formaliser de cette nouvelle réticence, ce que je sais de plus sur son compte, c'est seulement qu'il était fils d'Antoine de Clermont d'Amboise, un digne seigneur réformé qui fut tué au massacre de la Saint-Barthélemy.

« Ceci, je ne l'ai point appris dans les livres ; je le tiens de la bouche même de M. Samuel Henri de Gélieu, un brave officier sous lequel j'ai servi et qui fut tué il y a cinq ans au siège de Philipsbourg.

« Il paraît que l'aïeul de M. de Gélieu, nommé Bernard, avant de se venir établir en notre pays, avait été pasteur à Choiseul, dont le dit Antoine d'Amboise était seigneur ; et c'était là la seule ville de ce bailliage où il fût permis aux réformés de célébrer leur culte.

« Or la méchante reine Catherine et son fils Charles IX qu'elle formait à son image, rendirent un édit qui défendait au pasteur de prêcher, sinon en la présence du seigneur du lieu. Et voyez l'astuce diabolique de cette femme ; dans le même temps, le marquis de Choiseul, Antoine d'Amboise, fidèle réformé, se voyait contraint de par la volonté royale à demeurer à la cour.

« Le pasteur de Gélieu se voyait ainsi réduit au silence ; accompagné des vœux et des regrets de son église, muni d'attestations des anciens et diacres, et du marquis de Choiseul, prouvant que la persécution seule le forçait à quitter son poste, il s'en fut exercer son ministère en deux autres paroisses, et ce n'est qu'après avoir échappé au massacre de nos frères de France qu'il vint en Chablais d'abord, puis dans la comté de Neufchâtel et fut pasteur à Buttes, puis à Saint-Aubin-le-lac où il mourut.

– C'était, je pense, dit Madame l'ancienne, l'arrière grand-père de M. le ministre de Neuchâtel, qui est mort il y a quelques années et que j'ai ouï prêcher plus d'une fois.

– Justement, répondit son mari : il s'appelait Bernard comme son aïeul, et M. Jacques de Gélieu, présentement ministre des Bayards, est son fils.

– Celui qui sait si bien gouverner les *mouchettes* ? (abeilles) on dit qu'il a un rucher *estraordinaire* et que ses petites bêtes lui donnent des livres et des livres de miel que *ça porte peur* ! »

Notez que cette remarque était faite par la tranquille Évo-die, qui jusque-là n'avait pas semblé s'intéresser outre mesure à la conversation, car sans que personne eût paru y prendre garde, elle avait doucement sommeillé, en faisant une succession de révérences involontaires.

– « Tiens, dit l'ancien avec une bonhomie malicieuse ; moi qui croyais que tu *tauquais* ! (sommeillais) comme on peut pourtant se tromper !

– Moi, *tauquer* ! peut-on dire ! Est-ce que je n'ai pas tout entendu ce que M. le régent a raconté ? protesta de fort bonne foi la veuve, avec une énergie en dehors de ses habitudes. »

Et ce disant, elle promenait à la ronde ses regards indignés, pour en appeler au témoignage de toutes les personnes présentes.

« Mais oui, mais oui, on le sait bien ! c'était seulement pour rire ! s'empressa de dire Gédéon, qui se reprochait son innocente malice, en songeant qu'elle pouvait avoir porté atteinte au respect de Julien pour sa mère. »

Marianne détourna habilement de ce petit incident l'attention générale, en faisant la remarque que la soirée était déjà fort avancée, ce qui eut pour conséquence naturelle de diriger tous les regards du côté de l'horloge à poids appendue près du poêle.

Comme Josué et sa sœur faisaient mine de se lever en constatant que l'oracle en question indiquait neuf heures et demie, Madame l'ancienne déclara avec vivacité qu'on ne se séparerait pas comme cela sans *poussenier*³⁰, et son mari réclama non moins vivement l'exécution d'un psaume pour clore la veillée.

Évodie qui avait repris sa quiétude habituelle, tenait déjà son psautier à la main ; elle le tendit tout ouvert à Gédéon en disant de son ton placide ;

« Si on chantait celui-ci ? »

Le frère se pencha avec empressement pour regarder le numéro du psaume, puis releva vivement les yeux sur sa sœur ; le psaume proposé était le 33^{me} :

Réveillez-vous, peuple fidèle !

³⁰ Prendre la collation du soir.

Peut-être y avait-il un léger pli malicieux au coin de l'œil de la veuve, peut-être aussi n'était-ce que la patte d'oie qui y avait élu domicile, depuis que les roses de la jeunesse avaient fait place sur son visage à la nuance un peu blafarde de ses quarante ans. La question est difficile à trancher, mais ce qui est hors de doute, c'est que l'honorable ancien d'église manifesta une certaine confusion et s'empressa de proposer qu'on chantât plutôt ces belles paroles du psaume 133^{me} :

Oh ! qu'il est doux, et qu'il est agréable,
De voir ainsi dans une paix durable,
Tous les frères s'entretenir !
Ce saint accord me fait ressouvenir
De l'onction du grand pontife Aaron,
Des eaux de Sion et d'Hermon.

Une justice à rendre à l'Évodie, c'est que son *supérior* prit cette fois une allure presque dégagée, et chose plus méritoire encore, comme si les paroles de paix choisies par son frère eussent exercé une influence salubre sur son esprit, elle lui sourit amicalement quand leurs regards vinrent à se rencontrer.

Après le *poussenion* de rigueur, Josué et Marianne Convers prirent congé de leurs hôtes qui ne manquèrent pas de leur faire en les quittant la cordiale recommandation montagnarde : – N'oubliez pas la *revenue* !



X.

DEUX BONS CŒURS.

LA veuve impotente de Philibert Monnier était peu au courant des affaires de son mari, et ce qu'elle en savait n'était pas rassurant pour son avenir.

Plus d'une fois le défunt avait laissé échapper dans ses accès d'emportement, de tristes révélations concernant ses embarras d'argent.

Le commerce du bétail, qui, pour la plupart des habitants du village, était la principale source de revenu, avait fort mal réussi à Philibert, grâce à ses habitudes d'intempérance. La mère de Sylvain en savait à ce sujet beaucoup plus long que sa sœur, mais se disait que renseigner celle-ci ne servirait qu'à accroître inutilement le fardeau de ses peines.

Hélas ! l'infirme ne pouvait rester longtemps dans l'ignorance après la mort tragique de son mari.

La liquidation juridique de sa succession constata que le chiffre de ses dettes dépassait la valeur de son domaine, y compris la maison, le bétail et le mobilier.

Tout allait être vendu, et il ne resterait à la pauvre Lydie Monnier et à sa sœur qui ne voulait pas l'abandonner à la na-

vrante extrémité de l'assistance publique, que la mince ressource de leur travail de dentellières.

Mais ni l'une ni l'autre n'étaient habiles ouvrières : on connaissait bien l'Augustine Matthey pour une maîtresse paysanne, qui s'entendait à merveille à soigner le bétail, engraisser les porcs et battre le beurre ; qui chargeait un char de foin à une hauteur respectable, en le maintenant dans un équilibre parfait, qui tenait solidement, quand besoin était, les cornes de la charue, qui tondait un mouton en un tour de main sans faire le moindre accroc à son épiderme.

Mais ses mains musculeuses qui maniaient vigoureusement le trident, la fourche et le râteau, n'avaient ni dextérité ni grâce quand elles tenaient ces minces fuseaux que la brave femme craignait toujours de casser.

Quant à sa sœur infirme, à qui, semble-t-il, ce travail sédentaire eût pu convenir, la faiblesse et le tremblement de ses mains le lui rendait extrêmement pénible et l'empêchait de s'y appliquer avec quelque suite.

Sylvain, quand viendrait la belle saison, pourrait bien s'engager comme petit valet chez quelque paysan, bien que l'idée de se séparer de son fils unique serrât le cœur de la veuve.

En attendant, il fallait vivre et commencer par trouver un logis, car l'acquéreur de la maison voudrait sans doute venir l'habiter ou y loger un fermier.

La veille des enchères, Sylvain et sa mère songeaient tristement à leur désolante position, auprès de l'infirmes qui sommeillait dans son fauteuil, la main droite posée sur sa grande bible de famille, où elle cherchait souvent et trouvait la force d'endurer le fardeau de la vie.

Le jeune garçon, le menton appuyé dans sa main, regardait à la dérobée le visage de sa mère, assombri par les soucis du lendemain.

Ce visage était jeune encore, car Augustine Matthey n'avait que trente-cinq ans ; mais Sylvain, qui l'admirait sincèrement, en bon fils qu'il était, sans s'embarrasser que les traits en fussent ou non réguliers, y découvrait ce soir-là la trace de bien des peines passées.

Elle aussi, tout en s'occupant activement à ravauder un bas, levait parfois les yeux sur son fils ; alors quoi qu'elle fît, une larme se glissait entre ses cils, et bien vite elle abaissait ses paupières pour dissimuler cette marque de faiblesse à celui qu'elle eût voulu encourager.

Le bruit d'un pas lourd sur le plancher du corridor vint distraire la mère et le fils de leurs tristes pensées.

Sylvain alla ouvrir la porte de la chambre pour que le visiteur trouvât plus aisément son chemin à travers la cuisine sombre.

Ce fut la grande silhouette de l'ancien Nicolet qui apparut sur le seuil. Il sembla sur-le-champ à Sylvain et à sa mère que cette bienveillante et honnête figure éclairait leur intérieur d'un consolant rayon de charité.

Le *bon vêpre* (bonsoir) de Gédéon fut prononcé à voix basse, pour ne pas troubler le repos de la paralytique.

C'était merveille de voir comment, avec ses gros souliers ferrés, M. l'ancien opérait sans bruit la traversée de la chambre pour venir s'asseoir auprès d'Augustine, qui s'était levée respectueusement.

Après avoir déposé son grand tricorne dans les mains empressées du fils et serré celle de la mère, Gédéon se mit à parler tout bas à celle-ci. Sylvain, par discrétion, était allé s'asseoir à l'autre bout de la chambre, mais il ne pouvait s'empêcher de regarder du côté des deux interlocuteurs, ce qui lui fit constater, à son grand soulagement, que les traits de sa mère s'éclaircissaient peu à peu.

Une exclamation qu'elle ne put réprimer éveilla la malade.

« Oh ! Lydie ! s'écria la mère de Sylvain en prenant les mains de sa sœur, qui promenait ses regards autour d'elle de l'air ahuri d'une personne encore un peu engourdie par un sommeil récent, oh ! si tu savais ! M. l'ancien qui veut racheter ton bien, pour qu'on ne nous chasse pas de la maison ! et les meubles avec, et tout ! et il veut... »

Mais dans sa joie, la mère de Sylvain avait annoncé cette nouvelle inespérée avec trop peu de ménagements.

La malade qui avait joint de saisissement ses mains amaigries, s'affaissa sans connaissance contre le dossier de son fauteuil, et ne fut rappelée qu'à grand'peine à la vie par les soins réunis de sa sœur, de Gédéon et de Sylvain.

« Oh ! comme vous êtes bon ! dit-elle d'une voix faible, en cherchant pour la serrer la main du brave ancien.

– *Kaisî-vo, Lydie !* (Taisez-vous !) répliqua celui-ci d'un ton amical qui contrastait avec la brusquerie de l'expression. Vous savez bien qu'il n'y a qu'un seul bon, et que c'est Dieu ! Et puis ce n'est pas moi qui ai eu le premier cette idée ; c'est notre Ulysse. Moi j'avais *jôblé*³¹ de vous prendre les trois chez nous. Je sais bien qu'il n'y aurait guère eu de *dégrand*³², mais on se serait arrangé tout de même. Seulement, l'Olympe disait que quand on est malade, c'est bien dur de changer toutes ses habitudes, et alors notre Ulysse – Gédéon prononça le possessif « notre » d'une façon à la fois caressante et fière – notre Ulysse m'a demandé s'il n'y aurait pas moyen de *retenir* le bien et la

³¹ Pensé, réfléchi.

³² D'espace.

maison en bloc, avec les meubles et de ne laisser aller aux *montes*³³ que les bêtes et l'entrain de labourage.

« Dieu soit loué ! on n'est pas sans avoir ramassé quelque chose ! poursuit l'ancien d'un ton où la reconnaissance envers Dieu s'amalgamait avec une légère dose d'orgueil humain.

« Si tu y tiens, que j'ai dit à Ulysse, ça se peut faire. Est-ce que tu veux te marier et te mettre à *ton compte*, que je lui ai fait ? – Vous comprenez que c'était pour voir ce qu'il dirait, ajouta malicieusement Gédéon.

« Il le savait bien, continua le vieillard d'un air radieux ; et comme ce n'est pas un grand parleur, il m'a seulement serré la main ; mais quelle poigne il vous a, notre Ulysse ! »

Les deux femmes l'écoutaient, les yeux remplis de larmes. Quant à Sylvain, s'il n'eût été retenu par le respect, il eût sauté au cou du bon Gédéon.

Mais dame ! un ancien d'église, un justicier qui porte per-ruque est un personnage trop auguste pour en user aussi familièrement avec lui, surtout quand le dit personnage est assez favorisé de la fortune pour parler, comme d'une chose sans conséquence, d'acheter d'un seul coup un *bien* tout entier, meubles et immeubles !

D'ailleurs la façon dont Gédéon coupa court aux actions de grâce des deux sœurs ôta à Sylvain toute velléité d'exprimer sa propre gratitude avec trop d'expansion.

Aux premiers mots de remerciement, l'ancien se leva d'un air affairé :

³³ Aux enchères.

« Hé ! dis-vé, boueube ! mon tchapé ! ivoué l'as-tu met ? »
(Hé ! dis-donc, garçon ! mon chapeau, où l'as-tu mis ? »

Sylvain lui ayant tendu avec un empressement respectueux le couvre-chef réclamé, Gédéon l'enfonça sur sa perruque et opéra une retraite aussi précipitée que s'il eût eu sur la conscience quelque méfait abominable.

Augustine Matthey avait à peine eu le temps de prendre sur la table la rustique lampe de fer qu'on nommait le *crésu*, pour éclairer la sortie de l'ancien, que les souliers ferrés de celui-ci retentissaient déjà le long du corridor.

« Non, ma parole ! dit Sylvain d'un ton pénétré, il avait remplacé, pour complaire à son maître d'école, son interjection favorite de *mafi* par celle de *ma parole*, qui lui paraissait offrir le double avantage de la convenance et de l'énergie – non, ma parole ! s'il y en a deux comme lui ! excepté M. le régent, fit-il en se reprenant aussitôt.

« M. l'ancien n'a qu'à me faire un signe, et je suis son valet tant qu'il voudra, et quand même il me *riguerait* à l'ouvrage – ça ne se peut pas, il est trop brave pour ça ! – mais quand même il le ferait, non, ma parole ! si je dirais un mot !

– Oh ! oui ! dit l'infirmes avec ferveur ; Gédéon Nicolet est le meilleur des hommes ! le bon Dieu lui rende ce qu'il fait pour nous !

– Et puis vous ne savez pas tout ! dit à son tour la mère de Sylvain, qui avait recouvré sa jovialité habituelle, depuis que le souci de chercher un asile lui était ôté, et qu'elle était à peu près assurée que si son fils devait se séparer d'elle, ce serait pour entrer au service de l'homme généreux qui les tirait de peine.

« Non, vous ne savez pas tout ! l'ancien m'a dit pendant que tu *tauquais*, Lydie : – Pour le moment, on ne parle pas de location ; vous aurez déjà assez de mal à gagner votre vie ! Cela,

c'est l'Olympe qui m'a recommandé de vous le dire ; moi, je n'y aurais pas pensé ! »

Les deux veuves n'avaient-elles donc aucun parent qui pût leur venir en aide ? se sera demandé plus d'un lecteur.

Ce qui faisait défaut, ce n'étaient pas les parents ; il y avait des cousins de Philibert Monnier et des cousins de sa femme dans tous les quartiers de la Sagne. Mais il manquait aux uns la volonté et aux autres le pouvoir d'opérer le sauvetage dont l'ancien Nicolet avait pris l'initiative.

Des premiers, il vaut mieux ne rien dire, parce qu'il n'est pas agréable de parler des égoïstes. Ils se mettaient d'ailleurs hors de cause et tranquillisaient leur conscience avec cette belle raison ; – Nous ne sommes que *remués de germains*³⁴ avec la Lydie et l'Augustine !

Quant aux autres, ils n'eussent pas mieux demandé que d'être en mesure de tendre une main secourable aux deux veuves dans la peine. Mais, avec toute la bonne volonté du monde, le cousin Jean-Richard, le cloutier des Bressels, ne pouvait faire davantage que de nourrir et vêtir ses onze enfants, en attendant qu'ils fussent en état de le faire eux-mêmes.

Et le cousin Blaise Perrenoud, le fabricant de faux de Marmoud, pouvait-on lui faire un crime de ne pas songer à ajouter un fardeau de plus à ceux qu'il trouvait déjà bien lourds dans le secret de son cœur, à savoir une sœur idiote, huit enfants, une compagne malade, et pour combler la mesure, une belle-mère acariâtre et des dettes, celles-ci non moins criardes que celle-là ?

³⁴ Issus de germains.

Philippe Jaquet, le cousin germain du Communet, dont la mère de Sylvain soignait la femme, le soir de la mort de Philibert, était le plus proche parent du défunt.

Mais essayez un moment de vous mettre à sa place, et imaginez-vous, ce qui était son cas, que votre père, grand amateur de procès, après en avoir gagné une demi-douzaine, malheur aussi grand que d'en perdre le double, vous a légué, avec deux ou trois affaires litigieuses et inextricables, un domaine grevé d'hypothèques, et vous me direz si le pauvre Philippe Jaquet, voguant sur un océan de soucis, dans une barque criblée de voies d'eau et avec un équipage de huit bambins remplis d'appétit, pouvait humainement faire autre chose que de tenir son gouvernail d'une main, en aveuglant de l'autre les nombreuses voies d'eau de son esquif vermoulu ?

La maigre ressource auxiliaire que lui procurait sa fabrication de boucles de souliers et de culottes lui aidait tout juste à ne pas sombrer, et bien que sa propre détresse ne le rendit pas indifférent à celle de ses parentes, il se sentait impuissant à leur venir en aide d'une façon efficace.

S'il est trop souvent vrai que notre propre malheur nous aigrit et nous fait considérer celui d'autrui avec une égoïste indifférence, il faut dire, à l'honneur de l'humanité, que sur certaines natures d'élite, l'épreuve produit un effet tout contraire.

Qui est-ce qui vint, peu après le départ de Gédéon Nicolet, offrir un asile provisoire et le pain quotidien aux deux veuves et au jeune garçon, en attendant qu'ils trouvassent à se loger et à subvenir à leur entretien, si ce n'est l'honnête Philippe Jaquet ?

Il n'était pas gai, d'ordinaire, et il n'avait pas lieu de l'être, le brave cousin du Communet, mais sur ses traits tristes et résignés, vieillis avant l'âge, dans sa voix sourde, où se sentait la fatigue de l'homme qui lutte sans espoir de succès, on discernait pourtant la cordiale charité du malheureux, ému à la vue d'une plus grande infortune que la sienne.

Et comme sa figure s'éclaira d'une joie pure et désintéressée, quand on lui communiqua les généreuses intentions de l'ancien Nicolet !

« Dieu soit loué ! dit-il en s'inclinant avec respect et en soulevant son feutre qu'il n'avait pas ôté en entrant. Il y a encore des braves gens sur la terre !

« Voyez-vous, ajouta-t-il avec une franchise touchante, c'est sûr que j'en suis *rude* content pour vous, surtout ; mais *mado* ! aussi un petit peu pour moi, parce que, vous savez, ce n'est pas grand par chez nous, *las petchu* !³⁵ et *lé gozai de pan sont on poû minçolet* ! (et les morceaux de pain sont un peu minces !) On aurait tourné, tout de même, parce que, *mado* ! c'était de bon cœur qu'on vous l'offrait. »

Lydie et sa sœur l'assurèrent qu'elles n'en doutaient pas, et le remercièrent chaleureusement.

Sylvain, de son côté, qui appréciait non moins qu'elles la générosité de l'excellent homme, lui serra gravement la main en disant avec vivacité :

« Oui, oui, cousin Philippe, qu'il y a encore des braves gens au monde ! et quand même on ne va pas chez vous, quand je serai plus grand et qu'on pourra vous donner un coup de main, ma parole !... »

Une chose curieuse, c'est que le cousin du Communet opéra sa retraite absolument comme Gédéon Nicolet, en coupant court aux remerciements de ceux qu'il avait voulu obliger. Seulement il n'eut pas à réclamer son chapeau, par la raison que celui-ci était resté enfoncé sur sa tête. Il fit tout-à-coup la remarque qu'il devait être *rude* tard et que *s'n'hoteau* (sa maison) était à une demi-heure de là.

³⁵ Interjection locale intraduisible exprimant la commisération.

« Par ainsi, *a vo revé, bouna né !* » (À revoir, bonne nuit !) et refusant le *poussenion* qu'on lui offrait de prendre « sur le pouce » le brave cousin s'en alla, pliant les épaules, suivant sa coutume, mais la mine beaucoup moins soucieuse qu'en arrivant.

« *Toparî, ça vaut mî dainss !* » (Tout de même, cela vaut mieux ainsi !) se disait le bonhomme qui éprouvait un soulagement bien naturel en se voyant déchargé du nouveau souci que son bon cœur l'avait porté à ajouter à tous ceux qui l'écrasaient déjà.

« Pour quant à l'ancien Nicolet, respect pour lui ! en voilà un *qu'on y peut cordre* le bien que le bon Dieu y a donné ! C'est que le bon Dieu, – Philippe s'arrêta, autant pour soulever respectueusement son chapeau que pour émettre posément une réflexion subite qui lui traversait l'esprit – c'est que le bon Dieu sait joliment où il place son argent ! Peut-être bien que moi, si j'étais fortuné, voyons, le demi-quart seulement comme l'ancien Nicolet, peut-être bien qu'il n'y aurait pas au monde un *avari-cieux plus pire* que moi ! »

Et comme il marchait allègrement, ouvrant le compas de ses grandes jambes autant qu'il était humainement possible de le faire, jamais le chemin ne lui avait paru court comme ce soir-là, du Coin jusqu'au Communet.



XI.

« JE LE PANSAY, DIEU LE GARIT. »

ON était à la fin de mars ; aux chauds rayons d'un soleil de printemps la neige fondait rapidement ; déjà sur les pentes des Crêtets, bien exposées au soleil levant, le terrain jauni se montrait par grandes taches trouant le tapis immaculé, qui durant cinq mois avait recouvert la vallée.

Sur les routes, transformées par la chaleur du jour en flaques et en ruisseaux fangeux, les piétons pataugeaient dans cette neige à demi liquide et toute maculée, qu'aux montagnes on nomme le *biéton*, et que le froid des nuits, congelant de nouveau, faisait durer indéfiniment.

Les enfants, avec cette heureuse faculté de leur âge de faire servir toutes choses à leur amusement, après s'être dévalés avec leurs *luges* sur la neige durcie pendant des semaines et des mois, après y avoir usé les semelles de bouleau de leurs sabots, la paume de leurs mains et le fond de leurs culottes, lors des culbutes inséparables de ce genre de locomotion, trouvaient une nouvelle source de jouissances dans l'adoucissement de la température, qui mettait à leur disposition une matière facile à travailler et se prêtant à toutes les combinaisons de leur cerveau inventif.

Le parquet dur comme glace sur lequel ils avaient pris leurs ébats était maintenant si mou, qu'une boule de neige mise en mouvement par la main du plus petit d'entre eux, sur une pente rapide, en enlevait une bande comme un tapis qu'on roule, et traçant un sillon sombre, devenait bien vite une meule énorme qu'en langage local les enfants nommaient à bon droit « un rouleau. »

C'était le bon moment pour ceux qui se sentaient des aptitudes artistiques, d'essayer leurs forces en modelant ces réjouissants bonshommes de neige, raides comme des Esquimaux dans leur carapace de peau de phoque, et que la gelée de la nuit transformait en blocs d'albâtre, avec les maisonnettes, les remparts et les fours arrondis en dôme à la façon des huttes de castors.

Hélas ! pourquoi faut-il qu'en ce pauvre monde les plus belles choses aient un envers désagréable ?

Cette belle substance molle qui se laissait si complaisamment façonner n'était pas de si bonne composition qu'elle en avait l'air. Semblable à ces créatures perverses qui cachent une vilaine âme sous une figure angélique, cette neige, avec sa blancheur d'innocence, mettait sur les mains qui la maniaient sans défiance ces rougeurs inflammatoires, accompagnées de démangeaisons insupportables, qu'un pédant amoureux des grands mots qualifie pompeusement de « tumeur érysipélatophlegmoneuse, » mais que le malheureux qui en est atteint nomme piteusement « engelures ! »

De cela, du moins, on n'en meurt pas. Si la neige fondante et molle n'eût dû être accusée que de cette petite méchanceté, on pourrait déclarer avec indulgence que c'était de sa part une plaisanterie de mauvais goût, et non point un cas pendable.

Mais n'avait-elle rien d'autre à se reprocher, cette neige perfide, et pouvait-elle rejeter sur la chaleur trop précoce du so-

leil toute la responsabilité de ces deuils qui frappaient chaque printemps mainte famille de la vallée ?

Souvent au milieu de la nuit, le père et la mère s'éveillaient en sursaut, frappés de terreur à l'ouïe d'une toux rauque et déchirante.

Le croup !... On essayait fiévreusement de tous les remèdes dont la tradition se conservait avec soin.

Efforts inutiles ! l'enfant qui étouffait tendait avec un râle d'angoisse ses mains suppliantes vers ses parents désespérés.

Point de médecin au village ! on courait au Locle, à une lieue de là, et trop souvent, quand le père, au galop furieux de son cheval, avait ramené le docteur, celui-ci n'avait plus, hélas ! qu'à constater le décès du pauvre enfant.

Le dernier samedi de ce mois de mars, Josué Convers faisait l'appel de sa classe et apprenait avec tristesse des écoliers présents que la plupart des vides qu'il remarquait dans leurs rangs étaient dus à la maladie. La veille encore, tel écolier était assis sur son banc : aujourd'hui l'appel de son nom restait sans réponse, ou bien quelque camarade levait la main et disait : Il est malade, msieu !

C'est ce qui arriva ce matin-là pour Julien Perret. Josué, qui s'était vivement attaché à lui, grâce à l'application et aux heureuses facultés du jeune garçon, lequel témoignait d'ailleurs à son maître une affection et un respect constants, Josué avait déjà remarqué avec inquiétude que sa place était vide.

Aussi, quoique le magister prononçât le nom de Julien Perret du même ton bref que tous les autres, Sylvain Matthey remarqua fort bien une légère altération dans la voix de son maître et se leva aussitôt pour dire tristement : « Il a bien mal au cou, msieu ! »

Les traits de Josué s'assombrirent encore.

Ceux de ses écoliers sur qui la conversation de Sylvain avait produit une salubre influence, virent dans la physionomie de leur maître la peine qu'il ressentait, et l'en aimèrent davantage.

Les autres se contentèrent de penser avec leur irrévérence habituelle que « le régent avait l'air rudement *gringe*, ce matin, et qu'il fallait se garer des taloches ! »

Mais si je disais que les premiers, par égard pour la préoccupation douloureuse de leur maître, et les autres, par crainte du châtement, présentèrent toute cette matinée le spectacle édifiant d'écoliers assidus, attentifs et respectueux, on ne me croirait pas, parce que ce serait trop beau pour être vrai.

Et cependant les témoignages distribués à la sortie de l'école, quoique dictés par la justice la plus impartiale, furent trouvés, par les intéressés, plus indulgents qu'à l'ordinaire. Le *pouissant* Semion, par exemple, qui n'avait aucune envie de se corriger de sa brutalité, ni de ses autres menus défauts, fut presque fier d'exhiber à son retour au logis paternel cet éloge assez négatif de sa conduite de la semaine : – Pas plus mal que d'habitude !

Josué, ayant laissé à Sylvain Matthey et à deux de ses camarades le soin de balayer la salle d'école, descendit le Crêt d'un pas pressé et la figure soucieuse.

Il allait s'informer de l'état de Julien.

« Ce n'est peut-être pas grand'chose, se disait-il pour se rassurer. On connaît l'Évodie, elle prend peur facilement quand il s'agit de son garçon. Je sais bien qu'il n'est pas solide ! il aura fait quelque bêtise ; par le temps que nous avons, les pieds dans la *mouille*, et la tête au soleil, on est vite pris ! »

Josué trouva la mère de Julien occupée des apprêts du dîner. Elle se remuait avec sa lenteur accoutumée de l'être à l'évier, apportant du premier sur le second une casserole pour l'écurer, et ne paraissait nullement alarmée.

Ce flegme rassura sur-le-champ le maître d'école.

« On dit que Julien est malade ? ce n'est rien de conséquent, j'espère ? demanda Josué après avoir salué la veuve, qui s'essuya méthodiquement la main à son tablier de cuisine avant de la lui tendre.

– *Monté*³⁶ non ! répondit-elle de son ton le plus calme. Il a seulement mal au cou, et de la peine à avaler. Je l'ai gardé *en chambre* à cause des chemins ; ce n'est qu'un *liagot*³⁷ jusqu'au bas du Crêt, que ça porte peur !

– Vous avez bien fait, dit Josué ; peut-on lui dire bonjour ?

– Je crois bien ! il en va être tout content. »

Si la tranquillité d'âme de l'Évodie avait rassuré Josué, toutes ses inquiétudes le reprirent à la vue du visage enfiévré de Julien, quand il sentit ses mains brûlantes et qu'il l'entendit répondre avec effort, et d'une voix rauque à son amicale salutation.

Le jeune garçon qui était accroupi sur un escabeau et s'appuyait frileusement contre le poêle, s'était levé, à l'entrée de son maître, avec un éclair de plaisir dans les yeux. La rougeur brûlante qui colorait ses joues disparut un instant et revint plus vive qu'auparavant.

Josué, tout en lui parlant amicalement, les mains dans les siennes, constatait les battements précipités de son poulx.

³⁶ Interjection neuchâteloise qui est probablement une corruption de « mon Dieu ! »

³⁷ Une mare, un lac ; le patois *liagot* a la même origine que l'italien *lago*, et le français *lagune*.

« Il faut retourner au lit, mon garçon, tu y seras mieux qu'ici, » dit-il avec autorité, et en regardant de son air le plus rébarbatif la figure flegmatique de la veuve, qu'il eût voulu souffleter pour son manque de clairvoyance.

Malgré la lenteur de compréhension d'Évodie, ce regard la troubla ; elle eut une vague idée que le magister était mécontent de quelqu'un ou de quelque chose. Est-ce qu'il trouverait Julien plus malade qu'elle ne l'avait cru ?

« Je lui ai fait de la bonne tisane aux « pas d'âne³⁸, » avec du bois de *réglisse*, dit-elle d'un air moitié offensé, moitié inquiet. Elle est bonne, *qué toi*. Julien ?

– Oh ! oui, répondit le jeune garçon de sa voix enrouée ; mais j'ai toujours soif quand même ! et il porta la main à son cou, comme pour le dégager.

– Adieu, mon garçon, va vite au lit, lui dit Josué d'une voix aussi enrouée que celle de Julien, et après avoir hésité un instant, il se pencha pour l'embrasser, et se releva aussitôt en tousant d'une façon assez peu naturelle.

– Est-ce que vous croyez ?... commença la veuve qui l'accompagnait et dont l'inquiétude commençait à envahir le cœur.

– Il faut qu'Ulysse attelle tout de suite le cheval pour aller quérir le docteur ! voilà ce que je crois, fit Josué d'un ton péremptoire ; – et je vais le lui dire de ce pas. »

La veuve, sérieusement effrayée, cette fois, retourna auprès de Julien, pendant que Josué entra chez Gédéon en grommelant dans sa moustache :

³⁸ Tussilage.

« Dieu me pardonne ! je crois que cette Évodie devient toujours pire ! elle vous fait bouillir le sang dans les veines ! »

Madame l'ancienne, qui était à sa cuisine, fut toute bouleversée en apprenant l'indisposition de son neveu qu'elle chérissait.

« Pauvre petit ! il était encore à la veillée chez nous, hier ! s'écria la bonne petite femme, la larme à l'œil.

« Je crois bien, M. le régent, qu'Ulysse va partir tout de suite pour le Locle ! Et nous qui ne savions rien ! Nos hommes sont *par* la petite forge à *repétasser* des outils. »

Elle alla vivement ouvrir la petite fenêtre de la cuisine et cria : « Gédéon, Ulysse ! venez-*voir* vite ! »

Dans une petite mesure attenant à l'habitation était installé le matériel d'une forge rustique qui servait à la plupart des agriculteurs de ce temps à réparer ou même à fabriquer les ustensiles de ménage et les instruments aratoires, travail pour lequel le grand Ulysse montrait des aptitudes remarquables.

Les deux hommes arrivèrent dans la cuisine, les mains noircies, et le tablier aux reins. L'appel pressant de l'ancienne les avait fort intrigués, mais à la vue de Josué, ils crurent à une simple visite de sa part, et le saluèrent cordialement.

Madame l'ancienne les détrompa sur-le-champ.

« Pensez-voir ! s'écria-t-elle avec agitation, et en trotinant vers la porte, – notre Julien qui est malade ! Monsieur le régent... et sans finir sa phrase, elle se précipita du côté de l'appartement de sa belle-sœur, avec une vélocité remarquable chez une personne âgée et obèse.

Josué mit rapidement l'ancien et son fils au courant de la situation. Dès les premiers mots, Ulysse avait débouclé son tablier de cuir et s'était débarbouillé silencieusement.

« Et vous croyez que c'est le *group* ? demanda Gédéon dont la figure s'était assombrie à l'ouïe des symptômes de la maladie de Julien. Il connaissait ce redoutable mal qui lui avait enlevé une fille en bas âge.

– Dieu veuille que je me trompe ! répondit Josué en soupirant ; mais cela y ressemble terriblement ! »

Ulysse n'avait rien dit ; ayant disparu un instant, il revint coiffé de son tricorné et vêtu de son grand habit à basques.

« Je vais atteler, » dit-il laconiquement.

Josué serra la main du père et du fils et s'en alla tristement. Il n'avait pas fait vingt pas, que le bruit des grelots du gris pommelé lui fit tourner la tête.

Le traîneau rouge de l'ancien Nicolet, emporté par l'ardent animal lancé au grand galop, disparaissait déjà au tournant de la route qui monte vers le Locle.

« À la bonne heure ! pensa Josué ; de ce train-là Ulysse aura vite ramené le médecin ! pourvu qu'il le trouve à la maison ! »

Comme on peut s'y attendre, Marianne prit une vive part au chagrin et à l'inquiétude que témoignait son frère.

Elle fit pour le rassurer les hypothèses les plus consolantes qu'elle put imaginer, et Dieu sait si l'imagination d'une femme aimante est fertile pour s'acquitter d'une tâche comme celle-là !

Bien qu'elle ne fût guère persuadée elle-même de la valeur de ses arguments, elle réussit néanmoins à tranquilliser suffisamment l'esprit de Josué pour qu'il pût se rendre au culte de prière du samedi, auquel il était tenu d'assister. Et pour compléter son œuvre, elle lui promit d'aller s'informer en son absence de l'état du petit malade.

Quand le maître d'école, au retour de la « prière » trouva la maison fermée, les pressentiments les plus fâcheux l'assaillirent

avec une nouvelle force, et il allait poursuivre en toute hâte son chemin du côté du Crêt, quand il vit de loin sa sœur venir à sa rencontre.

Il l'attendit, cherchant à lire à distance sur les traits de Marianne la nature des nouvelles qu'elle rapportait. Hélas ! l'expression en était bien grave, quoi qu'elle fût pour ne pas effrayer son frère.

« Il va plus mal ? dit Josué à voix basse, comme s'il eût été au chevet du cher petit malade et qu'il craignit d'être entendu de lui.

– Il a plus de peine à « souffler ! » répondit Marianne sur le même ton. Puis sans réussir à cacher son émotion, elle ajouta :

« Et Ulysse chez Gédéon qui n'est pas revenu ! on pense que le médecin était *par le monde* et qu'Ulysse ne veut pas revenir sans le ramener. Mon Dieu ! si seulement on savait ce qu'il faut faire ! on a essayé tout au monde, mais rien n'y fait ! le pauvre petit va étouffer si... » Le reste de sa phrase se perdit dans un sanglot qu'elle chercha vainement à réprimer.

Josué avait écouté sa sœur avec un calme étrange et sans manifester autrement son émotion qu'en serrant fortement ses bras croisés sur sa poitrine.

« J'y vais, dit-il en pressant la main de Marianne ; puis lui montrant le ciel d'un geste plus éloquent que bien des paroles, il se découvrit avec respect et s'en alla, laissant sa sœur rentrer toute pensive au logis.

– Il a raison ! se dit-elle. Le bon Dieu peut guérir l'enfant, s'il le veut et si on le lui demande de tout son cœur. »

Et la bonne Marianne, avec la foi simple et candide d'un enfant qui s'adresse à son père, se mit à implorer la guérison de l'écolier de Josué.

En arrivant près de la maison de l'ancien Nicolet, le maître d'école vit celui-ci, qui, debout sur le plan incliné conduisant à sa grange, inspectait avec anxiété la route du Locle.

Josué alla vivement à lui :

« Il y a de la poudre chez vous, n'est-ce pas ? » fut la singulière question qu'il lui adressa.

Gédéon tourna vers son interlocuteur un visage bouleversé par l'inquiétude. Il passa la main sur son front moite de sueur et répondit avec distraction.

« Vous dites ?

– De la poudre, vous devez en avoir ! »

L'ancien regarda le maître d'école avec stupéfaction et s'écria d'un ton indigné :

– Ah ! ça, est-ce que vous croyez que j'ai envie de rire, *sauquerdienne* ! il s'agit bien de poudre et de perruque, quand ce pauvre garçon *rancaille*³⁹ que ça fait mal de l'entendre ! Qu'est-ce que vous venez chanter ?... »

Il s'arrêta en remarquant l'air grave et attristé de Josué.

« J'aurais dû m'expliquer, lui dit celui-ci ; je vous demandais cela pour un remède ! mais c'est de la poudre à canon, ou de la poudre de chasse qu'il faut ! » Au mot de remède, une lueur d'espoir éclaira les traits de l'ancien ; tout en témoignant à Josué son vif regret d'avoir accueilli si brutalement sa demande, il l'entraîna dans la maison en disant avec feu :

« De la poudre ! je crois bien qu'on en a ! et de deux ou trois *num'ros* ! venez vite ! »

³⁹ Râle.

Ayant laissé Josué dans la grande chambre du poêle, il alla chercher dans un cabinet adjacent une grande poire à poudre faite d'une corne de vache, et un vieux carnier à compartiments.

Josué prit la corne et en examina la poudre, pendant que l'ancien sortait du carnier deux autres cornes de plus petites dimensions.

« Ceci, c'est de la plus fine, » dit Gédéon comparant la poudre qu'il avait versée dans le creux de sa main avec celle de la grande corne.

Josué choisit la première. « Allons ! dit-il brièvement à l'ancien, qui, malgré sa confiance dans les lumières du magister, se demandait avec une certaine inquiétude comment cette poudre allait être employée pour servir de médicament.

Le maître d'école vit sans doute sa perplexité, car il lui dit à voix basse dans la cuisine de la veuve :

« J'ai entendu M. Hugues Thonnet, chirurgien-major dans mon régiment, dire que si on peut faire avaler à un malade du croup deux ou trois bonnes pincées de poudre à canon délayée dans de l'eau, on est à peu près sûr de le sauver.

– Il faut essayer, dit l'ancien avec feu, et Dieu nous soit en aide !

Elle était navrante et terrible à contempler, cette lutte d'un enfant aux prises avec un mal implacable ! lutte dont l'issue n'était guère douteuse, à voir la face congestionnée du petit patient, à entendre le râle déchirant qui sortait de sa gorge, où il portait avec angoisse ses mains agitées de mouvements nerveux.

Affaissée sur la couche de son fils, la veuve était secouée violemment par les sanglots qu'elle ne pouvait contenir.

Madame l'ancienne essayait tendrement, avec un de ses mouchoirs les plus doux, la sueur qui inondait le visage de Julien, collant à ses tempes ses longs cheveux blonds.

À l'entrée des deux hommes, elle tourna vers eux son visage baigné de larmes et fit avec les bras un geste de découragement absolu, en voyant que ni Ulysse ni le docteur ne les accompagnaient.

Les yeux hagards du petit malade se fixèrent sur son maître avec une expression tellement suppliante, que Josué, remué jusqu'au fond de l'âme, ne put supporter ce regard sans y répondre par une caresse et une parole d'espoir.

« Courage ! mon petit Julien, dit-il en se courbant pour l'embrasser ; j'apporte un fameux remède, tu verras ! »

La promesse était plus consolante que le ton avec lequel elle était faite, car la voix du magister, étranglée par l'émotion, n'avait rien de sa fermeté habituelle. Et quant au « fameux remède, » il était pour le moment d'une utilité assez contestable, attendu que la poire à poudre qui le contenait et que Josué serrait dans sa main crispée, comprimait la poitrine de Julien d'une façon peu réconfortante, pendant que son maître ému et troublé cherchait à lui remonter le moral.

Josué, heureusement, se releva aussitôt pour préparer son médicament.

Madame l'ancienne, mise au courant par son mari, mais peu convaincue, avait apporté un gobelet d'étain à moitié plein d'eau tiède. Josué finit de le remplir en y versant une copieuse dose de poudre, qu'il délaya soigneusement avec la lame de son couteau, puis sans prendre garde au dégoût et à l'incrédulité manifestes de Madame Nicolet, qui haussait les sourcils et les épaules, en abaissant les coins de la bouche et plissant le nez, il alla porter le gobelet à Julien en lui disant avec autorité : « Ferme les yeux et bois une bonne gorgée ! »

L'enfant obéit docilement ; mais il avait à peine avalé avec un effort douloureux une gorgée du noir breuvage, qu'il fut pris de nausées et de vomissements violents, au grand effroi de Gé-

déon et de Madame l'ancienne ; celle-ci s'écria avec indignation en s'adressant au médecin improvisé, peu rassuré lui-même :

« *Vo l'i apousenâ !* (Vous l'avez empoisonné !)

– *Il l'a vouari !* » (Il l'a guéri !) répliqua d'une voix rude quelqu'un qui venait d'ouvrir la porte, et qui, ayant traversé vivement la chambre, examinait déjà le petit malade.

C'était le chirurgien Othenin-Girard, un grand et gros homme rubicond, qui après avoir constaté et déclaré, au soulagement indescriptible de toute la famille, que les vomissements avaient pour le moment mis l'enfant hors de danger, se mit à flairer le gobelet qu'il avait pris des mains du maître d'école, puis à goûter la mixture du bout des lèvres.

« Que diantre est-ce que vous lui avez administré là ? Je veux qu'on me trépane si je connais cet émétique ! C'est salé, c'est...

– C'est de la poudre de chasse ! » dirent à la fois Gédéon et Josué.

Le gros homme renifla bruyamment :

– Eh bien, là, j'aurais dû le deviner ! pas si bête, l'idée ! et c'est vous, magister, qui avez imaginé ça ? on voit bien que vous avez *servi* ! ces diantres de mousquetaires font tous les métiers ! voilà à présent qu'ils vont nous couper l'herbe sous les pieds et faire profession de guérir ! Une poignée de main, confrère, avec mon compliment ! »

Là-dessus, le brave médecin serra d'une poigne vigoureuse la main de Josué ; puis ce fut le tour de l'ancien et celui d'Ulysse, qui lui secouèrent l'épaule de façon à la désarticuler, si elle eût été moins solidement attachée. Puis Madame l'ancienne vint humblement lui faire amende honorable, et l'Évodie, à son tour, allait positivement se laisser choir dans les bras du magis-

ter alarmé, quand par une habile manœuvre il parvint à éviter le choc en répondant à un faible appel parti du lit de Julien.

Le jeune garçon qui respirait beaucoup plus facilement, passa ses bras autour du cou de son maître et l'embrassa tendrement.

Comme Josué tournait le dos au reste de la société, il s'accorda le plaisir de lui rendre ses caresses et même de laisser couler sans vergogne sur sa vieille moustache deux grosses gouttes d'eau tiède qui ressemblaient terriblement à des larmes.

« À présent, commanda le médecin avec autorité, ce n'est pas le tout ; comme nous ne sommes guéri qu'à moitié, il y a du monde de trop par ici ; une femme ou deux, c'est tout ce qu'il faut... et encore, dit-il en se reprenant et en regardant l'Évodie de travers, tout bien considéré, deux ça ne ferait que nous *encoubler*⁴⁰ ! Madame Perret, vous n'en pouvez plus ; allez vous *réduire* ! »

On voit que le gros docteur connaissait son monde. Josué n'était pas sorti à la suite de l'ancien et d'Ulysse sans avoir demandé tout bas au praticien si tout danger était vraiment écarté.

« Allez tranquillement ! votre poudre a fait merveille ! je veux qu'on me saigne à blanc si votre remède ne vaut pas toutes les drogues que j'ai dans mes poches ! D'où diantre saviez-vous ça ? »

Quand il eut appris de qui Josué tenait sa recette : « À la bonne heure ! fit-il en se frottant les mains. Du diantre si je n'étais pas un petit peu humilié qu'un régent d'école eût damé le pion à la Faculté !

⁴⁰ Embarrasser

« Ces Thonnet sont pétris d'esprit ! j'en connais un qui est gendre de l'apothicaire Jean-Jacques Dupasquier, à Neuchâtel, et qui pratique dans l'officine de son beau-père. M'est avis que votre chirurgien-major Claude Thonnet doit lui être apparenté.

« Tout de même, si vous n'aviez pas eu de la tête, magister, le petit serait bel et bien *ad patres* à l'heure qu'il est.

– Je n'ai été qu'un bien pauvre instrument, répondit Josué avec gravité, bien que ses yeux brillassent d'une joie pure ; le mot de votre grand confrère Ambroise Paré serait encore mieux dans ma bouche que dans la sienne.

– Et qu'est-ce qu'il a dit ce confrère-là ? du diantre si je le sais ! peut-être que je l'ai *eu* lu, mais ma foi ! il doit y avoir beau temps !

– Je le pansai, Dieu le guérit ! répondit le magister en soulevant son tricorne avec respect et s'en allant pendant que le gros docteur haussait les épaules et avançait ses grosses lèvres rouges avec irrévérence.

– Parbleu ! fît-il en suivant d'un sourire sceptique le magister qui s'éloignait à grandes enjambées ; parbleu ! j'y suis ! Ambroise Paré, c'était un de ces huguenots fanatiques qui se seraient laissé rôtir, étrangler, écarteler, plutôt que de renoncer à ce qu'ils appelaient leur foi ! Du diantre si ce maître d'école n'est pas du même calibre ! il est venu au monde cent ans trop tard pour leur tenir compagnie ! on appelait ça des martyrs ! des niais ! Nous autres philosophes du dix-huitième siècle !... »

... Le geste superbe avec lequel le chirurgien philosophe balaya les idées surannées de ces niais de huguenots le dispensa de terminer sa phrase.



XII.

CONVALESCENCE DE JULIEN.

SATÉ-VO la novalla ? (Savez-vous la nouvelle ?)

Telle était la question qu'on se posait le lendemain, de groupe en groupe, sur le cimetière, à la sortie du culte du matin.

C'est une chose merveilleuse que la rapidité avec laquelle se répand au village le bruit du moindre incident qui tranche sur la monotonie de la vie quotidienne. Cette télégraphie-là, pour n'avoir rien de commun avec l'électricité, n'en est pas moins admirable et n'est peut-être pas sans attaches avec le magnétisme animal !

La nouvelle en question était la guérison surprenante opérée par le maître d'école.

On s'émerveillait de la science universelle de Josué, et plus d'un se demandait si ce brave homme avait jamais mérité la réputation de misanthropie qu'on lui avait faite.

Le vieil Abraïri Vuille, qui avait été l'ami du père Convers, était radieux et racontait la cure avec un tel luxe de détails, qu'on eût cru qu'il avait été présent à l'ingurgitation du gobelet de poudre. Mais il faut avouer que la riche imagination du vieux cordonnier lui venait obligeamment en aide pour suppléer aux

lacunes de ses informations, qu'il ne tenait d'ailleurs que de seconde ou de troisième main.

Mais par exemple, il n'entendait pas qu'on enlevât à Josué Convers la moindre parcelle de l'honneur qui lui revenait.

Quelqu'un ayant insinué que M. Othenin-Girard était bien pour quelque chose dans cette guérison :

« *Le mîdge du Loûtche !* (Le médecin du Locle !) répliqua Abraïri avec mépris. *Kaisi-vo vé ! i n'a ra baillî u ptet. I lia boûtâ la gordge a dzant : – Du dianstre se le boueube n'est pas vouari ! Après que il a mdgî et bou kma tré lu !* » (Taisez-vous donc ! Il n'a rien donné au petit. Il lui a regardé la gorge en disant : – Du dianstre si le garçon n'est pas guéri ! Après quoi il a mangé et bu comme trois loups !)

Une semaine plus tard, Julien, tout à fait rétabli, reprenait avec un vrai bonheur sa place sur les bancs de l'école. Ce jour-là, aucun des élèves de Josué ne s'avisa de trouver au maître la mine rébarbative, et de fait il témoigna une indulgence rare pour les menues peccadilles commises par ceux qu'il avait coutume d'appeler « les traînants ».

On peut croire que Sylvain Matthey avait fidèlement tenu compagnie à son ami pendant sa réclusion forcée, et l'avait mis au courant de tout ce qui se passait au-dehors. C'est ainsi qu'il lui avait appris l'importante nouvelle que la première morille de l'année avait été trouvée au Plan aux Fayes⁴¹ par le frère du *pouissant* Semion, Onésime chez Tite, lequel Onésime avait bien voulu confier la dite morille à Sylvain pour la faire voir au petit malade.

Notez que c'était le *pouissant* Semion lui-même qui en apprenant le dit événement à Sylvain, lui avait offert d'emprunter

⁴¹ Plateau des moutons – dans le pâturage communal.

le précieux champignon de son frère, pour que Julien pût contempler cette merveille de végétation, grosse comme un pomméau d'épingle !

Ce qui prouve une vérité bien consolante, à savoir qu'il y a toujours quelque bon sentiment caché au fond de tout cœur humain, même de celui qui paraît le plus endurci.

Un autre événement plus sérieux que celui-là s'accomplit dans la vallée deux jours après.

Un beau jour où le soleil d'avril faisait fondre à vue d'œil la neige qui recouvrait le sol, où l'eau coulant bruyamment des toits de bardeaux, emplissait les citernes, l'Évodie assise sur le *câchet*⁴² sommeillait dans une douce quiétude, tandis que Julien accoudé sur l'appui de la fenêtre, jetait des regards d'envie au dehors.

Soudain la porte s'ouvrit bruyamment et Sylvain fit invasion dans ce sanctuaire du repos en criant avec animation :

« Les *ruz* viennent *en bas les plans* ! »

Il faut savoir qu'à la Sagne on nomme *ruz* (ruisseaux) l'inondation périodique de la vallée, causée par la fonte rapide des neiges dans les gorges latérales des Quignets, de la Roche-des-Cros et de la Combe-des-Aulx.

Les torrents qui s'y forment se précipitent dans la vallée, se fraient violemment un passage sous la neige qu'ils soulèvent et emportent avec eux dans leur course vers les entonnoirs des Cœudres.

La plaine – les plans, comme on dit là-haut par opposition aux pentes des Crêtets – la plaine, naguère recouverte de son

⁴² Banc derrière le poêle.

tapis blanc, se trouve submergée sous une vaste nappe d'eau sombre sur laquelle s'essayent à naviguer, dans toutes sortes d'embarcations hétéroclites, les heureux gamins de la vallée.

« *Boûte-vé !* (regarde-donc !) disait Sylvain à son ami pendant que la mère de celui-ci, réveillée en sursaut, se renfonçait avec volupté dans son encoignure pour reprendre son somme interrompu, – *boute-vé !* les voilà qui arrivent ! »

Et il lui montrait un filet noir commençant à serpenter dans la plaine, à quelques cents pas du Crêt.

« Ça va être beau dans un moment ! »

Il faut voir le long de Miéville, les planches et le bois que l'eau amène, avec des fumiers tout entiers !

Mais la charrière des Charletets arrête tout ça à présent.

Et la lessive chez Ésaïe Vuille qui était pendue dans les prés ! il y avait de quoi crever de rire de la voir descendre sur la neige avec les crosses, la corde et tout le bataclan !

C'était la Félicité Vuille qui ne riait pas, elle ! Père au monde ! elle *te* faisait des *siclées* comme si on la saignait !

« Je crois bien ! dit avec compassion la veuve, réveillée au fond de sa retraite par le récit des infortunes de cette ménagère, à la place de qui elle se mettait en pensée. Je crois bien ! voir tout son linge s'en aller Dieu sait où !

– Oh ! vous comprenez qu'il n'était pas perdu ! répliqua en riant Sylvain, qui se tourna poliment du côté de l'Évodie. La Félicité a poussé son *homme* et ses deux garçons dans les *ruz* pour les faire courir après son linge. Il fallait voir la grimace qu'ils faisaient les trois en se promenant dans cette eau de neige ! Ils en avaient jusque sous les bras ! Tout de même, ils ont tout ramassé ! Il manquait bien quelques *pincettes*, mais, cours après !

– Il va de quoi *y donner le mal* ! dit Julien tout frissonnant à la seule pensée de ce bain glacé.

– Ouais ! fit Sylvain avec philosophie ; *c'est* des gens plus durs que ça, chez Ésaïe ! ils se sont *rechangés*, puis ils ont bu la *goutte* par là-dessus, et *pi voilà* !

Ayant voulu en appeler au témoignage de l'Évodie pour appuyer son dire au sujet de la robuste santé des « Ésaïe », Sylvain constata que la veuve, tranquilisée sur le sort de la lessive de la Félicité Vuille, avait paisiblement repris son somme, et il se remit avec Julien à considérer le ruisseau noir des *ruz* qui s'élargissait à vue d'œil.

Le petit convalescent soupirait en se sentant privé du plaisir d'aller jouir de près du spectacle de l'inondation, et portait envie à ceux de ses camarades qu'il voyait occupés à mettre à l'eau une étrange embarcation.

« Regarde-*voir* dit-il à Sylvain : ils ont fait un bateau ; comme ils vont s'amuser !

– Ouais ! pas tant ! répondit son ami avec une feinte indifférence. Il eût préféré accompagner les téméraires nautoniers, plutôt que d'assister de loin à leurs exploits ; mais le brave garçon n'eût pas voulu abandonner Julien pour aller jouir en égoïste d'un plaisir que le petit malade ne pouvait partager.

– Un beau bateau qu'ils ont fait là, ma parole ! une *pétrissoire*⁴³ clouée sur un *clédar*⁴⁴ ! Gage que le premier qui ira dedans va culbuter les quatre fers en l'air !

« Pan ! ça y est ! »

⁴³ Pétrin de boulanger.

⁴⁴ Barrière, porte à claire-voie.

Un jeune garçon avait en effet voulu s'embarquer dans la nacelle improvisée, qui, trop légère, mal équilibrée, et emportée par le courant, assez rapide en cet endroit, s'était brusquement couchée sur le flanc, jetant à l'eau la tête la première le novice et trop confiant marinier.

« Mon Dieu ! il va se *neyer* ! cria Julien avec angoisse.

– Ouais ! pas plus ! vois-tu les autres qui le repêchent avec un long pieu, » répliqua Sylvain sans s'émouvoir.

Le naufragé s'accrocha en désespéré à la perche de salut qu'on lui tendait, regagna la rive en barbotant, se secoua comme un chien mouillé et accourut à toutes jambes du côté du village.

« C'est le *pouissant* Semion, ma parole ! fit Sylvain en riant de bon cœur. *Damaidge bin*⁴⁵ que le bateau a chaviré ! le *boueube* est lourd comme un sac de clous ! »

L'Évodie avait languissamment ouvert un œil à la nouvelle du naufrage de Semion, mais en apprenant l'heureux résultat du sauvetage, elle trouva superflu de faire un second effort pour ouvrir l'autre, et referma le premier.

Le torrent des *ruz* s'enfla, entraînant des épaves de toute sorte jusqu'aux premiers *entonnoirs* des Cœudres, où elles tournoyaient quelque temps, puis reprenaient leur course, qui ne s'arrêtait qu'à la scierie, dont le toit seul émergeait au-dessus des eaux.

Deux jours après, il ne restait de l'inondation, aspirée par les déversoirs naturels qui la conduisent à la Noiraigue, que la large tranchée sombre qu'elle s'était frayée à travers la neige des *plans*.

⁴⁵ « Dommage bien, » signifiant dans le dialecte local : Il n'est pas étonnant que...

On se doute bien que la semaine de réclusion de Julien ne s'était pas passée sans lui amener aussi plus d'une visite de son maître.

Josué vint en effet voir son petit ami à trois ou quatre reprises ; mais à sa première visite il intrigua beaucoup l'enfant par ses manières étranges et embarrassées, et par sa précipitation à opérer sa retraite à l'arrivée de l'oncle Gédéon et de Madame l'ancienne, qui voulurent en vain le retenir.

La vérité est que Josué avait une peur affreuse qu'on ne recommençât à son endroit la cérémonie des remerciements, et qu'il préférerait renoncer au plaisir de jouir de la société de son élève favori, plutôt que d'en affronter une seconde édition.

Lui qui avait, sans sourciller, entendu siffler les balles autour de sa tête, il se sentait prêt à tourner honteusement le dos à la première décharge de compliments reçue à bout portant. Que voulez-vous ? on n'est pas parfait. Quand, à une seconde visite, Josué eut constaté qu'on le laissait en paix au sujet de ses mérites de médecin improvisé, il reprit son naturel et fit passer à son élève enchanté une heure des plus agréables, en lui racontant quelques scènes de l'histoire de France.

À ce propos, il se souvint de la promesse faite à Ulysse de lui prêter un ouvrage d'Agrippa d'Aubigné, et l'apporta le lendemain soir en venant à la veillée chez Gédéon avec Marianne.

Il y avait eu *plaid de justice* ce jour-là ; aussi, pendant qu'Ulysse et Julien, assis côte à côte, s'absorbaient dans la lecture de l'Histoire universelle d'Aubigné, les personnes « d'âge » s'entretinrent-elles d'une grave affaire entamée dans cette séance.

Il s'agissait d'une contravention à la défense récemment remise en vigueur de festiner aux baptêmes et aux enterrements.

Claude chez *Gliâme* (Guillaume) avait si peu tenu compte de la dite défense, qu'il avait commandé à *l'Aigle noir* un repas de gala dans toutes les règles, à l'occasion du baptême de son premier-né ; et, circonstance aggravante, il s'était permis de déclarer publiquement, au dire des témoins appelés, que ceux qui avaient rendu cette inique ordonnance étaient des *sâcrés constistes* (partisans du prince de Conti⁴⁶).

« L'enquête n'est pas finie ? demanda Josué à Gédéon qui venait d'exposer les faits.

– Non, il y a encore des témoins à entendre. Mais Claude s'est mis dans *des vilains draps* en ne sachant pas gouverner sa langue. Ce n'est pas comme ça qu'on parle des autorités constituées ! il l'apprendra à son dam ! ajouta M. le justicier avec une dignité sévère.

– Le pauvre Claude, intervint avec indulgence Madame l'ancienne, a perdu sa mère qu'il était tout petit, et Gliâme l'a laissé croître comme un poulain, sans lui tenir la bride.

– Ça c'est vrai, accorda Gédéon, et à l'heure qu'il est, le vieux Gliâme met encore son garçon à mal au lieu de le retenir. Par exemple, pas plus tard qu'aujourd'hui, est-ce qu'il ne dit pas à Claude, pendant le discours de M. le maire : « *I fâ long fieu !* (Il fait long feu !) » Et Claude qui lui répond : « *C'est qué le poi-tu de la lumîre est ptet !* (C'est que le trou de la lumière est petit !) » Est-ce qu'on peut endurer une pareille insolence ! Si on les condamne au tourniquet et à une grosse amende par-dessus le marché, ils n'auront que ce qu'ils méritent. »

⁴⁶ Cette épithète fut employée comme une injure dans notre pays, longtemps après que ce prince eût été débouté de ses prétentions.

M. l'ancien n'était pas aussi charitable que de coutume, ce dont Josué et sa sœur ne purent s'empêcher de faire intérieurement la remarque.

C'est qu'en cette occurrence, les coupables avaient attenté à la majesté du corps de la justice dont Gédéon faisait partie, et qu'il s'était senti personnellement blessé par le méchant jeu de mots du père et du fils.

Le meilleur d'entre nous a son côté vulnérable, que l'esprit du mal connaît à merveille et où il dirige ses coups les plus dangereux.

J'imagine que si le vieux Abraïri eût été présent, il n'eût pas manqué de demander en ce moment à Gédéon de lui lire un paragraphe de son recueil de maximes salutaires, à quoi Gédéon eût bien pu répondre assez aigrement – à moins que, supposition plus agréable à faire, cette insinuation ne l'eût ramené à son indulgence accoutumée.

Marianne qui prit la parole en ce moment, se garda bien de vouloir prêcher la charité chrétienne à M. l'ancien. Elle demanda gaiement à la société si l'on connaissait l'aventure arrivée la veille au soir à Henri-Auguste chez la Juliâne.

Personne ne sachant de quoi il était question :

« Vous savez, dit Marianne en continuant à tricoter une paire de bas pour son frère, vous savez qu'Henri-Auguste est le plus grand dormeur que la terre puisse porter ! il est toujours à *tauquer* ! c'est comme une maladie, le pauvre garçon ! on dit, je ne sais pas si c'est vrai, qu'il *tauque* à côté de la belle Adèle chez Aimé Matile, qu'il *fréquente* depuis huit ans !

« Il paraît que hier soir, en revenant des Cœudres, où il avait été à la veillée vers l'Adèle, il dormait tout le long de la route et ne se réveillait que quand il allait *s'encoubler* dans la neige des bords.

« David, le garçon chez Daniel Matile, qui revenait de Marmoud, l'a trouvé au bas du Coin, *abecqué*⁴⁷ sur un jalon qui s'était *engainé* sous son bras. Il dormait comme un tronc ! »

On rit beaucoup de l'aventure, et à propos d'Henri-Auguste chez la Juliâne, l'ancien Nicolet trouva l'occasion de se réhabiliter dans l'esprit de ses hôtes, en racontant quelques traits tout à l'avantage de ce dormeur incorrigible, et qui prouvaient que son esprit était parfois très éveillé et qu'il avait le cœur au bon endroit.

« Il est fort comme un ours, je ne connais que notre Ulysse qui soit *dans le cas* de le mettre sur le dos ! conclut-il en jetant un regard complaisant sur la carrure athlétique de son fils.

– Il n'y a pas à dire, reprit-il comme si une bouffée d'orgueil paternel lui montait au cerveau, mais en baissant la voix, lui – et il montra le jeune homme plongé dans sa lecture – lui et Henri-Auguste, ça ne fait-il pas deux grenadiers comme il n'y en a guère, dites, M. le régent ? »

La réponse de M. le régent pour n'être pas verbale, n'en fut pas moins catégorique ; le hochement significatif de sa tête et son regard admiratif satisfirent pleinement M. l'ancien.

« À propos d'Ulysse, est-ce qu'il a déjà pris des renards avec sa nouvelle trappe ? demanda Josué.

– Trois ! répondit Julien avec empressement. Le jeune garçon, arrivé au bas de la page avant son cousin, prêtait l'oreille à la conversation en attendant que le feuillet fût tourné. – Trois ! et le dernier, quand Ulysse l'a rapporté *depuis* les Quignets, était *si tellement* gelé, qu'il se tenait tout droit sur ses quatre pattes ! et le chien chez Auguste Benoît, vous savez bien la vieille Cybèle...

⁴⁷ Accroché.

– Ta ta ta ! fit l’oncle Gédéon, arrêtant net ce flux de renseignements, je ne sais pas ce que la vieille Cybèle a fait, mais ce que je sais pour sûr, c’est que de mon temps les petits garçons ne répondaient que quand on leur demandait quelque chose. »

Julien rougit jusqu’aux oreilles et baissa le nez sur son livre dont Ulysse tournait la page.

L’Évodie jeta à son frère un regard offensé, qui ne parut pas l’émouvoir le moins du monde, peut-être parce qu’en ce moment Madame l’ancienne adressait à son mari un clin d’œil approbateur.

D’ailleurs la physionomie du maître d’école disait clairement :

« Voilà une observation fort sensée et que j’aurais faite moi-même si personne ne s’en fût chargé.

– C’est dommage, dit tout à coup Ulysse faisant un effort pour prendre part à la conversation, dans le but évident de détourner l’attention de la société, c’est dommage que les renards s’y prennent vivants, dans ma trappe ! si j’avais bien tout *jau-blé*⁴⁸ !...

– Et comment fait-on pour les sortir et les exécuter ? demanda Josué.

– Oh ! voilà, ce n’est pas tant malaisé, mais pas bien agréable, tout de même. On ouvre la trappe quand on en a *enfilé* le bout dans un sac ; le renard saute dans le sac : alors, avec un *dordet*⁴⁹, vous comprenez !...

⁴⁸ Réfléchi.

⁴⁹ Gourdin.

– Pauvre bête ! on l’assomme à coups de bâton ! s’écria Marianne avec horreur.

– *Monté !* vous comprenez que si on pouvait faire autrement... ! Et puis, ces *pouètes*⁵⁰ bêtes n’ont pas tant pitié des poules, elles, quand elles en tiennent une ! Tout de même, pour vous faire plaisir, ajouta le jeune homme avec un effort de galanterie qui dut lui coûter beaucoup, car il devint cramoisi, je m’en vais *jaubler* s’il n’y aurait pas moyen... »

Monsieur et Madame l’ancienne considéraient avec complaisance leur fils et héritier, trouvant que décidément il *s’allurait*.

Quant à la réussite de ses études ultérieures sur le mode le plus confortable de faire passer les renards de vie à trépas, ils n’avaient pas la moindre inquiétude, car, ainsi que le fit remarquer tout bas Madame Nicolet à Marianne : « *Noûtre Ulysse est grô inventchnu !* » (Notre Ulysse est bien inventif !)

Pendant tout ce temps, Julien n’avait pas cessé de regarder son livre. Dire qu’il lisait, ce serait s’avancer beaucoup, attendu qu’il ne distinguait les caractères qu’au travers d’un brouillard. Le fait est qu’il avait les yeux pleins de larmes, et de larmes pas très nobles, car le sentiment qui les faisait naître entre ses paupières, en gonflant son cœur et serrant sa gorge, le sentiment de l’amour-propre froissé, n’est pas de nature bien avouable. Ces larmes-là, Julien cherchait à les cacher, non point par orgueil seulement, rendons-lui cette justice, mais parce que tout au fond de son cœur il avait honte de se laisser aller à ressentir de l’irritation contre son oncle.

Ce n’était pas la première fois que celui-ci lui avait adressé une réprimande, mais aujourd’hui la chose s’était passée par

⁵⁰ Laides.

devant témoins ! et quels témoins ! le maître qu'il aimait, dont il eût voulu toujours mériter les éloges ! et sa sœur, qu'est-ce qu'elle allait penser ?

« À quoi en es-tu ? dit Ulysse en se baissant et caressant de sa grande main les longs cheveux de Julien. Qu'est-ce que fait Bayard à présent ? »

Les affaires du bon chevalier en étaient au même point où Ulysse les avait laissées en tournant la page.

Julien ayant abandonné le héros sans peur et sans reproche blessé à Brescia, pour s'absorber fort peu héroïquement dans son chagrin d'enfant gâté.

Le grand cousin vit-il l'effort que faisait Julien pour renfoncer ses larmes, en avalant quelque chose comme une pilule démesurée ? Peut-être bien, mais il fit comme s'il n'avait rien vu et dit d'un air bonhomme, en se remettant à lire avec une affectation d'empressement :

« *Voyons-voir* si ce gaillard une fois guéri n'a pas flanqué une bonne râclée aux Espagnols et aux Milanais ! »

Pendant que la lecture des exploits du bon chevalier ramenait peu à peu le calme dans le cœur révolté de Julien, Josué qui, sans en avoir l'air, avait suivi sur les traits de son élève les phases de cette petite tempête, s'entretenait avec M. l'ancien de l'avenir de Sylvain Matthey.

« Ça fera un fameux paysan ! disait Gédéon en se frottant les mains, le garçon est fort et robuste, et ce n'est pas la peine qui lui fait peur ; il a appris *depuis* tout petit qu'on n'est pas au monde pour s'amuser.

« Avec ça il a du cœur et de la volonté ; je vous dis que ça fera un homme !

– J'en suis sûr, moi aussi, répondit Josué avec non moins de chaleur. Si mon peloton – je veux dire mon école – comptait

deux ou trois chefs de file de sa trempe, ça marcherait comme un seul homme, à la baguette !

« C'est dommage qu'il va avoir fini son temps !

« Mais voilà, reprit le maître d'école surprenant un regard de Julien qui devait attendre de nouveau le grand cousin, plus lent que lui à arriver au bas d'une page, voilà, il y a des recrues qui ne vont pas mal et qui commencent à emboîter le pas. Quand ceux-là auront appris à ne plus sortir de l'alignement, à ne plus se faire marcher sur les talons, et surtout à comprendre que c'est parce qu'on les aime qu'on leur dit : Garde à vous ! à l'école et à la maison, alors je n'aurai plus qu'à me croiser les bras et à regarder défiler mon monde comme à la parade ! »

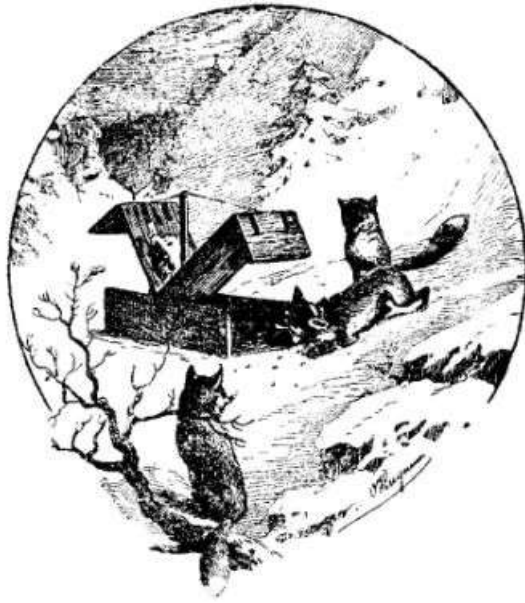
Julien baissait le nez en rougissant ; mais les deux larmes qui lui obscurcissaient la vue sortaient d'une source beaucoup plus pure que les premières et étaient accompagnées d'une honnête et sincère résolution.

Quand Josué et sa sœur furent partis après le *poussenion* de rigueur, l'Évodie, en aidant Madame l'ancienne à desservir la table, lui dit dans la cuisine avec un certain ressentiment :

« Tout également, Olympe, il y va un peu *rude*, Gédéon ! qu'est-ce qu'il avait fait de mal, mon pauvre Julien, de répondre ?...

– Écoute, Évodie, commençait avec feu, Madame l'ancienne qui ne permettait à personne de critiquer les actes de son seigneur et maître... »

On ne sut jamais la façon dont Madame Nicolet se proposait de fermer la bouche à sa belle-sœur attendu que l'arrivée de Julien, juché sur les épaules du grand Ulysse et suivi de Gédéon tout souriant, mit les deux dames d'accord pour se récrier sur l'imprudence rare de « ces hommes qui ne sont contents que quand ils risquent de casser bras et jambes à eux et aux autres ! »



XIII.

RETOUR INATTENDU.

PARMI les compagnons de pèlerinage avec lesquels nous faisons le voyage de la vie, autrement dit parmi les gens au milieu desquels nous vivons, il n'y en a jamais qu'un bien petit nombre qui nous intéressent réellement, auxquels nous soyons attachés par des liens d'affection véritable.

Quelques parents, quelques amis, voilà ce qu'en définitive, nous considérons comme notre prochain, ce prochain que, suivant la suprême loi de la charité évangélique, nous devons « aimer comme nous-mêmes ! »

Tout le reste de l'humanité nous est inconnu, indifférent ou antipathique.

Voilà pourquoi, sans doute, en racontant la présente histoire, j'ai donné dans le travers commun, en m'attardant complaisamment dans la société des personnages qui me sont le plus sympathiques, et j'ai laissé de côté certain vieux mendiant peu aimable, qui n'entend pas être négligé plus longtemps.

C'est bien là le train de la vie : nous avons beau n'éprouver aucune sympathie pour tel de nos voisins d'un commerce difficile, les circonstances nous obligent à entrer en relation avec lui, et bon gré mal gré, il nous faut subir sa société.

Laissant le lecteur faire là-dessus toutes les réflexions philosophiques que le sujet pourra lui suggérer, et qu'il ne lirait pas si je les faisais moi-même sur la présente page, je reviens à Olivier Sagne.

Le vieux mendiant arrivait ponctuellement chaque jeudi, vers l'heure du dîner, devant la petite maison des Chéseaux, cognant à la porte avec son gourdin, et récitant pour le principe sa formule invariable d'offres de balais, mais en réalité venant réclamer un repas qu'il n'était pas loin de considérer comme une redevance.

Au reste, le magister ne possédait pas le monopole exclusif des visites intéressées d'Olivier Sagne. Les six autres jours de la semaine, l'aimable personnage en favorisait à tour de rôle les quelques familles que sa longue expérience de quémandeur lui avait désignées comme étant d'humeur charitable et faciles à exploiter.

À la longue, il en était arrivé à se regarder de bonne foi comme leur créancier, et quand le dîner qu'il venait réclamer tardait à lui être servi, il grommelait avec impatience :

« *Est-cha qu'on ne ci va pas astoû dînâ ?* » (Est-ce qu'on ne va pas bientôt dîner, ici ?)

Étonnamment robuste pour son âge et en dépit de ses excès de boisson d'autrefois et de ceux qu'il s'accordait encore quand l'occasion s'en présentait, le vieillard poursuivait, hiver comme été, le cours de ses pérégrinations journalières, bravant toutes les intempéries, qui ne paraissaient avoir aucune prise sur ce vieux corps momifié et racorni.

Du quartier du « Coin » où il occupait une petite mesure délabrée, ressemblante image de sa propre personne, et dernier reste de son patrimoine, – les prairies, la forêt et la tourbière ayant été peu à peu converties en petits verres d'eau-de-vie de gentiane, – il s'en allait chaque matin frapper de porte en porte,

ses deux balais sous le bras et un gourdin noueux attaché au poignet par une lanière de cuir.

Supporté partout comme un mal inévitable, comme un rhumatisme invétéré dont on a pris son parti, il ne trouvait que chez l'ancien Nicolet et dans la petite maison du magister un accueil vraiment charitable.

Mais, obéissant à l'instinct pervers de sa nature, le hargneux vieillard abusait souvent, comme nous l'avons vu, de la patience de ses hôtes.

Il y avait bien vingt ans que cela durait, et il est si vrai que « l'habitude est une seconde nature » que la cantilène nasillarde d'Olivier Sagne offrant ses balais : « *Atchtâ-vo dé remasse !* » sa personne crasseuse et ses aigres répliques avaient fini par faire partie intégrante de l'existence journalière des habitants de la vallée.

On se fera donc aisément une idée de la rumeur produite un beau jour par cette surprenante nouvelle, qui se répandait tout le long de la Sagne, comme par l'inflammation d'une traînée de poudre, qu'Olivier Sagne n'avait paru ni sur le Crêt ni à Miéville.

Ses clients habituels étaient positivement mal à l'aise, comme s'il eût manqué quelque chose à leur bien-être ! On faisait à l'endroit du mendiant les conjectures les plus invraisemblables et les plus sinistres.

« Vous pouvez compter qu'Olivier s'a *neyé* dans sa *cuve*⁵¹, disait l'un.

– Ouais ! pas plus ! il n'aime pas assez l'eau ! répondait-on avec ensemble.

⁵¹ Citerne.

– Gage qu'on le trouve pendu à la cheminée, et qu'on verrait *ganguiller* ses jambes, si on allait *guigner* à la fenêtre de la cuisine !

– Quelle *iotaïse* !⁵² il a bu une roquille de *brantevin* de plus que sa mesure, et il est resté sur place !

Personne toutefois ne se hasarda à aller au logis du mendiant s'informer de ce qui lui était arrivé, tellement son humeur irascible et sa langue venimeuse tenaient les gens à distance.

C'était un jeudi : on n'était pas moins intrigué, dans la petite maison des Chéseaux, de l'absence inexplicable d'Olivier.

Avant la fin de la journée, le mystère était éclairci d'une façon inopinée pour Josué et sa sœur, et bientôt pour toute la commune.

Comme le magister sortait de l'école après quatre heures, il rejoignit au contour des Chéseaux une petite fille d'une dizaine d'années vêtue très pauvrement et qui lui était inconnue. Elle se dirigeait du côté de Miéville en regardant autour d'elle avec indécision.

« Elle n'est pas d'ici » se dit Josué en la dépassant.

Le regard d'intérêt compatissant qu'il avait jeté sur elle lui avait montré une figure amaigrie et pâle, aux grands yeux noirs pleins de tristesse, qui semblaient implorer la pitié.

« Cherches-tu quelqu'un ou quelque chose ? » lui dit Josué avec bonté, avant de s'engager dans le petit sentier qui conduisait à sa demeure.

Les lèvres de l'enfant tremblèrent ; elle eut peine à articuler d'une voix entrecoupée :

⁵² Niaiserie.

« On m'envoie chez le maître d'école... et je ne sais pas... »

Josué se baissa vivement pour la regarder de plus près :

« Dieu du ciel ! fit-il tout haletant ; on dirait... c'est moi qui suis le maître d'école. Qui est-ce qui t'envoie ? dis vite ! qui est-ce ? »

– C'est ma maman, répondit l'enfant, effrayée par l'agitation et les regards étincelants de cet homme, qui courbait sa grande taille pour mieux l'observer. C'est ma maman, et puis aussi mon grand-père Sagne, qui est malade. »

Josué se baissa encore davantage, embrassa la petite fille toute saisie et la prenant par la main, la poussa doucement dans le sentier en lui disant :

« Viens vite, enfant, tu nous expliqueras... ! il y a une bonne dame chez moi ! viens seulement ! »



« Marianne ! cria-t-il d'une voix éclatante en ouvrant la porte du corridor ; Marianne ! voilà sa fille ! » Cette présentation passablement énigmatique évoqua du fond de sa cuisine la

bonne Marianne, qui, tout ahurie, se mit à regarder alternativement la figure animée de son frère et l'enfant pâle qu'il poussait devant lui.

Mais Marianne ne perdait pas facilement la tête.

« Comment t'appelles-tu, ma petite ? demanda-t-elle en se penchant avec bonté vers la petite visiteuse inconnue que son frère lui amenait et la faisant entrer dans la chambre en la prenant par la main.

– Louise-Élisabeth, répondit l'enfant en faisant une drôle de petite révérence ; mais on me dit « Louise » ajouta-t-elle avec un regard confiant à l'adresse de Marianne, qui l'avait fait asseoir près du poêle et lui enlevait sans mot dire ses pauvres souliers éculés et tout trempés.

– Faut-il te donner mes *chauques* ?⁵³ dit Josué avec empressement. C'est la petite à la Cécile Sagne ! » glissa-t-il à l'oreille de sa sœur en déposant devant elle les dites *chauques*.

Marianne riait déjà à l'idée grotesque de son frère d'égarer les petits pieds qu'elle réchauffait entre ses mains, dans les vastes chaussures qu'il lui présentait avec la meilleure foi du monde ; mais en apprenant qui était la petite fille, elle reprit bien vite son sérieux.

Dans les conjonctures les plus critiques et les plus délicates, le sexe soi-disant faible déploie généralement des ressources inattendues : là où son seigneur et maître perd le sang-froid et commet bévues sur bévues, la femme conserve souvent la pleine possession de ses facultés et sauve la situation.

Marianne ne se répandit point en exclamations, mais après avoir embrassé avec tendresse la petite fille toute charmée, elle

⁵³ Sabots doublés de feutre.

alla opérer une reconnaissance parmi ses réserves de prévoyante ménagère.

Un moment après, la petite Louise, vêtue de pied en cap de nippes d'enfant que Marianne conservait soigneusement pour des occasions de ce genre, racontait à Josué que sa mère et elle étaient « revenues chez le grand-père, parce que tout là-bas, loin, bien loin, là où on ne parle pas comme à la Sagne, où on dit *krank* pour « malade, » vous savez bien, et *hunger* pour « faim, » son papa qui était toujours *krank* et qui avait de la peine à marcher, était mort, et son petit frère Karl aussi, parce qu'on n'avait pas de l'argent pour lui acheter du lait.

« Et alors, vous comprenez, ajouta la petite fille de son air pensif et triste, vous comprenez que ma maman avait bien l'ennui et elle m'a dit : – Nous voulons tâcher de nous en aller d'ici, pour retourner dans mon village et voir si le grand-père n'est pas mort, et si les bonnes gens qui m'aimaient ci-devant veulent encore m'aimer.

« Je pense que c'est vous, ces bonnes gens ! fit avec effusion l'enfant en regardant tour à tour de ses grands yeux profonds Josué et sa sœur qui l'écoutaient, les yeux pleins de larmes, et qui répondirent à cette candide remarque par une réponse aussi claire et expressive que peut l'être un affectueux baiser.

« Au moins, quand nous sommes arrivés hier soir chez le grand-père, après qu'on a eu marché bien des jours, reprit la petite Louise, au moins, ma maman qui était bien fatiguée, m'a dit de venir aujourd'hui chez M. le régent d'école, et je serais venue ce matin, mais ma maman était malade, et je ne voulais pas la laisser toute seule avec le grand-père, parce que – et l'enfant serra ses petits poings en fronçant ses noirs sourcils qui la faisaient ressembler à une vraie bohémienne, – parce qu'il n'est pas gentil, le grand-père ! il a grondé ma maman, mais je n'ai pas bien compris : il dit des mots que je n'ai jamais entendus !

« Alors je ne serais pas venue, vous comprenez, si le grand-père ne s'était pas mis à *tauquer*, et puis à ronfler, après qu'il a eu bu toute la bouteille de *brantevin* qu'il avait achetée avec le reste de notre argent. On avait encore une pièce de trois piécettes dans le *pion* de bas, mais il avait bien fallu les donner, va, à ce vieux... ! »

Marianne mit sa main sur la bouche de l'enfant, dont les yeux étincelaient, et lui dit doucement :

« Vois-tu, ma petite Louise, il ne faut pas oublier que c'est ton grand-papa, qu'il est vieux et bien pauvre et malheureux. »

La petite fille, avec la logique inflexible des enfants, allait peut-être lui répondre que sa maman, sans être aussi vieille que le grand-père, n'était ni moins pauvre ni moins malheureuse, et que cependant, elle ne ressemblait guère à ce « méchant vieillard, » mais Marianne coupa court à ce raisonnement irrévérencieux en disant à l'enfant :

« Nous allons vite voir ta pauvre maman et la soigner, puisqu'elle est malade. »

Et la prévoyante ménagère se mit à garnir de diverses provisions un grand panier à deux couvercles.

Josué n'avait rien dit, mais déjà prêt à partir, il se promenait avec agitation en attendant que la cargaison fût au complet.

Dans les tours et détours que le digne magister exécutait sur le plancher de la petite chambre, avec l'impatience d'un fauve emprisonné dans une cage trop étroite, il surprit le regard avide que la petite Louise attachait sur le contenu du panier.

Il se frotta furieusement le front :

« Elle meurt de faim, cette petite ! alla-t-il crier à sa sœur qui détachait de la cheminée un morceau de lard et un saucisson.

« Donne-lui vite quelque chose qu'elle mangera en route ! Je gage qu'elle n'a pas dîné ! N'est-ce pas que tu n'as pas dîné, petite ? »

Comme Marianne mettait en ce moment une belle tranche de pain bis dans la main de l'enfant, qui y pratiqua aussitôt une vaste brèche demi-circulaire, Josué dut se contenter pour toute réponse d'un signe de tête négatif : mais ce geste expressif et le coup de dents qui l'accompagnaient avaient bien leur éloquence.

Les couvercles du panier ayant été dûment assujettis au moyen d'une ficelle, et Marianne ayant lesté la poche de la petite Louise d'une poignée de quartiers de pommes séchées, au grand ravissement de l'enfant, qui ne s'était jamais vue à pareille fête, on se mit enfin en route.

Aussi bien Josué ne tenait plus en place.

Marianne n'était pas sans inquiétude au sujet de l'entrevue qui allait avoir lieu : son frère saurait-il se contenir, dans le cas probable où Olivier Sagne, réveillé de son lourd sommeil d'ivrogne, se livrerait envers sa fille à des récriminations acerbes ?

Josué cheminait silencieusement à côté de la petite fille qui trottnait en grignotant entre sa sœur et lui.

Les regards inquisiteurs que Marianne dirigeait à la dérobée de son côté ne lui échappèrent pas ; il comprit ce qui se passait en elle.

« Petite, dit-il en se penchant vers l'enfant, quand ils furent arrivés sur le Crêt, où plus d'un œil curieux les dévisageait de derrière les vitres ou du seuil des portes, – petite, si tu allais en avant, dire à ta maman que nous arrivons, elle serait joliment contente !

– C’est vrai ! » répondit l’enfant, l’œil brillant à l’idée du soulagement que cette annonce de bonne nouvelle allait apporter à sa mère.

Elle renfonça prestement dans sa poche les deux ou trois quartiers de pommes qu’elle venait d’en tirer, et partit en courant, non sans avoir fait à Marianne et à son frère un gentil signe d’adieu.

Josué se rapprocha de sa sœur.

« Dieu est bon de l’avoir ramenée, dit-il à voix basse : et je lui en ai trop d’obligation pour ne pas m’observer vis-à-vis du père. Sois tranquille, Marianne.

– C’est que, vois-tu, Josué, répondit Marianne que la promesse de son frère ne rassurait pas complètement, tu sais comme il est, le pauvre Olivier ; il n’y a pas de patience d’ange qui y tienne, quand il est dans ses mauvais moments !

– À présent, fit gravement Josué, ce n’est pas la même chose : à présent *qu’elle* est là, je ferai tout au monde pour endurer les propos d’Olivier. »

Le magister évitait de prononcer le nom de celle qui lui avait été si chère, mais il articulait le pronom *elle* d’une façon caressante et respectueuse à la fois.

Il y avait aussi une nuance de respect dans le regard affectueux que Marianne attachait sur son frère, tandis qu’il parlait.

Jamais les traits de ce frère adoré ne lui avaient paru si beaux ni si mâles ; son œil souvent voilé de tristesse, brillait d’un éclat inaccoutumé ; il tenait la tête plus droite et marchait d’un pas élastique.

Évidemment il avait hâte d’arriver et oubliait de régler comme à l’ordinaire son pas sur celui de sa sœur.

Le grand Ulysse qui les vit passer du seuil de son écurie où il allait *gouverner* ses bêtes, s'en aperçut bien, car quelques instants plus tard, il dit en soupant :

« Je *m'étonne* où M. le régent allait *si tellement* fort avec sa sœur ? elle ne pouvait pas *avondre* de le suivre !

« Pourtant, on n'aurait pas dit, à sa mine... »

Cette fois, la réticence était tout à fait involontaire, Madame l'ancienne ayant coupé la parole à son fils pour demander avec vivacité :

« Quel air avait-il ? et la Marianne ?

– Oh ! bien, voilà, je n'y ai rien vu *d'extraordinaire* ; mais, *qué ! depuis* l'écurie... et puis ils allaient, je vous dis, comme des *prend-tout* du côté du Coin. »

Là-dessus, Madame l'ancienne avait eu un tout petit mouvement d'impatience contre le sexe fort en général si peu clairvoyant de sa nature, et l'avait exprimé en disant avec un sourire de compassion : « Voilà bien les hommes ! M. le régent et sa sœur allaient voir *après* Olivier Sagne qui n'a pas mis le nez dehors, aujourd'hui ; ce n'est pas bien malaisé à *deviner*. » À quoi Ulysse avait répondu, comme frappé d'un trait de lumière : « Ah ! c'est pour ça qu'elle portait ce *pouissant* panier ! »

On s'étonnera sans doute de ce que M. l'ancien n'avait pas placé son mot dans la conversation ; c'est que M. l'ancien n'était pas de retour de la foire de la Chaux-de-Fonds, où il avait été vendre une génisse et faire accommoder sa perruque chez Pierre Sandoz.

La maison délabrée du vieil Olivier, image frappante de son propriétaire, s'accroupissait à l'extrémité du Coin, avec sa *ra-*

*mée*⁵⁴ éventrée et pourrie, ses volets tristement accrochés à un gond unique, ses croisées où des paquets de chiffons tenaient la place des vitres brisées. Du couvercle à bascule de la cheminée, il ne restait depuis longtemps que la moitié, en sorte que la pluie et la neige pouvaient aussi librement y entrer que la fumée en sortir.

Les bardeaux de la toiture n'ayant plus été renouvelés depuis un temps immémorial, étaient soudés entre eux par une sorte de terreau noirâtre où s'épanouissait en été toute une folle végétation de chiendent, d'herbe à robert⁵⁵ et de joubarbe.

À coup sûr, un artiste se fût pâmé d'aise en face de cette mesure en ruine ; mais les amateurs de pittoresque étant excessivement rares au village, la pauvre vieille demeure ne comptait pas plus d'admirateurs que son propriétaire, et on ne la connaissait guère que sous le nom de la *beudge*⁵⁶ à Olivier.

Josué et Marianne, en arrivant près de la maison, s'attendaient à trouver la petite Louise les guettant avec impatience sur le seuil de la porte, après s'être acquittée de son message.

Leur attente fut trompée : la porte restée entrebâillée indiquait bien le passage de l'enfant, et c'était le seul indice de vie qu'on pût remarquer à l'extérieur de cette triste demeure, mais sans doute la petite fille était restée auprès de sa mère et lui faisait avec feu la description de l'accueil qu'elle avait reçu.

Josué, qui avait considérablement modéré son allure à mesure qu'il s'approchait du but de la course, paraissait inquiet et

⁵⁴ Cloison de planches terminant la façade sous le pignon.

⁵⁵ *Géranium robertin*.

⁵⁶ Littéralement « bouge » ; mais « beudge » dans le dialecte local signifie « écurie. »

hésitant. Il laissa sa sœur le précéder dans l'étroit corridor où la terre battue tenait lieu de parquet.

« On n'entend rien ! dit Marianne à voix basse, et s'arrêtant pour prêter l'oreille au milieu d'une cuisine enfumée et misérable, dont un filet de lumière blafarde descendant de la cheminée ne parvenait pas à dissiper l'obscurité.

« La petite doit pourtant être là ! » ajouta-t-elle, sans pouvoir réprimer un frisson, dû peut-être autant à une terreur vague qui l'envahissait, qu'au froid glacial régnant dans ce sombre bouge.

Josué, sans répondre, chercha à tâtons la porte de la chambre ; quand sa main en rencontra le loquet, il écouta un instant avant de le soulever.

« Rien ! chuchota-t-il en se tournant vers sa sœur. Qu'est-ce que cela veut dire ? »

Il heurta doucement, puis plus fort, et son appel n'obtenant point de réponse, il ouvrit enfin la porte avec précaution.

Une odeur infecte, nauséabonde, cette odeur des chambres où l'air n'est jamais renouvelé, remplissait la pièce où Josué pénétra suivi de sa sœur.

Quand leurs yeux se furent accoutumés à la demi-obscurité qui régnait dans ce taudis, grâce aux chiffons qui garnissaient l'unique croisée, ils devinèrent, dans la masse sombre et informe qui occupait un angle de la pièce, un grabat près duquel était agenouillée la petite Louise. L'enfant ne faisait aucun mouvement, n'émettait aucun son. Il y avait dans cette immobilité et ce silence absolus quelque chose de si étrange, que Marianne et Josué s'approchèrent vivement et se baissèrent ensemble vers la misérable couche.

L'enfant s'était brusquement retournée vers les visiteurs en se sentant touchée à l'épaule. Mais ce n'était pas son pâle visage,

tourné vers eux avec une expression inquiète, que le frère et la sœur considéraient avec cette fixité et ce saisissement : c'était la figure bien autrement pâle qui reposait sur le grabat, dans cette calme sérénité qui n'appartient pas à la terre !

La majesté de la mort avait effacé de ce beau visage l'empreinte des tortures morales et physiques endurées par la pauvre femme dans le cours de son pèlerinage terrestre. Un sourire calme et confiant entrouvrait ses lèvres nacrées, et ses yeux à demi clos semblaient suivre encore l'enfant qui serrait sa main glacée dans la sienne.

« Elle dort ! chuchota la petite Louise en posant un doigt sur ses lèvres ; – mais comme elle a froid ! » Josué se redressa en étouffant un gémissement, pendant que sa sœur, la figure baignée de larmes, détachait doucement la main de l'enfant de celle de la morte.

« Pourquoi est-ce que vous pleurez, bonne dame ? demanda naïvement la petite fille à Marianne qui l'avait assise sur ses genoux. C'est drôle ! Quand je suis venue dire à ma chère maman que vous et le bon maître d'école vous m'aviez donné ces beaux habits, et du pain et des *schnetz*, et que vous veniez la guérir et lui apporter toutes sortes de bonnes choses, elle a aussi un petit peu pleuré en m'embrassant, puis elle a dit : – Ma petite Louise, à présent je peux dormir tranquille ! puis elle a parlé du bon Dieu, mais je n'ai pas bien compris et elle s'est endormie en soufflant bien fort, comme cela : – et la pauvre petite répéta innocemment le dernier soupir de sa mère ! »

Le maître d'école, les bras croisés, la tête penchée sur sa poitrine, écoutait ce récit touchant et naïf.

Son cœur se gonflait d'amertume à la pensée que ce moment du revoir qu'il avait ardemment désiré durant des années, auquel il avait cru parvenir d'une façon si inattendue, n'était après tout qu'une cruelle ironie de la destinée !

Mais en contemplant la sereine expression du visage de la morte, l'apaisement se fit dans son cœur : le chrétien vainquit l'homme et il put dire en lui-même, en toute sincérité, cette parole si difficile à prononcer au temps de l'épreuve :

« Ta volonté est bonne, agréable et parfaite ! » Deux larmes coulèrent lentement sur la mâle figure du magister ; sans prendre la peine de les essuyer, il se rapprocha de Marianne qui, avec des précautions toutes maternelles, préparait la petite orpheline à comprendre et accepter la triste vérité.

En ce moment un cri guttural et qui n'avait rien d'humain partit d'une alcôve, qu'un rideau en loques masquait au fond de la chambre.

« C'est le grand-père ! dit l'enfant avec détresse en se serrant contre Marianne. Il va réveiller maman !

– Il faut voir ce qu'il a ! » dit Josué à voix basse à sa sœur, en se dirigeant vers l'alcôve avec une répugnance manifeste.

La nuit qui commençait à tomber lui permit à peine de distinguer, quand il eut tiré le rideau, la forme indécise du vieillard se démenant sur une paillasse sordide, en poussant des gémissements et des cris inarticulés.

« Où avez-vous mal, Olivier ? »

Josué n'obtint aucune réponse, pas même la malédiction qu'avec la connaissance qu'il avait du vieux mendiant, il s'était préparé à recevoir. Les plaintes et les cris continuèrent avec la même intensité.

Ne pouvant se rendre compte de l'état d'Olivier sans le secours d'une lumière, Josué se mit en quête d'un briquet à feu et d'un *crésu*, lampe de fer qui ne manquait dans aucune maison du village. Olivier lui-même, malgré son dénuement, devait posséder ces deux objets de première nécessité, qu'on plaçait ordi-

nairement dans un enfoncement de la cheminée, à portée de la main.

Mais il fallait que le vieux mendiant eût comme la pie la manie des cachettes mystérieuses, car les recherches de Josué, dirigées dans tous les recoins imaginables, demeuraient infructueuses.

Au milieu de l'obscurité maintenant complète, les gémissements lugubres qu'Olivier poussait sans interruption avaient un caractère effrayant. Glacée de terreur, la petite Louise sanglotait en se serrant convulsivement contre Marianne.

Prompte comme toujours à prendre une décision, celle-ci, emportant l'enfant dans ses bras, rejoignit Josué dans la cuisine, où l'inutilité de ses tâtonnements commençait à lui faire perdre patience.

« Je vais vite porter la petite chez la Lydie Monnier ; c'est la maison la plus proche, dit rapidement Marianne. Je reviendrai avec un briquet et une lampe, et Sylvain Matthey viendra bien nous donner un coup de main. »

Assis auprès du corps insensible de la femme à laquelle il eût voulu consacrer sa vie, Josué, la tête plongée dans ses mains, s'absorbait dans ses souvenirs douloureux.

Tout entier à ce triste passé que son esprit évoquait malgré lui, et à la douleur qui venait d'y mettre comme un sceau suprême, le magister finit par ne plus entendre les plaintes d'Olivier que vaguement et comme une rumeur lointaine.

Pourquoi s'éveille-t-il brusquement de sa rêverie pénible ? c'est que la mélodie plaintive qui l'accompagnait vient de cesser dans l'alcôve.

Josué lève la tête, prête l'oreille un instant, et n'entendant plus que la respiration embarrassée du vieillard, reprend sa première position et se replonge dans ses pensées.

« Oui, Dieu fait bien ce qu'il fait, se disait le pauvre homme en soupirant. *Elle* est bien heureuse à présent, et nous aurons soin de la petite ! Pauvre Cécile ! quelle vie aurait-elle eu avec un père comme Olivier ? Est-ce qu'elle aurait seulement voulu, à présent, si je lui avais dit... ? »

Sans formuler le reste de sa pensée, Josué poussa un nouveau soupir.

« Cette petite Louise, reprit-il en lui-même, comme je vais l'aimer en souvenir *d'elle* ! et elle nous aimera aussi, j'espère, autant que nous l'aimerons, Marianne et moi. Il faudra bien que le vieux... »

Il s'interrompit pour écouter, croyant avoir entendu craquer le plancher sous un pas furtif.

« Des souris ou des fouines ! fit-il en haussant les épaules ; cette bicoque en est pleine ! »

Un cri sauvage poussé tout près de lui le fit tressaillir, et comme il se détournait vivement, il reçut sur la tête un coup violemment asséné qui le fit tomber sans connaissance sur le plancher. Quelques minutes plus tard, les pas de Marianne et de Sylvain se faisaient entendre dans la cuisine. À leur entrée dans la chambre, la lumière de la lanterne portée par le jeune garçon leur montra Josué étendu sur le parquet dans une flaque de sang, et en apparence privé de vie.

Marianne poussa une exclamation d'angoisse et se jeta auprès de son frère pour étancher le sang qui coulait de son front.

« C'est le vieux Sagne qui a fait le coup ! s'écria Sylvain avec colère, en déposant sa lanterne près de Marianne et regardant de tous côtés pour découvrir l'auteur de ce lâche attentat.

« Vieille canaille ! va ! voyez-vous ça ? et il poussa du pied les débris d'une cruche de grès épars sur le plancher.

– Va vite chercher de l’eau ou de la neige, lui dit rapidement Marianne qui avait déjà repris son empire sur elle-même.

– Mais si le vieux brigand allait vous tomber dessus, *pendant ! attendez-voir !* et Sylvain, reprenant la lanterne, pénétra résolument dans l’alcôve.

Elle ne contenait que l’amas sordide de haillons qui formait le grabat du mendiant.

– Il a décampé ! dit le jeune garçon après avoir exploré avec sa lanterne tous les recoins du réduit.

« À présent je cours chercher de l’eau ! » ajouta-t-il en rendant la lumière à Marianne et jetant un regard de sollicitude sur la figure pâle et insensible de son maître.

Sylvain était un garçon de ressource : malgré l’obscurité, et sans connaître les êtres du logis, il eut l’adresse de mettre la main sur le baquet malpropre où le mendiant avait sa provision d’eau de citerne, et l’apporta prestement à Marianne.

Sans prononcer un mot, celle-ci lava la plaie béante qui déchirait le front de Josué. La fraîcheur de l’eau ranima sur le champ le magister. À la joie inexprimable de sa sœur, il ouvrit les yeux et promena autour de lui des regards étonnés, en poussant un long soupir.

« Qu’est-ce que j’ai eu ? » dit-il faiblement.

Mais la vue du lit sur lequel était étendu le cadavre de la fille d’Olivier lui fit aussitôt recouvrer la mémoire. Son regard se dirigea du côté de l’alcôve.

Sylvain, accroupi auprès de son maître, et secondant Marianne de son mieux, suivit la direction de ce regard.

« Il a filé, ce vieux chenapan, dit le jeune garçon avec ressentiment ; mais on le retrouvera bien, va ! et la justice va lui

faire son compte. Si on le pend, je veux aller tout exprès à Valangin voir ça ! »

Le maître d'école se releva sur un coude ; il reprenait insensiblement ses forces.

« Écoutez, fit-il avec fermeté ; je n'ai ni vu ni entendu celui qui m'a frappé. Je ne veux pas qu'on parle de ceci ! Marianne et toi, Sylvain, vous allez me promettre... »

Mais Sylvain qui n'avait pas la moindre intention de rien promettre, ayant au contraire la volonté bien arrêtée de tout raconter à M. l'ancien et justicier Gédéon Nicolet, saisit cet instant pour s'esquiver, sous prétexte d'aller quérir un cordial.

« M. le régent est bien trop bon, à la fin, avec cette vermine ! grommelait le brave Sylvain en sortant de la maison. Il n'a qu'à croire que je veux tenir ma langue ! Rien de ça ! Des êtres comme cet Olivier Sagne, qui vous assomment quand on *y* vient faire du bien, c'est pourtant des bêtes *plus pires* que les loups ! ça ne vaut que la corde pour les pendre, ma parole ! »

Comme le jeune garçon tournait le coin de la maison et prenait sa course du côté de celle de sa tante, il crut voir une masse noire remuer sous un appentis en ruine.

« Gage que c'est cette vieille *gaille*⁵⁷ d'Olivier Sagne, qui se cache à *r'un* coin pour faire encore un mauvais coup ! » se dit Sylvain en s'arrêtant pour sonder du regard l'ombre du réduit.

Mais la nuit était sombre ; il eut beau s'approcher prudemment du coin noir où il avait cru surprendre un mouvement, y lancer deux ou trois boules de neige, et finalement détacher par acquit de conscience un grand coup de pied dans les planches pourries de l'appentis, rien ne bougea.

⁵⁷ Haillon.

« Paraît que je *m'avais* trompé ! » dit-il en s'éloignant comme à regret : il ne put néanmoins s'empêcher de tourner la tête plus d'une fois d'un air méfiant, avant de reprendre sa course.

Quand il revint, peu après, il amenait sa mère avec lui, et en passant devant l'apprentis écroulé, il se prépara à le sonder résolument au moyen d'un gros gourdin dont il s'était armé à cette intention.

« Qu'est-ce que tu vas *essaper*⁵⁸ par là ? lui dit sa mère, surprise de le voir rester en arrière.

– J'ai idée que le vieux gueux se cache par là-dessous ; attends-*voir* que je le dénêche ! gronda Sylvain entre ses dents.

« Viens seulement ! lui dit sa mère avec autorité, en le tirant par le bras. S'il est là, laisse-le tranquille ! À quoi est-ce que cela servirait, je te demande, si tu attrapais un mauvais coup comme M. Convers ? D'ailleurs, ajouta l'Augustine Matthey avec une diplomatie toute féminine, en voyant que son fils n'obéissait qu'à regret à l'injonction maternelle, d'ailleurs qui te dit qu'Olivier n'est pas plutôt caché quelque part dans la maison, pour revenir tout doucement... ?

– Allons vite ! dit Sylvain, frappé de la valeur de cet argument ; et il s'empressa de pénétrer dans le corridor en brandissant son gourdin d'une façon belliqueuse.

Le cordial apporté par la mère de Sylvain n'était autre que de l'eau-de-vie de gentiane. Josué, maintenant assis sur un escabeau, et soutenu par sa sœur, ne se décida à avaler quelques gouttes de cette liqueur mélangée d'eau, que sur les sollicitations de Marianne et d'Augustine Matthey, et s'en trouva bien.

⁵⁸ Remuer, fourgonner.

« À présent, M. le régent, dit celle-ci avec décision, ce n'est pas le tout : si vous pouvez marcher jusque chez nous, il faut venir vous coucher ; il est sûr que vous devez avoir les *étours* après une secousse comme ça ! »

Marianne approuva vivement cette idée.

Le pansement qu'elle avait fait avec son mouchoir était insuffisant ; le sang suintait à travers ce bandage provisoire.

Comme Josué, sans refuser positivement l'offre cordiale de la veuve, jetait dans la direction du grabat où reposait la morte, un regard de douloureux regret, la mère de Sylvain ajouta doucement :

« *Monté !* voyez-vous, M. le régent, vous ne lui pouvez plus rien, à la pauvre Cécile ! Mais soyez tranquille : on l'ensevelira comme une chrétienne ; l'Euphrasie chez Tite Jacot ne demeure pas bien loin ; elle m'aidera, et on *veillera* le corps. »



Josué se leva en soupirant, aidé par Marianne et la mère de Sylvain, et tandis que le jeune garçon les précédait avec sa lanterne et son gourdin, en sondant les ténèbres de regards méfiants, le magister adressa un regard d'adieu à la blanche et serene figure qu'ils laissaient seule dans cette misérable demeure.

XIV.

LE « POUISSANT SEMION » SE DISTINGUE.

ON peut se représenter l'émoi que causa le lendemain dans toute la vallée le bruit des tragiques incidents de la nuit, et l'indignation générale excitée par l'agression dont le maître d'école avait été la victime.

On a vu comment Sylvain Matthey avait évité de s'engager à garder le silence sur ce dernier fait.

Josué, affaibli par l'effort qu'il avait dû faire pour gagner la maison des deux veuves, n'avait pas songé à réclamer une nouvelle promesse à cet égard. Il eût bien compris, d'ailleurs, que le secret était impossible à garder, car comment eût-on pu, sans fausser la vérité, expliquer la cause qui le mettait dans l'impossibilité de donner ses leçons et même de regagner son domicile ?

Le magister, en proie à une fièvre ardente, fut plusieurs jours entre la vie et la mort, dans la maison des deux veuves, d'où l'on n'avait pas osé le transporter chez lui.

L'ébranlement moral qu'avaient fait éprouver à Josué le retour inattendu et la mort si frappante de Cécile Veuve contri-

buait peut-être autant que la blessure qu'il avait reçue à entretenir cet état alarmant.

Le praticien du Locle, M. Othenin-Girard, qui professait la plus haute estime pour le caractère de Josué, tout en considérant les croyances religieuses de celui-ci comme une de ces innocentes faiblesses dont les esprits les plus distingués ne sont pas exempts, luttait avec toute sa science contre le mal et s'irritait de voir la fièvre persister, alors que la blessure du front était cicatrisée.

« Du diantre si j'y comprends plus rien ! s'écriait-il un jour avec une impatience rageuse en ne constatant aucune amélioration dans l'état de son malade.

« Toujours une fièvre de cheval, du délire, le diable et son train ! Par exemple, est-ce que le cerveau... ? »

Il se tut, tellement le visage de Marianne exprimait d'angoisse et d'épouvante, et se hâta de prescrire une potion calmante dont il sortit les éléments d'une des vastes poches de son habit.

Le malade, qui ne reconnaissait personne, ne cessait de rouler sa tête endolorie sur l'oreiller, en articulant d'une voix saccadée des paroles incohérentes, où l'on ne pouvait saisir que les noms d'Olivier, de sa fille et de la petite orpheline.

Celle-ci recueillie par le frère et la sœur, à qui elle s'était déjà attachée avec ardeur, après la première explosion de son chagrin, en apprenant que sa mère était morte, assistait de son mieux Marianne dans les soins à donner au malade, et plus d'une fois la douce voix de l'enfant avait paru produire plus d'effet sur l'esprit agité du magister que tous les médicaments du docteur.

Marianne fit part de cette circonstance au praticien qui, après avoir d'abord haussé les épaules avec une incrédulité manifeste, finit par dire brusquement :

« Où diantre l'avez-vous fourrée, cette bambine ? pourquoi est-ce qu'elle n'est pas là, alors, si son caquetage vaut mieux que les drogues de la Faculté ?

– Sylvain Matthey l'a menée en visite vers Julien Perret ; la pauvre petite a besoin de se distraire.

– Est-ce que le *rousse* est revenu, lui ? » c'est ainsi que M. Othenin-Girard nommait Sylvain, suivant l'irrévérencieuse habitude qu'il avait de donner des surnoms aux gens.

Marianne ayant répondu affirmativement à sa question, il l'envoya dire à Sylvain d'aller chercher l'enfant.

« Des idées de femme ! grommelait-il en se promenant les mains derrière le dos. Tout de même, je serais curieux de voir ça ! »

Le sceptique docteur dut pourtant se rendre à l'évidence, quand la petite fille étant arrivée sur la pointe du pied, et étant allée poser sa tête d'une manière caressante à côté de celle du malade, il surprit un éclair d'intelligence dans les yeux hagards du magister, et put voir le mouvement pénible et machinal de sa tête s'arrêter insensiblement.

« Dis-lui donc quelque chose, petite ! dit le gros praticien en adoucissant la brusquerie et la rudesse habituelles de sa voix.

– Papa Josué ! appela doucement l'enfant ; et voyant Marianne remuer la potion dans une tasse, elle ajouta : – Veux-tu que je te donne ton remède ? »

Si les lèvres du malade ne s'ouvrirent pas et n'émirent aucun son, en revanche, ses yeux se fermèrent et se rouvrirent avec un regard si expressif, que le docteur lui-même dut reconnaître dans ce clin d'œil une réponse affirmative.

« Magnétisme animal ! » dit-il entre ses dents, tout en aidant à Marianne à soulever le malade pour que la petite fille pût lui faire avaler le breuvage.

Quelques instants plus tard, Josué dormait d'un sommeil paisible et bienfaisant qui dura toute une journée. À son réveil, bien que sa faiblesse fût extrême, il était en pleine possession de toutes ses facultés.

Le jour commençait à baisser ; Marianne, harassée de fatigue, dormait dans un fauteuil au chevet de son frère.

Josué souleva avec peine sa main droite et la passa lentement sur son front, en cherchant à rassembler ses souvenirs confus ; pourquoi était-il couché dans cette chambre inconnue ? pourquoi était-il si faible que son bras lui semblait de plomb ?

L'effort pénible et infructueux que fit son cerveau endolori pour résoudre cette énigme le fit retomber dans une nouvelle somnolence. Quand il en sortit, la pièce était faiblement éclairée par la lumière d'une veilleuse.

En voyant la petite Louise pelotonnée sur les genoux de sa mère adoptive et lui chuchotant à l'oreille quelque gentil propos, Josué recouvra subitement la mémoire.

Ses souvenirs revenant en foule, l'assaillirent avec une telle violence, qu'il en éprouva un ébranlement douloureux, et ne put réprimer un gémissement.

Si faible que fut cette plainte, Marianne l'entendit et se leva précipitamment : son regard inquiet rencontra à sa grande joie celui de son frère où brillaient l'intelligence et l'affection.

« Comment te sens-tu, Josué ? dit-elle à voix basse en embrassant le front du malade entouré d'un bandage.

– Pas bien fort, mais sans douleurs ! répondit Josué d'une voix faible qui ne démentait pas ses paroles. Donne-moi la petite, veux-tu ?

Il l'embrassa longuement pendant qu'elle lui caressait la joue.

– Veux-tu, Louise, dit-il, me laisser un petit moment seul avec maman Marianne ? »

L'enfant se laissa docilement glisser du lit sur le plancher et sortit sur la pointe du pied.

Marianne s'assit auprès de son frère et l'interrogea du regard. Elle s'attendait à ce qu'il s'informât d'Olivier Sagne. Il le fit mais d'une façon indirecte.

« Est-ce que nous pourrions garder *sa* petite ? dit-il à voix basse et en fermant les yeux. Est-ce *qu'il* ne la réclamera pas, lui ?

– Personne ne nous la prendra ; tranquillise-toi, Josué, elle n'a plus que nous !

Le magister releva vivement ses paupières :

– Il est... ?

– Oui, il est mort ! on ne sait pas comment c'est arrivé, si c'est un accident ou bien s'il a voulu se détruire : on l'a trouvé, deux jours après, noyé dans sa citerne !

Josué soupira profondément et dit tout bas :

– Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ! »

La convalescence du magister fut lente ; aussi le digne docteur du Locle qui lui continuait ses visites, s'opposait à ce qu'il regagnât son logis avant d'avoir complètement recouvré ses forces. Comme Josué insistait un jour pour retourner chez lui et reprendre ses leçons, M. Othenin-Girard s'écria avec un emportement trop violent pour n'être pas feint :

« Quelle diantre de race que ces Sagnards ! est-ce qu'on veut me laisser quelque chose à faire et à dire, à la fin des fins ? Voilà un maître d'école qui m'a coupé l'herbe sous les pieds, il y

a quelques semaines, en guérissant à ma barbe un de mes patients ! ensuite voilà une petite sorcière de gamine qui s'en mêle aussi en pratiquant je ne sais quelles machinations magnétiques sur le dit régent d'école ! et à présent ils en croient savoir plus que nous autres disciples d'Esculape, et ils se regimbent, et ils n'en veulent faire qu'à leur tête ! Allez-y, parbleu ! à votre école ! décampez ! je m'en lave les mains ! seulement, quand vous aurez attrapé une bonne petite fièvre cérébrale, bien conditionnée, qu'on ne vienne pas me courir après ! du diantre si je fais un pas, si je prescris une drogue pour guérir une tête de mulet pareille !

– Oui, Josué, M. le docteur a raison, appuya Marianne avec empressement ; tu n'es pas assez fort pour *recommencer* l'école.

– En attendant, mes écoliers perdent leur temps, gémit le magister en laissant aller sa tête fatiguée contre le dossier de son vieux fauteuil de cuir, apporté des Chéseaux par le grand Ulysse.

– Peuh ! la belle affaire ! répliqua le praticien d'un ton peu flatteur pour l'instruction primaire en général.

« Les gaillards ne perdent rien du tout : ils y gagnent un pot de bon sang ! Quand le chat est loin, les souris dansent ! et elles ont diantrement raison !

« Que diantre ! vous autres gardes-suisses, est-ce que vous faisiez la grimace au commandement de « Rompez les rangs ! » ou seulement à celui de « En place, repos ! » ?

Josué sourit tristement et dit en fermant les yeux :

– Tant mieux si *mes enfants* s'amuse ! j'espère pourtant qu'il y en a quelques-uns qui sont fâchés de me savoir invalide.

– N'ayez peur, *Msieu* le régent ! vous pouvez compter sur les trois-quarts et demi, ma parole ! »

C'était Sylvain Matthey qui s'annonçait ainsi, en entrant avec Julien Perret et la petite Louise, celle-ci sautillant comme une chevrette entre les deux amis. Ils venaient sans doute de faire quelque partie de plaisir, à voir leurs joues rouges et leurs yeux brillants.

Pendant que Julien allait avec empressement serrer la grande main blanche et un peu amaigrie de son maître, et que la petite fille embrassait tendrement son « papa Josué, » le gros docteur qui avait grommelé contre l'invasion de cette « marmaille » était attiré dans un coin par Sylvain.

Celui-ci n'avait jamais péché par excès de timidité, aussi affronta-t-il très bravement le regard bourru du médecin, sans doute parce qu'il savait fort bien qu'un excellent cœur battait sous cette rude enveloppe.

Le jeune garçon lui parla tout bas à l'oreille.

La communication fit bondir le gros homme.

« Ah ! ça, fichu *rousseau*, fit-il entre haut et bas, tu as cru que je permettrais ça, moi qui ai flanqué à la porte le ministre, et le justicier Nicolet, et toute une séquelle du diantre, pas plus tard qu'hier ? Rien de ça ! pas de visite ! toi, parce que tu es de la maison, et l'autre aux cheveux « filasse » parce que le magister l'a *quasi* ressuscité avec sa poudre, encore passe ! Mais si les autres ont le malheur de mettre le nez ici, je te les empoigne par le fond de leurs culottes et je te les... »

Ici, l'apostrophe véhémence de M. Othenin-Girard fut coupée net. Cet effronté de Sylvain Matthey venait d'ouvrir toute grande la porte de la chambre par où pénétra tout un peloton d'enfants grands et petits, garçons et filles, marchant sur la pointe du pied ! En un clin d'œil la chambre fut envahie, et le pauvre docteur abasourdi, refoulé jusque derrière le fauteuil de Josué, d'où il roulait de gros yeux furibonds, en fut réduit à maugréer en attendant les événements.

Il n'attendit pas longtemps : Josué qui s'était redressé dans son fauteuil et promenait un regard attendri sur ses écoliers, allait leur adresser la parole pour les remercier de leur visite, quand le *pouissant* Semion, rouge comme une pivoine, sortit du groupe et prit si évidemment une pose d'orateur, – pas très académique, il est vrai, faute d'habitude, – que son maître fort intrigué, se tut pour l'écouter.

« Monsieur et notre vénéré maître, commença le gros garçon d'une voix étranglée, quand les Israélites conduits par, par... »

Personne ne sut jamais ce que les Israélites pouvaient bien avoir à faire là-dedans, ni par quelle habile transition Siméon Jacot se proposait de relier le pays de Canaan à la vallée de la Sagne, à moins que ce ne fût par la similitude des prénoms du maître d'école et du conducteur des Hébreux.

Le fait est qu'après avoir bredouillé une suite de mots parfaitement inintelligibles, l'orateur infortuné, tout couvert d'une sueur d'angoisse, s'arrêta court.

Josué ne se permit pas de sourire ; il vint charitablement en aide au pauvre Semion en lui disant avec bienveillance :

« Je vois ce que c'est, mon garçon, tu veux dire que tes camarades et toi vous êtes contents de me voir bientôt guéri, n'est-ce pas ?

– Justement, *Msieu* le régent, dit Semion avec un gros soupir de soulagement. Ça serait venu à la fin de mon *compliment*, si je n'étais pas resté *cotte* !⁵⁹ Mais, *mado* ! il y avait des trop grands mots pour moi, là-dedans, avec toutes sortes de machines ; les murailles de Jéricho, puis le soleil et la lune qui s'arrêtent... ! »

⁵⁹ Resté court.

Voyant que tout le monde avait la figure épanouie, même le gros docteur, et qu'on écoutait son simple langage avec plus d'intérêt que le fameux compliment raté, Semion s'enhardit, et faisant un geste demi-circulaire du côté de ses condisciples, il poursuivit avec bonhomie :

« Ils auraient récité le compliment bien mieux que moi, eux tous, s'ils avaient voulu ! Julien Perret n'aurait pas *cotté*, lui ! ni Sylvain Matthey, ni le petit Blaise Perrenoud, *p't-être* !

– Alors ? dit Josué d'un ton interrogatif et avec un sourire d'encouragement.

– Ah ! voilà ! poursuivit l'orateur en se grattant la nuque. On a dit : Qui est-ce qui veut réciter le compliment ? Il y en a qui ont crié : Julien Perret ! Alors Sylvain Matthey a *fait* comme ça... »

Ici, l'ami Sylvain voulut faire taire Semion en lui bourrant les côtes d'un grand coup de coude.

Semion para avec son propre coude, se tira de côté et reprit tranquillement le fil de son discours.

« ... Sylvain Matthey *a fait* comme ça : – Gage que ça ferait *rude* plaisir à M. le régent si c'était un des plus pires de l'école qui récite le compliment, un de ceux qui *y* ont fait voir du pays, un pas grand'chose, quoi !

« Alors moi, vous comprenez !... Le geste expressif du brave Semion enfonçant sa tête dans ses épaules en faisant une mine contrite, était si franchement comique, qu'il y eut un rire étouffé parmi les écoliers, et que les auditeurs plus âgés ne purent eux-mêmes réprimer un sourire.

« Eh bien, oui ! continua Semion en relevant la tête, avec une véritable noblesse d'expression sur sa figure joufflue, alors, j'ai dit : Pour sûr, la corvée me tombe dessus ! c'est bien mon *dam* !

– Bravo ! cria le docteur.

Marianne avait les yeux pleins de larmes.

Josué, lui, s'inclina avec un vrai respect en disant :

– C'est bien, Siméon !

– Quand je dis « corvée, » reprit l'orateur, que cette approbation venant de si haut lieu mettait en verve, vous comprenez que c'est à cause de cette longue histoire de compliment qu'il fallait me fourrer dans la tête, et que *Msieu* le maître-bourgeois nous avait fait. Ça porte au monde peur comme c'est malaisé à apprendre ! Pourtant j'y étais venu ! *qué* toi, Sylvain ?

Sylvain, pris ainsi à témoin, affirma solennellement que « cinq minutes avant, Semion savait le compliment sur le bout de la langue ! » – sur quoi le magister répéta qu'il tenait le compliment pour récité et n'en avait pas moins d'obligation à Semion pour la peine qu'il s'était donnée « bien qu'il eût mangé le mot d'ordre » ajouta Josué en souriant.

Il se leva là-dessus pour donner une cordiale poignée de main à l'orateur, qui reçut cette marque d'estime en rougissant de plaisir, et disant avec sentiment :

« Il y avait encore quelque chose que je voulais vous dire, *Msieu* le régent, quelque chose qui n'était pas dans le compliment. C'est que je voudrais bien être aussi petit que Blaise Perrenoud pour aller encore longtemps à votre école et me conduire un peu mieux ! Mais *mado* ! c'est fini à présent ! c'est mon dernier hiver ! et le *pouissant* Semion, sincèrement désolé d'être parvenu au terme de sa carrière d'écolier, promena un regard mélancolique sur sa massive personne.

– À présent, intervint le gros docteur avec une douceur tout à fait en dehors de ses habitudes, c'est le moment de vous en aller, enfants ! *Quand l'est bon, l'est pru* ! (Quand c'est bon, c'est assez !) Vous n'avez qu'à aller dire à la maison que votre visite a

fait plus de bien à M. le régent que toutes les drogues du médecin du Locle, et que c'est moi qui l'ai dit ! »

Et le brave homme ajouta en aparté : « Du diantre si ce n'est pas la pure vérité ! »

De fait, la visite des écoliers, tramée, il faut le dire, par Sylvain et son ami, eut une si heureuse influence sur l'état moral de Josué, que sa convalescence marcha dès lors à grands pas.

La neige avait disparu du fond de la vallée et ne se montrait plus que sur l'arête des Rochers-Brons, des Pradières et des Covirons, quand le magister, muni comme il le disait en souriant, d'une libération en bonne et due forme de son chirurgien-major, prit congé, par une belle matinée de mai, de la maison du Coin et de ses habitants.

Ceux-ci le voyaient partir avec un véritable regret. « Comme ça va être triste, à présent, par chez nous ! soupira l'infirme en serrant avec affection la main de Josué et de sa sœur et caressant les boucles noires de la petite Louise.

– Il est sûr que la maison va être terriblement vide ! ajouta la mère de Sylvain. Et cette petite, qu'est-ce qu'on va faire sans elle ? »

Sylvain était du même avis que sa mère et sa tante à en juger par sa mine abattue.

Il s'était chargé du grand panier de Marianne et donnait la main à la petite orpheline, qui, avec l'ingratitude inconsciente de son âge, gambadait de ravissement à la perspective des plaisirs variés qu'elle se promettait de ce changement de domicile.

Si l'esprit des enfants est très impressionnable, s'ils ressentent vivement les joies et les peines de la vie, en revanche, leurs impressions sont étonnamment passagères.

Dans la joyeuse et pétulante jeune fille qui sautillait gaie-ment au milieu de ses nouveaux amis, on eût à peine reconnu

l'enfant mélancolique qui venait, quelques jours auparavant, implorer l'assistance du magister et de sa sœur. Elle avait cependant bien pleuré sa mère, mais était-il surprenant que son chagrin se fût rapidement endormi au milieu de l'heureuse existence qu'elle menait maintenant, après la vie misérable et errante qu'elle avait connue jusque-là ?

La tendre mère qu'elle avait perdue, elle l'avait retrouvée dans la personne de Marianne qui, comprenant bien que la mourante avait confié son enfant, comme un legs précieux à Josué et à sa sœur, remplissait avec bonheur envers la petite fille tous les devoirs d'une mère.

Il y avait quinze jours que Josué et Marianne avaient franchi en dix minutes la distance qui sépare les Chéseaux du Coin. Le même trajet, accompli ce jour-là en sens inverse, dura près d'une demi-heure, grâce aux stations nombreuses qu'il fallut faire devant la plupart des maisons du Crêt, pour répondre aux félicitations cordiales que chacun tenait à présenter à M. le régent au sujet de son heureux rétablissement.

La curiosité entraînait peut-être bien pour une certaine part dans cet empressement à se trouver sur le passage de Josué. On voulait constater si la blessure de son front était visible « si M. le régent portait la marque de ce *casroûd*⁶⁰ d'Olivier Sagne. »

Le fait ne put être vérifié d'une façon bien certaine, attendu que la main du magister, en soulevant son tricorne pour saluer, gêna fort les dites observations. Aussi émit-on sur ce point douteux les assertions les plus contradictoires. Par exemple, tout le monde fut d'accord sur un autre point : on trouva généralement que si M. le régent avait encore un peu « pauvre mine, il avait l'air joliment moins renfermé qu'avant toutes ces histoires ! »

⁶⁰ Coquin.

Il est certain que la physionomie du magister respirait une douce sérénité, expression qu'elle n'avait pas revêtue de longtemps. C'est qu'elle reflétait l'état de son cœur rempli de gratitude envers la Providence, qu'il remerciait mentalement pour l'intérêt affectueux que chacun lui témoignait, pour la vie qu'il sentait renaître en lui à l'air vivifiant du printemps, pour le don précieux, surtout, de cette enfant, image de la femme aimée qu'il n'avait retrouvée que pour la perdre irrévocablement.

Il fallait que la télégraphie mystérieuse dont j'ai parlé plus haut eût renseigné toute la population sur l'heure exacte où le magister quitterait le Coin pour réintégrer sa demeure, pour qu'il y eût tant de monde à l'attendre au passage, par cette belle matinée de printemps, où le travail des labours ou des *airaisons* comme on disait à la Sagne, devait réclamer tous les bras.

En manière de contenance, sans doute, et pour se sentir à portée, on *tournait les courtils*, ce qui dans le français montagnard signifie labourer les jardins, et quand un enfant placé en vedette signalait l'approche de la petite caravane en venant crier en sourdine : – *Dépatchê-vo ! lé vetzi qu'arreuvent !* (Dépêchez-vous ! les voici qui arrivent !) on plantait là bêche, pioche et trident pour se trouver, comme par le plus grand des hasards, sur le passage de Josué.

Quelqu'un qui n'y mit pas tant de diplomatie, ce fut Tite Jacot, le père du *pouissant* Semion, un brave homme, à qui les mauvaises langues faisaient un grief de « n'avoir pas inventé la poudre ! » reproche aussi injuste au propre qu'au figuré, attendu que ce n'était pas la faute de Tite Jacot s'il était venu au monde après Berthold Schwarz, Roger Bacon et autres inventeurs plus ou moins apocryphes de la dite substance, et qu'il prouvait par la bonne tenue de sa maison et de ses terres qu'il était loin d'être une tête sans cervelle.

Le digne homme avait déclaré qu'on n'irait pas à *la char-rue* avant que M. le régent eût passé, et mettant de côté son sar-

rau de triège noir tout frotté, il avait arboré pour la circonstance son habit des grands jours et sa perruque.

Josué put le voir de loin, installé sur le pont de grange de sa maison, d'où flanqué de ses deux fils, il guettait l'arrivée du magister.

Les congratulations de Tite Jacot eussent peut-être été formulées dans un langage plus choisi s'il eût été homme « à inventer la poudre, » mais à coup sûr elles n'auraient pu être plus sincères et plus cordiales, et il n'y avait absolument rien à redire à l'éloquente poignée de main qui les accompagna, et dont Marianne, la petite orpheline et Sylvain eurent leur part.

Quant au *pouissant* Semion et à son frère Onésime, un gros gaillard à qui le surnom de son cadet eût encore mieux convenu qu'à celui-ci, ils appuyèrent les compliments paternels d'un « moi de même aussi » bien senti et d'un serrement de main qui n'avait rien à envier à celui du père Jacot.

Le digne homme eût bien voulu faire entrer « M. le régent et sa compagnie » pour leur offrir « un morceau sur le pouce. »

« Bien obligé, M. Jacot ! répondit à cette cordiale invitation Josué, qui avait hâte de revoir son chez-lui. Ce sera pour une autre fois ! Il est temps que je rentre au quartier. »

Le sens tout militaire qu'avait ici le mot « quartier » étant inconnu de Tite Jacot, la réponse du magister lui donna sur-le-champ ce problème intéressant à résoudre :

« À quel quartier appartient l'*hotaulta* des Chéseaux ? au Crêt ou à Miéville, puisqu'elle est isolée entre les deux ? »

La préoccupation où le plongea l'étude d'une question aussi délicate, permit à « M. le régent et à sa compagnie » de s'éloigner sans être pressés davantage d'accepter l'invitation.

Il va sans dire que Julien Perret était aux aguets pour le compte de toute la famille, et qu'à son premier signal on vit ap-

paraître comme par enchantement l'ancien Nicolet et le grand Ulysse, sortant du fond de la grange, pendant que Madame l'ancienne accourait de sa cuisine, suivie de la paisible Évodie.

Julien, tout rougissant, présenta à son maître un bouquet embaumé de bois-gentil en fleurs, cueilli à son intention dans la gorge des Quignets.

« Comme ça fait plaisir de vous voir tout remonté ! disait en même temps M. l'ancien se faisant l'organe des sentiments de toute la famille.

– Oh ! pour ça, oui ! appuya sa femme en serrant à la fois la main de Josué et celle de Marianne.

« A-t-on pourtant été en peine de vous ! et ce dragon de médecin qui ne voulait laisser approcher personne, pas même M. le ministre ! et pire que ça ! qui avait donné *les mots* à ce marmouset de Sylvain, pour qu'il ferme la porte au nez des gens ! »

Là-dessus, Madame l'ancienne menaça du doigt l'incorruptible cerbère du médecin, à qui cette menace parut si peu redoutable, qu'il sourit à la ronde sans la moindre vergogne.

Puis il y eut un copieux échange de solides poignées de mains accompagnées d'invitations réitérées de Gédéon et de sa femme à passer le plus tôt possible la veillée tous ensemble.

Ulysse déclara en secouant la main de Josué « qu'on avait eu *rude peur* pour M. le régent, parce que... Et que si une couple de peaux de renards pouvait lui faire plaisir... ! »

Quant à l'Évodie, le compliment qu'elle avait longuement médité ne vit jamais le jour, attendu qu'au moment où elle ouvrait la bouche pour le formuler, Julien s'écria :

« Voilà les *tatouillards* qui arrivent ! »

Une douzaine de robustes chevaux de labour, dont six étaient montés par des jeunes gens vêtus de sarraux de grosse toile bise et coiffés de bonnets de laine, s'avançaient d'un pas nonchalant et fatigué.

Hommes et chevaux, loués pour la saison des labours, arrivaient de la Montagne des Bois et du Val de Tavannes. On appelait ces auxiliaires les *tatouillards*.

L'approche d'un de ces cavaliers se détachant du groupe avec ses deux chevaux pour se présenter à l'ancien qui l'avait engagé, permit à Josué de prendre congé et de poursuivre son chemin.

Un quart d'heure plus tard, Sylvain Matthey disait à ses amis d'un ton qui voulait être gai, mais qui cachait mal son émotion :

« À vous revoir ! bien de la santé ! » et s'enfuyait à la hâte sous prétexte qu'on l'attendait chez M. l'ancien pour *airer*⁶¹.



⁶¹ Labourer.

XV.

OU L'ON PASSE UNE REVUE GÉNÉRALE.

PÈRE au monde ! comme tout pousse ! regardez-moi *voir* ces *sapelots*⁶², comme ils sont sortis de misère ! Il n'y a rien longtemps qu'ils n'étaient pas plus hauts que ça ! les vaches étaient toujours à y ronger le *coucheron*⁶³. Tiens-voir, Évodie : cette belle *fie*⁶⁴, là, à côté de la *chote*⁶⁵ ; je l'ai mesurée dans le temps avec Julien, l'année où il a eu le *group* ; lui et la *fie* étaient *approchant* de la même grandeur ! À présent, va te promener ! ton garçon a une belle *estature*, mais il a eu beau grandir et grossir, quand les *sapai* se mettent à pousser, il n'y a plus moyen *d'avondre* ⁶⁶.

⁶² Petit sapin.

⁶³ Le faîte.

⁶⁴ Sapin rouge.

⁶⁵ Grand sapin servant d'abri.

⁶⁶ De suivre.

– Hélas ! oui, Gédéon ; quand je pense qu’il y a déjà dix ans que M. le régent a guéri mon Julien, et qu’Olivier Sagne s’est *neyé* dans sa *cuve* après son mauvais coup, ça ne nous fait pas jeunes ! voilà Sylvain Matthey qui a 23 ans et mon Julien 22 ; des hommes *quasi* comme votre Ulysse ! et la petite Louise Veuve, quelle belle fille à présent ! dommage qu’elle n’a rien !

– Comment rien ! tais-toi voir, Évodie ! est-ce que ce n’est rien pour une jeunesse que d’avoir de l’esprit, de l’*escient*, avec une figure de petite reine, une bonne santé et *un bel* humeur, ce qui vaut encore mieux ? est-ce que ce n’est rien que d’être une telle bénédiction pour Josué et la Marianne qu’on ne dit plus à leur maison *l’hotaulta des Chéseaux*, mais *le Château d’amour* ? »

Notez que cette verte réplique, ce n’était pas M. le justicier et ancien d’église Gédéon Nicolet qui venait de la faire, bien qu’elle fût l’expression exacte de sa pensée.

Elle était sortie tout d’un jet des lèvres ou plutôt du cœur de Madame l’ancienne.

Elle était un peu vieillie, Madame l’ancienne, un peu plus ridée que l’hiver où nous avons fait sa connaissance ; ses bandeaux de cheveux étaient aussi épais qu’alors, mais maintenant d’un beau blanc de crème. Dame ! c’est qu’en dix ans, cet infatigable vieillard à qui les artistes et les poètes donnent de si grandes ailes et une faux si menaçante, a vite fait d’imprimer ses doigts osseux sur un visage humain pour y tracer des sillons ineffaçables ! Mais qu’importe la décrépitude de l’enveloppe quand le cœur reste jeune, chaud et généreux ! Le Temps avait eu beau faire : ses doigts glacés n’avaient pu pénétrer sous l’épiderme de Madame l’ancienne : son âme était invulnérable aux attaques de l’implacable vieillard. Et M. l’ancien, donc ! je vous défie de le trouver aujourd’hui plus vieux qu’il y a dix ans, au physique aussi bien qu’au moral. Toujours osseux, sec et maigre ; mais sa peau parcheminée ne collait pas plus à ses tempes qu’autrefois, son nez aquilin n’était pas plus tranchant

ni son menton carré plus accusé. Sa grande taille ne s'était pas affaissée, et il gravissait sans effort les sentiers du pâturage communal – autrement dit du « Commun de la Sagne » – par ce beau matin d'été où nous le retrouvons en compagnie de sa femme et de sa sœur.

Celles-ci, par exemple, avouaient volontiers qu'elles avaient « le souffle plus court » que Gédéon, et s'arrêtaient souvent pour reprendre haleine, en s'asseyant sur une roche ou un vieux tronc de sapin.

C'est dans une de ces stations que Gédéon avait fait remarquer à ses compagnes la croissance rapide des sapins, et que de ceux-ci la conversation s'était portée sur les jeunes gens qui leur tenaient au cœur à tous les trois.

L'Évodie Perret à qui les années n'avaient pas donné la vivacité qui lui manquait jadis, et qui, au contraire, était toujours plus lente de corps et d'esprit, avait secoué doucement la tête à la virulente sortie de sa belle-sœur, et après avoir ruminé longuement sa réponse, dans une position aussi confortable qu'on peut l'avoir sur une roche raboteuse, elle dit avec calme :

– C'est quelque chose, c'est sûr, d'être jeune, *intrigante*⁶⁷, pas *maladiste* ; de *bonne commande*, de savoir se retourner ; ça ne gâte rien de n'être pas *pouète*⁶⁸ et grêlée, mais tout de même, au jour d'aujourd'hui, les filles qui n'ont que ça pour se mettre en ménage... ! »

Et l'Évodie termina sa phrase par une grimace significative qui rida outrageusement la peau flasque de ses joues.

⁶⁷ Intrigant, en langage local, signifie être actif, industriel.

⁶⁸ Laide.

En attendant que les deux dames fussent reposées, Gédéon arpentait le fin gazon du pâturage, déjà tondu de près par le bétail, car on était en juillet ; il aspirait avec une jouissance évidente l'âcre senteur des sapins et penchait parfois la tête pour distinguer au milieu du tintement argentin des clochettes des vaches, la sonnerie de son propre troupeau.

« Bon, bon ! disait le digne homme à demi-voix et avec satisfaction. Nos bêtes sont au Bois-vert ; on entend le gros *potet* de la Motelée⁶⁹. C'est leur coin ! Les bêtes sont comme les gens : elles ont leurs habitudes. Jamais de la vie on ne les a vues aller dans la Combe de Miéville ni au Plan-aux-Fayes ; toujours au Bois-vert ou à la Rocheta. Les *morilleurs* sont la même chose ! Notre Ulysse, par exemple... »

Il interrompit son monologue pour observer un groupe de personnes qui montaient au-dessous de lui et disparaissaient par moments derrière les sapins, puis il revint vers Madame l'ancienne et l'Évodie qui poursuivaient leur discussion avec une grande animation, car la vivacité des répliques de Madame Nicolet avait fini par aiguillonner son apathique belle-sœur et lui délier la langue.

« Voilà Josué et son monde qui arrivent, » dit Gédéon la mine tout épanouie.

Cette annonce coupa court au dialogue animé des deux dames, qui se levèrent aussitôt pour secouer les plis de leurs robes, car – détail que j'ai eu tort d'omettre – elles et M. l'ancien étaient en toilette des grands jours.

Et pourtant on était au milieu de la semaine et en pleines fenaïsons, mais quand les milices sont convoquées pour une revue générale, quand M. le major Bovet s'en vient tout exprès de

⁶⁹ Tachetée.

là-bas » c'est-à-dire du Vignoble, pour les inspecter, j'imagine que la circonstance est assez majeure pour engager toute la population valide à quitter le fond de la vallée et à se rendre endimanchée sur la « place d'armes, » au sommet du Commun, afin d'assister à ce spectacle guerrier.

En temps ordinaire, ce large plateau était le rendez-vous favori de tous les chevaux du pâturage, qui s'y livraient entre leurs repas à des courses échevelées, sous l'œil paternel d'un vieux « communier, » simple d'esprit, préposé à leur garde.

Mais aujourd'hui, éparpillés sur les premières pentes de la Rocheta, les infortunés coursiers paissaient sans appétit, et levaient souvent la tête pour regarder de loin, avec des hennissements courroucés, la foule bigarrée et bruyante qui avait envahi leur domaine.

Chaque maison du village et de ses environs avait fourni son contingent militaire ou civil à ce joyeux rassemblement.

Pères et mères, frères et sœurs, dans leurs plus beaux atours, étaient venus admirer la tournure martiale de ceux des membres de la famille qui portaient l'uniforme, et les évolutions compliquées qu'allaient exécuter les trois compagnies de la mairie de la Sagne.

Au moment où M. l'ancien Nicolet et Josué Convers, celui-ci non pas vieilli, mais rajeuni de dix ans, et plus droit que jamais, débouchaient sur la place d'armes en compagnie de leurs dames, un roulement de tambours appelait sur les rangs les miliciens mêlés aux curieux. Il fallut un certain temps pour débrouiller cette cohue. On échangeait encore quelque gai propos, une poignée de main avant d'obéir à l'appel du tambour et aux signaux impatients de *l'esponton*⁷⁰ brandi par les officiers. Peu

⁷⁰ Demi-pique portée par les officiers jusqu'au milieu du XVIII^e siècle.

à peu, cependant, tout le monde y mettant de la bonne volonté, on finit par séparer l'élément civil de l'élément militaire, et à ranger sur une longue ligne ondulée, en face de la foule des spectateurs, deux à trois cents miliciens coiffés de tricornes plus ou moins défraîchis, vêtus d'uniformes présentant tous les tons du bleu, avec des revers de tous les rouges imaginables et des gilets de cette dernière couleur ; seules, les grandes guêtres blanches recouvrant le genou, offraient à l'œil une nuance à peu près uniforme.

Par-ci, par-là, un milicien peu pressé, le tricorne de travers, traînant la crosse de son mousquet sur le gazon, cherchait son rang et échangeait au passage quelques lazzis avec les camarades.

« Voyons, voyons, est-ce qu'on arrive ? lui criait un officier se promenant devant le front.

– On y va, M. le lieutenant ; *padié* ! on a tout le temps : ceux des Entre-deux-Monts qui ne sont pas encore là ! et *pi*, on ne voit que le beau ! »

Le lieutenant, un voisin, un parent, souriait avec indulgence, et les soldats riaient de bon cœur. M. le major Bovet n'était pas encore présent, on en prenait à son aise. D'ailleurs, à cette époque, les choses se passaient un peu en famille dans les compagnies des communes de la principauté, non encore soumises à un règlement uniforme et strict.

Si le costume rappelait celui de certains régiments prussiens, l'ordre et la discipline étaient loin d'être aussi rigoureusement observés par nos miliciens, que par les géants de l'armée modèle du roi-soldat Frédéric-Guillaume I, et celui-ci fût entré dans une de ses plus violentes colères, s'il eût inspecté en personne ses mousquetaires sagnards.

Notre ami Josué, lui-même, qui avait pourtant le caractère infiniment plus bienveillant et mieux fait que son souverain, ne parvenait pas à cacher son impatience et sa désapprobation.

« Il aurait fait beau voir, dit-il enfin à M. l'ancien qui goûtait à ce spectacle un plaisir sans mélange, et ne perdait pas de l'œil son fils qui n'était rien moins que porte-drapeau, – il aurait fait beau voir qu'on se fût permis de lanterner d'une pareille façon dans notre régiment, avec le colonel de Planta et le capitaine de Gélieu !

« Il aurait été joliment passé par les verges, celui qui eût seulement osé lever la langue pour raisonner à un commandement. Et cet alignement ! a-t-on jamais vu... ! Voilà trois petits hommes en tête, sur l'aile droite, puis un grand, un court, puis deux ou trois longues perches ! et c'est en queue de la compagnie qu'on a placé le plus grand gaillard de la bande, un escogriffe qui a la tête de plus que vous et moi, M. le justicier !

– Bah ! bah ! répliqua Gédéon avec bonhomie ; si on était à Versailles au lieu d'être sur le *Commun* de la Sagne, à la bonne heure ! Pour quant à ce qui est de la place des hommes dans le rang, il y a autre chose à considérer que la taille, M. le régent ; il y a la préséance ! ajouta M. le justicier avec une grande dignité.

Par exemple, est-ce qu'il serait naturel et convenable de mettre en tête des trois compagnies, par la belle raison qu'il est haut sur jambes, cet escogriffe de Moïse Huguenin ? un rien-dutout, un soûlard, un non-communier qui n'a rien à voir dans nos affaires et qui est valet chez le greffier ! Alors, poursuivit le digne homme en s'animant, alors il faudrait qu'Henri Auguste chez le greffier, parce qu'il a un demi-pied de moins que le valet de son père, soit mis tout à la queue, avec David chez le maître-bourgeois Richard, qui est gouverneur de commune ! »

L'arrivée de M. le major Bovet au grand trot de son cheval dispensa Josué Convers de répondre comme il l'eût voulu à cette étrange argumentation.

Il se contenta de hausser légèrement les épaules d'une façon qui signifiait clairement : « Ce que c'est pourtant que de n'être jamais sorti de son endroit ! »

Pendant ce dialogue, un autre s'échangeait à deux pas entre Madame l'ancienne et Marianne Convers.

« Est-ce que vous voyez notre Ulysse ? disait la première avec un orgueil fort excusable. Le voilà qui salue M. le major avec son drapeau ! Vous savez : on l'a nommé porte-enseigne, il y a trois semaines. Il nous a fallu avoir les tailleurs en journée *quasi* une semaine, pour lui faire un uniforme tout battant neuf, en même temps que ses habits de noce.

– C'est bientôt qu'il va se marier ? demanda avec un intérêt affectueux Marianne, au bras de laquelle s'appuyait une belle grande jeune fille aux yeux noirs et brillants, dans laquelle on eût difficilement reconnu la petite Louise Veuve qui, dix ans auparavant, venait implorer la charité du magister et de sa sœur.

– Le mois qui vient, répondit Madame l'ancienne d'un ton de satisfaction évident, quand on aura caché les avoines ; et avec le chaud qu'il fait, ça n'ira pas longtemps !

– C'est une bonne fille, la Mélanie Vuille, observa Louise Veuve ; on dit qu'elle a bien soin de son grand-père.

– Tu peux compter ! fit chaleureusement Madame Nicolet. C'est comme j'ai dit à Gédéon, quand notre Ulysse a commencé à la fréquenter. Ne mettons pas les bâtons dans les roues ! elle n'a pas grand chose ; il y en a des plus belles, mais des meilleures, non ! *Qué toi, Évodie ?* » (N'est-ce pas, Évodie ?)

La veuve qui, au lieu de prêter l'oreille à la conversation, suivait d'un œil mélancolique le major et les officiers parcourant le front de la petite armée, se tourna languissamment du côté de sa belle-sœur :

« Tu disais, Olympe ?

– Je te demandais si la Mélanie chez André ne fera pas une bonne femme pour notre Ulysse.

– Oh ! ça c'est sûr ! répondit l'Évodie sans grand enthousiasme. Elle est vaillante, il n'y a pas à dire ; mais pour un bon parti, on ne peut pas dire que c'est un bon parti. Votre Ulysse n'aurait eu qu'à choisir !

Madame l'ancienne eut un mouvement d'impatience.

– Eh bien ! m'est avis qu'il l'a fait et bien fait, et que je ne troquerais pas la Mélanie Vuille, ses deux bandes de *sagnes*⁷¹ et le grand-père qu'elle apporte en ménage, à *contre* le gros bien de la Jeanne Marie chez le *sautier* des bourgeois ! »

Marianne voyant que le visage de l'Évodie se colorait, signe certain qu'elle allait répliquer plus vivement qu'à l'ordinaire, s'empessa de détourner la conversation.

« C'est dommage que votre Julien ne soit pas ici ! dit-elle en s'adressant directement à la veuve. C'est lui qui ferait bien en soldat ! En avez-vous toujours de bonnes nouvelles ? »

Cette habile diversion empêcha l'Évodie de rompre une lance en faveur de la Jeanne Marie ou de toute autre héritière de la communauté. Parler à une mère de son fils unique, c'est lui faire oublier sûrement toute autre préoccupation.

Le regard d'Évodie s'anima :

« Mon Julien, fit-elle en redressant sa taille massive et un peu affaissée, il est toujours à Paris avec Jean-Pierre Droz ; on l'a mis à présent à faire des portraits sur des pièces *approchant* comme des louis d'or, qu'on appelle des médailles. Il me *marque* dans sa dernière lettre qu'il va bien, qu'il est aussi

⁷¹ Tourbières.

grand qu'Ulysse et qu'il compte pouvoir venir pour un mois et quelque chose à la maison, et *y* être à la noce de son cousin. »

C'était un long discours pour l'Évodie, et elle l'avait débité tout d'un trait, aussi fut-elle obligée de s'arrêter là pour reprendre haleine. Madame l'ancienne profita de cette pause pour dire à son tour avec une fierté tout aussi maternelle que celle de sa belle-sœur :

« Et il a envoyé son portrait, « une marque » en couleur si *tellement* bien faite, qu'on croirait que c'est imprimé ! et pourtant c'est Julien qui a fait cela, rien qu'avec des *grayons* de toutes les couleurs, à ce qu'il paraît.

– Vous voulez nous le montrer, Madame Évodie, n'est-ce pas ? » demanda Louise qui avait écouté tous ces renseignements avec le plus vif intérêt.

Madame Évodie ne demandait pas mieux que de communiquer cette œuvre d'art à la jeune fille et à tous ceux qui voudraient l'admirer :

« Vous passerez *par* chez nous, ce soir, dit-elle ; je l'ai rangé dans mon *escrétaire* avec les lettres, en attendant qu'Ulysse y *chapuse* un cadre. »

Comme on peut le voir par cette conversation, le petit blondin que nous avons vu débiter à l'école du village avait fait du chemin en dix ans. Ce n'était pas sans combats et sans lamentations que sa mère avait consenti à se séparer de son fils unique, lorsque Josué ayant reconnu en celui-ci des dispositions remarquables pour le dessin, avait, appuyé par Gédéon, engagé la veuve à le placer à la Chaux-de-Fonds pour commencer l'étude de cet art et celui de la gravure. Cette fois encore, comme lorsqu'elle avait dû l'envoyer à l'école, il avait fallu le vif désir formulé nettement par Julien de suivre cette voie, pour vaincre la résistance de la mère.

Maintenant, en compagnie d'un jeune homme de la Chaux-de-Fonds, Jean-Pierre Droz, aussi bien doué que lui sous le rapport du dessin, et avec lequel il s'était formé au travail et au maniement des métaux, Julien poursuivait ses études à Paris et promettait de fournir une brillante carrière.

Cependant les miliciens exécutaient, sous la direction de leurs officiers et sous l'œil sévère de M. le major inspecteur, des évolutions peut-être fort savantes, mais à coup sûr si compliquées, que certains spectateurs se demandaient parfois si l'enchevêtrement inextricable qui en résultait était bien toujours un effet de l'art. Josué Convers, lui, était sûr du contraire, et M. le major également, car leurs sourcils se fronçaient en même temps et un même soupir de soulagement leur échappait, quand les rangs des miliciens finissaient par se débrouiller tant bien que mal.

Après cela, il y eut la charge en un nombre infini de temps et de mouvements, avec simulacre de feux de mousqueterie, le tout commandé avec un luxe de paroles bien éloigné de la brièveté des commandements actuels, et exécuté avec un ensemble qui laissait un peu à désirer.

Ceci, c'est M. le major inspecteur qui le dit à la fin de la revue, dans un discours aussi courtois qu'emmêlé de blâmes et d'éloges, où il recommanda à Messieurs les officiers de bien vouloir se former toujours mieux dans le commandement, de façon à obtenir une rectitude de mouvements plus parfaite dans les conversions et maniements d'armes, en telle sorte que les trois compagnies formant bataillon parussent commandées par un seul chef.

Il va sans dire que la revue dura infiniment plus longtemps que ne pourrait le faire supposer la brièveté du compte-rendu que j'en ai fait.

Mais comme c'est moins pour raconter par le menu cette solennité militaire, que pour présenter une dernière fois au lec-

teur les personnages de mon histoire, que ce chapitre est écrit, je me suis hâté d'en arriver à l'allocution finale de M. le major Bovet, en abrégant les manœuvres et sautant à pieds joints par dessus le dîner rustique qu'un repos d'une heure, accordé vers midi, permit aux miliciens de partager avec leurs familles.

Vers la fin de l'après-midi, les chevaux exilés reprenaient possession de leur domaine en hennissant de contentement, tout en constatant peut-être, avec un certain désappointement, que le gazon de leur pâturage favori avait bien perdu de sa fraîcheur primitive sous les pieds de cette foule d'intrus et l'étrange végétation qui s'y était spontanément développée en leur absence, sous forme de fragments de papier, coquilles d'œufs et de noix, pelures de saucissons, etc.

Sur les pentes du *Commun*, les derniers bruits de la fête, chansons et joyeux cris d'appel, allaient s'éteignant vers le fond de la vallée, où redescendaient dans un pêle-mêle pittoresque les miliciens et les curieux. Peu à peu l'on n'entendit plus dans le paisible pâturage que l'harmonieux concert formé par le gazouillement des oiseaux, accompagné du son argentin des clochettes des vaches.

La sereine poésie de ce beau soir d'été paraissait être vivement savourée par un groupe de personnes se reposant sous les branches d'un grand sapin qui se dressait près du mur en pierres sèches marquant la limite du pâturage communal.

Un milicien de haute stature, appuyé contre le tronc de l'arbre, sans souci de la résine qui pouvait s'attacher à son uniforme tout battant neuf, regardait d'un œil pensif l'enfilade des maisons du Crêt s'alignant au-dessous de lui. Cette brune, mâle et tranquille figure est bien facile à reconnaître : il n'est pas besoin de remarquer le drapeau soigneusement enroulé et appuyé contre le sapin, pour dire que le militaire portant si bien l'habit bleu à revers rouges n'est autre que « notre Ulysse ! »

Il n'écoute que d'une oreille distraite la conversation des autres personnes de la société assises près de lui. Son esprit et son cœur sont là-bas, vers la jeune fille qui sera bientôt sa compagne et qu'un devoir filial a retenue au logis.

Cet autre milicien plus trapu, mais lesté et remuant, qui ne peut tenir en place et paraît avoir une démangeaison perpétuelle dans la langue, ressemble étonnamment à certain écolier au poil roux et au franc parler que nous avons connu il y a dix ans.

Ma parole ! si ce n'est pas Sylvain Matthey !

C'est le même nez relevé en trompette, avec les taches de rousseur en moins, la même chevelure rebelle et rutilante, mais qui se termine aujourd'hui par une cadennette, ornée d'un nœud de ruban noir.

Tantôt debout, en face de la société, tantôt assis à côté de M. l'ancien Nicolet et de Josué Convers, et se relevant d'un bond pour répondre gaiement à une interpellation de Madame l'ancienne ou de Marianne Convers, houspillant le tranquille porte-drapeau, qu'avec une politesse exagérée il appelle Monsieur le lieutenant, ou Madame Évodie qui se laisse aller à une douce somnolence, Sylvain Matthey ne paraît perdre un peu de sa pétulance et de son aplomb que lorsque la fille adoptive du magister et de sa sœur vient à le regarder de ses grands yeux noirs et à lui adresser la parole.

Alors le milicien gouailleur paraît presque mal à l'aise, si bien que son tricorne, crânement penché sur l'oreille, fait le plus piteux contraste avec l'expression subitement sérieuse de sa physionomie.

Il y avait bien une année que l'entourage de Sylvain avait pu observer en lui, vis-à-vis de la jeune fille, cette gêne inexplicable qui, parfois, chose plus étrange encore, devenait une véritable froideur. Louise Veuve n'eût pas été femme, si elle n'eût

pas été la première à s'apercevoir du changement des manières de Sylvain à son égard. Elle aurait même pu dire que ce changement coïncidait exactement avec le départ de Julien.

La jeune fille n'avait cependant rien à se reprocher à l'endroit des deux amis, que depuis son arrivée à la Sagne elle s'était plu à considérer comme ses frères et qu'elle avait traités en conséquence avec une égale affection, sans manifester aucune préférence pour l'un ou pour l'autre. Et franchement, dans le secret de son cœur pur et candide, elle ne s'était jamais demandé si l'un des deux amis lui était plus cher que l'autre.

Pourtant, qui pourrait certifier que ce fut par l'effet d'un simple hasard que Louise Veuve, lorsqu'on se remit en route pour le village, se trouva peu à peu à l'arrière-garde en compagnie de Sylvain Matthey, et que la jeune fille n'eut aucune arrière-pensée en disant brusquement à celui-ci avec un regard scrutateur :

« Voilà Julien qui va revenir pour quelque temps : comme on s'en réjouit ! n'est-ce pas Sylvain ? »

– Je crois bien, *mamzelle* ! » répondit laconiquement le jeune homme.

Le ton cérémonieux avec lequel le mot *mamzelle* avait été prononcé contrastait avec la chaleur du commencement de la réponse.

La jeune fille en fut froissée :

« Voyons, Sylvain, dit-elle délibérément en s'arrêtant et retenant le jeune homme par le pan de son habit d'uniforme ; pourquoi est-ce que tu me parles comme cela, à présent ? est-ce que j'ai fait la *fiéronne* avec toi pour que tu me *vousoies* toujours et que tu me dises *mamzelle* à tout bout de champ ? Est-ce que je ne suis plus pour toi comme pour tout le monde la petite Louise ? »

Sylvain, qui était fort occupé à frotter une des capucines jaunes de son mousquet, où vous n'auriez pas découvert, même à la loupe, la plus petite tache, Sylvain leva les yeux avec un éclair de son ancienne gaieté, pour considérer du haut en bas la grande et belle fille qui lui tenait ce langage.

« Il y a beau temps que vous étiez la petite Louise, *mamzelle* ! à présent, *mado* !...

– Eh bien, quoi, à présent ? j'espère bien que Julien ne m'appellera pas *mamzelle*, lui, quand il reviendra ! répliqua-t-elle ingénument et les yeux pleins de larmes. »

Peut-être bien que si le jeune milicien n'avait pas découvert juste à ce moment un ou deux petits points noirs sur le canon de son arme, taches dangereuses qu'il dut immédiatement frotter avec une grande vivacité – on sait comme il est imprudent de laisser la rouille envahir un canon de mousquet ! – peut-être bien qu'il eût vu briller ces larmes et n'aurait pas répondu d'un ton sec :

« Oh ! je crois bien, Julien ! ce n'est pas la même chose ! – et il ajouta avec une certaine amertume en passant brusquement sur son épaule la bretelle de son mousquet :

« Julien, lui, a du *bien* et de l'instruction ; vous, *mamzelle*, vous êtes la fille à M. le régent ; moi, je ne suis qu'un valet et je n'ai que mes bras !

Les larmes s'étaient séchées dans les yeux de Louise.

– Fi ! Sylvain, s'écria-t-elle avec indignation.

« Tu jalouses Julien parce qu'il est riche ! c'est beau, cela, pour un ami ! je n'aurais pas cru cela de toi ! et qui est-ce qui t'a jamais reproché d'être un valet ?

Il haussa les épaules en se remettant en marche.

– Je ne jalouse pas Julien pour son *bien* dit-il avec tristesse, et je n’ai pas honte d’être le valet d’un brave homme comme M. l’ancien.

– Alors ? dit Louise avec impatience.

– Alors, *mamzelle*, répliqua Sylvain en pressant le pas, voilà M. le régent et *mamzelle* Marianne qui prennent congé ; ils vont descendre par le sentier de Miéville, et nous, par celui du Crêt. À vous revoir ! »

Elle cueillit une marguerite et se mit à l’effeuiller d’un air pensif en regardant Sylvain s’éloigner et se disant :

« Quel drôle de garçon ! qu’est-ce qu’il a voulu dire ? »

Louise aurait pu demander à ses parents adoptifs de lui aider à résoudre cette énigme. Pourquoi s’obstina-t-elle à y arriver par ses propres lumières ? pourquoi sa conversation avec Sylvain Matthey fut-elle le premier secret qu’elle eut pour Marianne et Josué ? Ah ! vraiment vous m’en demandez trop et je ne me hasarderai pas à dire mon opinion sur une question aussi délicate. Tout ce que j’ajouterai là-dessus, en me bornant à raconter les faits, c’est que les préoccupations de la jeune fille ne pouvaient échapper longtemps à la sollicitude clairvoyante du frère et de la sœur, et qu’à force de diplomatie et de tendresse ils finirent par voir plus clair qu’elle-même dans son cœur et par y découvrir ceci : c’est qu’à côté de leur image à eux, qui s’était jusqu’alors exclusivement reflétée dans ce pur miroir, il pouvait bien y en avoir maintenant une autre ; seulement les contours de cette dernière étaient encore si vaporeux, si indécis, que Josué et Marianne ne pouvaient encore distinguer clairement si c’était une belle tête régulière aux cheveux blonds et aux yeux bleus, ou bien un visage spirituel, intelligent, orné d’une chevelure d’un roux indéniable et d’un nez plus indépendant que classique.

On ne peut pas dire que cette découverte fut absolument agréable au magister et à sa sœur. Quels sont les parents qui ne s'aperçoivent pas sans une secrète peine que le cœur de leur enfant ne leur appartient plus tout entier ?

Mais qui aime véritablement aime sans égoïsme.

« Ce qu'il nous faut voir avant tout, dit Josué à sa sœur, ce n'est pas notre satisfaction propre, c'est le bonheur de Louise ; nous en devons compte à sa mère. Si quelqu'un nous la demande et qu'elle l'aime, nous n'avons qu'une chose à faire : dire « oui » si le prétendu est honorable et digne d'elle, et cela, quand même il serait pauvre comme Job. »

Marianne ne put qu'approuver le discours de son frère, mais pourrait-on lui faire un grief de ce qu'elle ne donna son assentiment qu'en soupirant profondément ?

Durant ces dix dernières années, leur vie à trois avait été si douce et si belle, que la perspective de la voir cesser peut-être bientôt lui serrait le cœur et lui faisait envisager l'avenir avec tristesse et désenchantement.

Une semaine après la revue des milices, Julien Perret était arrivé.

Ce laps de dix ans qui avait si peu modifié l'extérieur des personnes d'âge mûr de notre connaissance, qui n'avait mis dans les bandeaux noirs de Marianne et dans ceux d'Évodie que quelques fils blancs, qui n'avait eu aucune prise sur la robuste constitution de Josué Convers et sur le tempérament sec et bilieux de M. l'ancien, ces dix ans auxquels Sylvain Matthey ne devait guère que la disparition de ses taches de rousseur, un notable élargissement d'épaules et une voix de basse taille, avaient transformé son ancien condisciple et ami.

Il va sans dire que ce n'était pas le temps seul qui, du timide et rougissant villageois que nous avons connu, avait fait ce beau jeune homme, élancé, si distingué de manières, de cos-

tume et de langage, que le *pouissant* Semion, toujours plus corpulent et son frère Onésime, d'une taille encore plus phénoménale, s'étaient sentis extraordinairement gênés quand ils l'avaient rencontré, arrivant du Locle sur un bidet fringant, et malgré qu'il en eût, l'avaient respectueusement *vousoyé*.

Julien n'avait passé que deux ans loin de sa vallée natale ; mais le commerce du monde, les voyages, l'étude et un travail intellectuel font rapidement d'une humble chrysalide un brillant papillon.

Il serait superflu de parler du bonheur et de l'orgueil maternels de l'Évodie, et de ceux non moins grands de toute la famille Nicolet.

Et pourtant, le soir même de cet heureux revoir, qu'était-ce que ce pli qui se creusa soudain entre les sourcils de M. l'ancien en écoutant le joyeux et spirituel babillage de son brillant neveu ? pourquoi Madame l'ancienne cherchait-elle d'un air si inquiet le regard de son mari, et le grand Ulysse conservait-il un air si sérieux à l'ouïe des drôleries racontées par son cousin ?

Hélas ! j'aime mieux le dire tout de suite pour en être débarrassé : c'est que la conversation de Julien apprenait peu à peu à sa famille que sa candeur et sa foi n'avaient pu traverser sans encombre les écueils du monde.

Est-ce qu'une pareille découverte ne devait pas assombrir pour les siens la joie du retour ? Est-ce que Gédéon, avec sa droiture et son bon sens n'eut pas grand'raison de s'adresser au cœur et à la conscience de Julien, en lui montrant l'abîme où il courait risque de sombrer et la douleur qu'il préparait à ceux qui lui étaient chers ? Oui, cet appel fut entendu, et le jeune homme, faisant un retour sur lui-même, dans cette saine atmosphère de la famille et du lieu natal, avait retrempé, quand il reprit le chemin de la grande ville, l'armure qui devait le protéger contre les tentations de toutes sortes auxquelles il était exposé.

Les affectueux et fermes conseils de son ancien magister ne furent pas étrangers non plus à l'heureux revirement qui s'opéra en lui pendant son séjour à la Sagne.

Les visites de Julien à la petite maison des Chéseaux avaient été si fréquentes qu'on avait fait à ce sujet les conjectures les plus malicieuses.

« Tiens ! savez-vous que la Louise Veuve et Julien chez l'Évodie, ça ferait une belle paire ! » disait plus d'une commère à sa voisine en clignant de l'œil.

À quoi une de ces langues venimeuses qui sont de tous les temps et de tous les lieux répliquait méchamment :

« *Padié !* comme si on ne voyait pas clair comme le jour que M. le régent et sa sœur font tout ce qu'ils peuvent pour enfler leur belle demoiselle qui n'a rien, à un garçon qui gagne l'argent comme les pierres et qui a un des plus beaux *biens* de la Sagne ! »

Mais la propriétaire de la dite langue en fut pour ses frais d'invention perfide et dut devenir jaune de saisissement en apprenant avec toute la commune, le lendemain de la noce d'Ulysse chez Gédéon, que si la Louise Veuve allait se marier, c'était avec Sylvain Matthey, à qui l'ancien Nicolet louait le domaine de Philibert Monnier.

Et sa stupéfaction et celle de tout le monde eussent été plus grandes encore, si on eût su comment la chose était arrivée, et comment elle ne se fût peut-être jamais conclue, sans Julien lui-même.

Le soir de la noce, les nouveaux mariés et leur famille, y compris Josué, sa sœur et leur fille adoptive, étaient allés faire un souper champêtre au moulin du cousin Vuille, situé à l'entrée de la gorge des Quignets.

Après le repas, tout le monde se promenait à l'ombre délicieuse des sapins et des hêtres, le long du bied murmurant dans son lit de pierres roulantes, que bordaient les larges feuilles en parasol des tussilages.

Sylvain Matthey qu'on considérait comme un membre de la famille était aussi de la fête, mais l'étrangeté de ses allures et ses brusques changements d'humeur qui n'étonnaient plus ceux qui y étaient accoutumés depuis quelque temps, avaient fort intrigué Julien.

L'affection de celui-ci pour son ancien ami et condisciple d'une condition plus humble, n'avait subi aucune altération. Aussi les manières bizarres de Sylvain à son égard, la froideur qu'il lui témoignait sans le moindre motif apparent, après un accès d'expansion et de cordialité, chagrinaient Julien, qui résolut d'éclaircir ce mystère sans plus tarder.

Il avait cheminé quelques instants côte-à-côte avec Louise Veuve, dont la beauté et la distinction l'attiraient comme l'éclat d'une fleur attire un papillon, et essayé vainement par ses saillies les plus folles de dissiper la mélancolie qui assombrissait les traits de la jeune fille. Mais le « beau Parisien » comme on l'appelait déjà au village, dépensait en pure perte toute la diplomatie acquise au contact du monde, pour sonder la cause de cette tristesse et ne réussit qu'à constater avec un certain dépit que sa personne à lui, si élégante et si distinguée qu'elle fût, n'entrait pour rien dans les préoccupations de Louise.

Cependant ce ne fut pas cette découverte, assez humiliante pour lui, qui lui fit, tôt après, quitter la société de la jeune fille. Tout en causant, il avait observé Sylvain Matthey qui après avoir taquiné Ulysse et sa jeune femme, réveillé les échos des rochers et des bois avec ces longs cris d'appel qu'à la Sagne on nomme des *huchées*, s'était soudain détourné de son côté, puis séparé du reste de la société et arpentait d'un pas saccadé les bords de l'étang du moulin, en y jetant des regards sinistres.

Comme, au même instant, Marianne Convers ayant remarqué de loin, avec une secrète inquiétude la causerie intime de Louise et de Julien, manœuvrait pour s'y mettre en tiers, Julien profita de son approche pour interpeller son ami et se diriger vers l'étang.

« Holà ! Sylvain, tu guettes le goujon ? y a-t-il de quoi faire une friture ? »

Sylvain lui tourna le dos en grommelant :

– Va te promener !...

– Je me promène, tu te promènes... ! c'était un bien bon temps, Sylvain, que celui où M. Convers nous faisait conjuguer depuis l'indicatif jusqu'au participe passé, où tu me mettais si bien au courant des roueries du métier d'écolier, où tu me prêchais le pardon des injures d'une façon si édifiante ! »

Sylvain soupira sans répondre et affecta de regarder la cime des Rochers-Bron qui prenaient une belle teinte rosée aux rayons du soleil couchant.

« En ce temps, poursuivit Julien d'un ton plus sérieux, quand il y avait une brouille entre nous deux, ce qui n'arrivait pas souvent, nous savions pourquoi ; celui qui avait les torts en convenait toujours, et nous étions meilleurs amis qu'avant. »

Second soupir de Sylvain, pour qui les splendeurs du couchant ne parurent plus avoir de charmes et qui s'absorba dans la contemplation des milliers de têtards qui grouillaient dans l'étang.

« Voyons, Sylvain, ne veux-tu pas me dire une bonne fois ce que tu as contre moi ? »

– Contre toi ! qu'est-ce que j'aurais ? dit-il enfin d'un ton bourru en faisant mine de s'éloigner.

Julien le retint en lui passant son bras sur l'épaule d'une façon caressante comme au temps de leur enfance.

– Ce que tu aurais ? mais c'est ce que je veux savoir. Voyons, Sylvain, en conscience, est-ce que j'ai changé pour toi, pendant que j'étais loin de la Sagne ?

– Je ne dis pas ça ! est-ce que je l'ai jamais dit ? fit Sylvain d'un ton agressif, et repoussant d'un geste brusque son tricorne sur la nuque.

– Tu ne l'as pas dit, mais tu agis comme si tu le pensais. Toi, tu as changé à mon égard, pourquoi ? Si je t'ai fait un chagrin, dis-le et qu'on s'explique franchement comme ci-devant. Veux-tu me laisser repartir avec un poids sur le cœur ?

Cet appel loyal aux bons sentiments de Sylvain ne pouvait manquer d'émouvoir le jeune homme.

– Écoute, dit-il résolument en se mettant en face de son ami. Il y a quelqu'un qui m'a dit, la semaine passée, que je te jalousais parce que tu es riche et parce que moi je ne suis qu'un valet. Est-ce que tu crois ça ?

– Quelle mauvaise langue a pu dire une pareille chose ? s'écria Julien avec indignation. Je parie que c'est une femme !

– Prends garde ! tu cries comme un aigle ! c'est une femme, mais ce n'est pas une mauvaise langue ! » Sylvain avait baissé la voix en regardant avec inquiétude du côté de Louise Veuve et de Marianne Convers, assises à peu de distance sur une roche éboulée.

Julien suivit la direction de ce regard et remarqua que la jeune fille les observait attentivement.

Un trait de lumière traversa son esprit. Il y eut d'abord en lui un mouvement d'orgueil froissé en découvrant la vérité, ce qui prouve bien que le sentiment qu'il éprouvait pour la fille adoptive du magister n'était pas un amour profond et véritable.

Ce n'est pas impunément qu'un fils unique a été élevé exclusivement dans ses premières années par une mère faible et peu judicieuse. Malgré le sage contrepoids du bon sens de l'ancien Nicolet, la fâcheuse influence des gâteries maternelles n'avait pu être complètement neutralisée.

Julien était très vexé que cette belle jeune fille ne se fût pas éprise de sa personne, et n'eût pas considéré comme ardemment désirable la belle position sociale qu'il aurait pu lui faire partager. Cependant, au souvenir de la franche et généreuse amitié que lui avait témoignée celui que Louise paraissait lui avoir préféré en dépit de son humble condition et de ses dehors peu brillants, un meilleur sentiment vint lui faire battre le cœur. Il y avait heureusement en Julien autre chose que de l'égoïsme et de la fatuité.

« Sylvain ! » dit-il brusquement à son ami qui s'était remis à considérer l'étang d'un air pensif.

L'interpellé leva vivement les yeux, – mais sans rencontrer le regard de Julien qui tout en ayant l'air d'admirer, comme Sylvain l'avait fait tout à l'heure, l'effet des derniers rayons du soleil sur la crête des Rochers-Bron, continuait tranquillement :

« J'ai lu quelque part l'histoire de deux vieux amis qui se brouillèrent un beau jour pour l'amour d'une jeune fille. Ma parole ! ils avaient grand tort tous les deux, l'un parce qu'il n'aimait pas assez la demoiselle pour lui sacrifier un ami ; l'autre, parce qu'il était si peu clairvoyant qu'il ne s'apercevait pas que la dite demoiselle n'en aimait qu'un, et qu'il était le préféré, lui, le plus pauvre des deux. »

Sylvain poussa une exclamation étouffée et regarda Julien d'un air effaré...

Mais son ami continua imperturbablement, sans cesser sa contemplation des effets du couchant :

« Je crois bien que ce n'était pas la faute du soupirant pauvre, s'il n'avait pas découvert qu'il était l'objet de cette préférence, parce que les honnêtes filles n'ont pas l'habitude à la Sa... je veux dire à... chose, là où se passe mon histoire, de se jeter à la tête des garçons.

« Alors l'autre, qui d'une manière ou d'une autre en vint à voir clair dans l'affaire, – laisse-moi donc finir mon histoire, *sacquerdienne* ! comme dit l'oncle Gédéon, – Sylvain lui secouait le bras sans pouvoir articuler un mot, tant il avait la gorge serrée par l'émotion, – l'autre, le riche, qui aimait moins la demoiselle que son vieil ami, se dit qu'il fallait ouvrir les yeux à cet aveugle et lui servir d'ambassadeur, attendu que l'aveugle en question étant excessivement timide de sa nature, n'aurait jamais le courage de se déclarer ! »

Le dernier rayon de soleil avait disparu là-haut dans les rochers, mais quand Julien en détourna ses yeux un peu humides pour les diriger vers son ami, le bonheur qui faisait resplendir le visage de Sylvain lui parut une illumination bien autrement agréable à contempler, peut-être parce que ce bonheur était son ouvrage.

*** **

Ne serait-ce pas faire injure à votre imagination, lecteur, que d'aller plus loin ? Vous connaissez maintenant assez tous nos amis de la Sagne pour vous représenter les émotions diverses éprouvées par chacun d'eux en recevant la communication que Julien voulut absolument faire sans plus tarder.

Il n'est pas besoin, par exemple, que je nomme celui qui dit à Julien en lui serrant la main à la broyer : « Si jamais tu as besoin qu'on se fasse *acraser* pour toi, ma parole ! tu n'as qu'à dire un mot ! »

Inutile aussi de dire que celui qui ajouta plus bas :

« Voilà qui est bien ! le souvenir du devoir accompli aujourd'hui, Julien, te sera, Dieu voulant, une sauvegarde contre les tentations du dedans et celles du dehors ! » que celui-là était Josué le magister.

*** **

Au lieu de me conformer à l'usage immuable des romanciers et de déclarer gravement ici en trois lettres que mon histoire est terminée, – ce qui, par parenthèse, se voit bien sans qu'on le dise, – je remplacerai le mot « fin » par quelques lignes à l'adresse de ces lecteurs curieux qui sont toujours à poser des questions embarrassantes à l'imprudent ayant cédé à la démanigaison d'écrire, gens méticuleux qui veulent savoir à tout prix si tel ou tel personnage a réellement existé, si tel fait a quelque fondement, quelle est enfin, dans le récit qu'ils viennent de lire, la part du vrai et du fictif, gens posés et pratiques qui souffriraient volontiers que la plus humble nouvelle fut étayée de pièces officielles et de documents à l'appui.

Des preuves ? mais j'en ai les mains pleines ! d'abord, la Sagne existe incontestablement ; on n'a qu'à y aller voir ; on y trouvera le temple tel que je l'ai décrit, avec un bel orgue en plus, et la petite maison des Chéseaux, que le premier venu vous montrera en la désignant sous le nom de « Château d'amour, » et la Maison-de-ville avec son clocheton aussi ; par exemple, ce n'est pas ma faute si l'*Aigle noir* ne se balance plus en grinçant au coin de sa façade ; c'est la faute des révolutions politiques ! Qui aurait dit à Jonas Maire, l'hôtelier réjoui, que cet innocent et insensible animal, considéré un siècle plus tard comme un emblème séditieux, serait emmené en captivité dans un village voisin, en compagnie de l'image du souverain régnant, et plus heureux que cette image, en reviendrait un jour, quoique igno-

minieusement aplati ? Si la salle d'école de notre magister a changé de destination, si tu ne la retrouves plus, lecteur incrédule, c'est qu'un beau collège s'est élevé non loin de là, en 1828, grâce à la générosité de divers communiens de la Sagne, des fonds de familles et de la Commune.

On aurait chargé Josué Convers de choisir une appellation pour le nouvel édifice, qu'il n'eût pas mieux trouvé que celle qu'on lui donne à la Sagne : *Maison d'éducation*, et il eût certainement signé des deux mains l'inscription qu'on lit sur la cloche de l'école :

« Jeunesse que ma voix appelle en ce lieu, viens avec docilité apprendre à craindre Dieu. »

Les Rochers-Bron dominant toujours, j'imagine, la gorge des Quignets où le grand Ulysse, après avoir fait des hécatombes de renards, promena son bonheur le soir de sa noce et où se dénoua si heureusement le roman de Sylvain Matthey. Soupçonneux lecteur, si tu en doutes, va t'en convaincre ; le site en vaut la peine. Les Sagnards d'aujourd'hui pourront t'affirmer en même temps qu'on verse toujours en hiver au contour des Chéseaux, avant le passage du triangle ; qu'au printemps, les *ruz* inondent encore la vallée... que les Vuille, les Nicolet, les Matthey, les Perret, les Matile, les Richard, sont bien de vieux et authentiques noms de « communiens » ; au besoin, le chef de la famille te montrera l'arbre généalogique qu'il conserve avec vénération, qu'il continue et passe à ses enfants ; il te récitera le nom de ses ancêtres jusqu'au quinzième siècle, avec une fierté aussi légitime qu'un descendant des croisés. Il te dira, il est vrai, qu'aucun membre de la famille Convers n'existe plus à la Sagne, mais que les archives communales font foi que nombre de ses représentants occupèrent jusqu'au commencement de ce siècle les premières charges publiques, à partir de Jehan Convers, maire de la Sagne en 1570.

Mais tout cela, dis-tu, lecteur contredisant et malaisé à contenter, tout cela ne prouve pas... !

De grâce, ne mettons pas les points sur les *i* !

Est-ce que l'homme n'est pas toujours et partout le même ? est-ce qu'il ne goûte pas les mêmes joies, ne souffre pas les mêmes peines, n'est pas remué par les mêmes passions depuis Adam jusqu'à nous ?

Qu'importe que les personnages mis en scène dans ces quelques pages aient ou non vécu, aimé, souffert, sous les noms que je leur ai donnés ! Un brillant conteur l'a dit autrefois : Une histoire peut être vraie, sans qu'elle soit nécessairement arrivée.



Ce livre numérique

a été édité par

***l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande***

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en février 2013.

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Anne C., Françoise.

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé d'après : O. Huguenin, *Josué le magister*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1886. La photo de première page, *Combe et chalet dans le Jura*, a été prise par Dom Vuichard le 11.12.2011.

– Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– Autres sites de livres numériques :

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>,
<http://beq.ebooksgratuits.com>,
<http://efele.net>,
<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,
<http://livres.gloubik.info/>,
<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,
<http://www.gutenberg.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.echosdumaquis.com>,
<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>,
<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>,
<http://fr.wikisource.org> et
<https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres:Bienvenue>.